


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI



MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE BIBLIOTHEQUE.

V

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

VIeme SUITE DE LA Veme PARTIE.

ROMANS du seizieme siecle. SECT. XIII.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

Plusieurs de nos Souscripteurs & des Lecteurs des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames, suivie d'un extrait de la Conquête de Constantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conseils pour former une Bibliotheque Romanesque, pour diriger une Comédie de société, & pour diversifier les plaisirs d'un sallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. VOL. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme fiecle.

VI. VOL. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troifieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme fiecle.

VII. VOL. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

POÉSIES du feizieme fiecle.

VIII. VOL. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

ROMANS du feizieme fiecle.
Section I.
Section II.

IX. VOL. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

LIVRES de Théologie & de Jurifprudence du feizieme fiecle.

X. VOL. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere fuite de la cinquieme Partie.

ROMANS du feizieme fiecle.
Section III.
Section IV.

XI. VOL. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. VOL. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section V.
Section VI.

XIII. VOL. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. VOL. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troisieme suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section VII.
Section VIII.

XV. VOL. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

LIVRES de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. VOL. Q.

Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section IX.
Section X.

XVII. Vol. R.

Tome XIV de la Lecture des Livres François.
Neuvieme Partie.

Livres de Politique du seizieme siecle.

XVIII. Vol. S.

Tome XV de la Lecture des Livres François.
Cinquieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section XI.
Section XII.

XIX. Vol. T.

Tome XVI de la Lecture des Livres François.
Dixieme Partie.

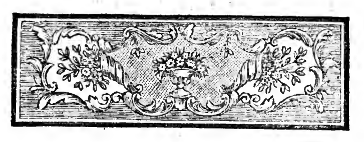
Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V.

Tome XVII de la Lecture des Livres François.
Sixieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section XIII.
Section XIV.

Fin de l'Avertissement.



DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Suite des Romans du seizieme siecle.

ON trouvera dans les premieres années de la Bibliotheque des Romans, & dans les différens Volumes de ces Mélanges, tout ce qui concerne les Romans de Chevalerie dont nous venons de terminer la classe. Dans le courant du seizieme siecle, nos Romanciers François se monterent sur un autre ton ; ils firent passer dans notre Langue les Nouvelles & les Contes inventés par les Italiens & les Espagnols, & ils réussirent même à en créer de fort agréables : ce sont les extraits de ces Contes & Nouvelles qui vont maintenant nous occuper ; nous croyons que leur

gaieté, & souvent leur originalité, plairont à nos Lecteurs. A la fin de ce siecle, on trouve à peine quatre ou cinq grands Romans qui méritent que nous en rendions compte avec quelque étendue. En disant précédemment un mot de Rabelais, nous avons promis de revenir sur cet Auteur singulier, & nous attendons, pour le faire, que nous soyons arrivés à l'époque où ses Œuvres ont été imprimées en entier : mais auparavant, Noël Dufail, qui a pris le faux nom d'Eutrapel, & dont le génie a tant d'analogie avec celui de Rabelais, va nous fournir un article bien capable de donner un avant-goût de ce genre comique & satirique, qui a été mis à la mode par le fameux Curé de Meudon.

Les BALIVERNERIES *d'Eutrapel, Livre facétieux, par Léon Ladulfi.* (Paris & Lyon, 1549, un vol. petit *in*-16.)

C'est la premiere édition des Contes d'Eutrapel; elle est extrêmement rare.

DISCOURS *d'aucuns propos rustiques, facétieux, & de singuliere récréation.* (Lyon, 1549, *in*-16; & Paris, 1554, *in*-16.)

Ce second Ouvrage est moins rare que le premier.

On fait que l'Auteur de l'un & de l'autre, caché sous le nom de Léon Ladulfi, s'appeloit Noël Dufail, Gentilhomme Breton, qui dans la suite a fait des Ouvrages bien plus sérieux, puisqu'il en a même publié quelques uns de Jurisprudence. Il n'est mort qu'au commencement du dix-septieme siecle. Ce fut dans sa premiere jeunesse qu'il composa ces bagatelles. *Les Propos rustiques* ont été réimprimés, en 1576, à Lyon, sous le titre de *Finesses, ruses, ou tromperies de Ragot, Prince des Gueux*; & les *Baliverneries* l'ont été à Rennes en Bretagne, en 1586, 1587, & 1597, sous le titre de *Contes d'Eutrapel, Seigneur de la Herissaye*. Au dix-septieme siecle il y a eu de nouvelles éditions des Contes d'Eutrapel: enfin, au dix-huitieme, les Baliverneries ou Contes, & les Propos rustiques, ont été également réunis en trois petits Volumes, sans lieu d'impression. C'est d'après les vieilles éditions, que je vais extraire ce qui m'a paru de plus curieux dans les Ouvrages de Noël Dufail, auxquels le titre de *Baliverneries* convient beaucoup mieux que celui de *Contes*; car ce ne sont point du tout des Histoires suivies, mais des conversations fort décousues sur différentes matieres. Au milieu du désordre qui y regne, & à travers le ton caustique & cynique qu'affecte l'Auteur, il y a des traits vraiment originaux, de l'érudition, & même de bonne morale. Ce Livre, qui paroîtroit peut-être ennuyeux étant lu en entier, peut amuser n'étant lu que par extrait, parce qu'il peint véritablement bien les mœurs,

la façon de penser, le genre d'esprit, & le ton de plaisanterie du seizieme siecle.

La premiere Balivernerie, ou premier Discours, est intitulée *de la Justice*, & roule sur les gens de Loix. Parmi plusieurs traits que j'avois vus ailleurs, & que j'ai même déjà rapportés dans mes Volumes précédens, j'en ai trouvé quelques-uns des plus neufs.

Le fameux Jurisconsulte Pierre Rebuffe sentoit si bien les malheurs qui pouvoient résulter de la chicane & de la fausse interprétation des Loix, qu'il disoit que la constitution du Royaume de France étoit si bonne, qu'elle résisteroit aux trois grands fléaux qui ruinoient les autres Empires, tels que la peste, la famine, & la guerre; mais qu'à la fin elle seroit perdue par la chicane & les gens de Loix.

Eutrapel agite la question de savoir s'il vaut mieux, pour exercer les grands emplois, être riche ou pauvre, Gentilhomme ou Roturier. Il cite à cette occasion un mot de Caton le Censeur, à qui l'on demandoit son suffrage pour l'un ou l'autre de deux concurrens à la place de Préteur, dont l'un s'appeloit

Paulus, & l'autre *Calidanus*. » Je ne » veux, répondit-il, ni de l'un, ni de » l'autre ; le premier eſt trop riche, il ne » voudroit être en place qu'afin que du » moins pendant le temps de ſa Magiſ- » trature on ne le troublât pas dans ſes » biens : le ſecond eſt trop pauvre ; ainſi » il eſt à craindre qu'il ne voulût s'enri- » chir aux dépens de la Juſtice «. Quant à la Nobleſſe, il prétend que le Roi François I étoit réſolu de ne donner aucune charge, office ou emploi de quelque conſidération, qu'aux Gentilshommes de ſon Royaume, & que le Seigneur de Rochefort, Député aux Etats de la Nobleſſe, en 1560, fit une grande Harangue pour prouver que cela devoit être ainſi : mais Eutrapel n'eſt pas tout-à-fait de cet avis. Il penſe que le Parlement, qui, dit-il, ſe croit Moyenneur entre le Prince & ſes Sujets, doit être composé en partie de Nobles, en partie de Roturiers ; de même qu'il y a auſſi des Prélats & Conſeillers-Clercs, afin que chaque Ordre de l'Etat y trouve des Protecteurs. Eutrapel dit à cette occaſion (mais je crois que c'eſt une plaiſanterie), qu'il a vu dans le Vatican une Bulle ou Réglement, ſui-

vant lequel la moitié du College des Cardinaux devoit être composé de Nobles, & l'autre de Roturiers, afin que la balance fût égale entre ces deux Etats.

Il paroît qu'on voyoit encore à Paris, de son temps, dans un petit coin de l'Eglise de Notre-Dame près de la Sacristie, une statue mal faite & mutilée, qu'on appeloit *Pierre du Coignet*, contre laquelle tous ceux qui sortoient de l'Office avec leurs cierges ou flambeaux allumés venoient les éteindre, de sorte qu'elle étoit toute noire & barbouillée, & que cette figure servoit de risée au bas-chœur, & recevoit des insultes continuelles. C'étoit la statue de Pierre de Cugnieres, Avocat du Roi sous le regne de Philippe le Bel, qui osa proposer à ce Monarque de s'emparer de tous les biens des Ecclésiastiques, & de les réunir à son Domaine en leur faisant des pensions : on juge bien que le Clergé sut mauvais gré à l'Avocat du Roi de cette proposition, & qu'il trouva le moyen d'en empêcher l'effet. Cugnieres étant mort quelque temps après, fut enterré à Notre-Dame; on mit son effigie sur son tombeau: mais en haine de ses sentimens anti-ecclésiastiques, on le dévoua ainsi à la honte & au ridicule.

La seconde Balivernerie roule sur la fréquentation des Grands. J'y trouve deux Fables, dont la premiere au moins m'a paru également neuve & singuliere. Il y avoit un jour un Couteau qui étoit assez bon, & se croyoit encore meilleur; mais comme personne ne l'achetoit, il s'imagina que son malheur venoit de ce qu'il n'avoit pas un beau manche; il en fit ses plaintes au Coutelier, & l'engagea à lui en procurer un beaucoup plus honnête. L'Ouvrier y consentit, à condition que la lame serviroit elle-même à se tailler un plus bel emmanchement; elle en fut d'accord: sur cela, l'Ouvrier se mit à couper toutes sortes de bois; mais ceux qui convinrent le plus à l'ambitieuse lame étoient les plus durs, de maniere qu'elle fut ébréchée & mise dans un état pitoyable: pour la raccommoder, il fallut la donner à l'Aiguiseur, qui acheva de la détruire.

La seconde Fable, moins neuve que la précédente, a besoin d'être rapportée dans les termes mêmes de l'Auteur. » L'Apologue d'Esope, lequel vraisembla» blement il a emprunté de l'Ecclésiasti» que, fait bien à ce propos. Il y avoit deux

» Pots, l'un de fer, l'autre de terre, qui
» délibéroient aller en voyage. Celui de
» fer soutenoit qu'ils devoient aller de
» compagnie, qu'ils s'ébattroient, devi-
» feroient & causeroient ensemble. Mon-
» sieur de fer, répondit celui de terre,
» vous m'excuserez s'il vous plaît; je suis un
» pauvre compagnon, mais je n'irai point
» avec vous, car il ne faut qu'un moins
» de rien ou demi-colere pour me casser,
» & puis adieu Fouquet: allez votre che-
» min & moi le mien, le premier arrivé
» fera le logis à l'autre. Vouloit le bon
» Esope montrer par cet exemple com-
» bien est mal-aisé & dangereux hanter
» les Grands; encore plus faire du com-
» pagnon, & familiariser avec eux «.

Le sujet de la troisieme Baliverneric est de ceux qui prennent en refusant. On trouve ici l'Histoire d'un Président qui faisoit fort le désintéressé, & prenoit cependant volontiers l'argent des Plaideurs. On en avertit un pauvre Gentilhomme qui avoit un procès, & qui rassembla dix écus pour les apporter au Président. Il fallut d'abord graisser la patte à un Valet-de-chambre qui l'introduisit dans le cabinet de Monsieur. Là

le bonhomme, après avoir fait maintes révérences, dit en deux mots le sujet qui l'amenoit, qui il étoit, & mit tout franchement ses dix écus sur le bureau, en priant le Juge de les accepter. Celui-ci fit semblant de se mettre en colere. » Comment, dit-il, êtes-vous si insolent d'apporter de l'argent à un Chef de Justice comme moi? Qui vous a appris à vouloir me corrompre par vos beaux écus? Ce seroit bon pour les gens de ce temps ci, où tout est corrompu & perdu «? Le pauvre Plaideur, se voyant ainsi grondé, alongeoit le bras pour reprendre l'argent. Lors le Président lui dit: » Je ne vous ai pas dit que vous le repreniez. Me semble que votre cheval n'est qu'une bête, & que ne deviez pas espérer me corrompre «. Le Gentilhomme voulant encore se ressaisir de ses dix écus. » Eh! non, reprit encore le Président tout fâché, que vous avez la tête dure! Je ne vous blâme d'avoir mis là cet argent, mais de la hardiesse de l'avoir mis. Eh bien il y demeurera pour ce coup; mais une autre fois, songez-y de près, & regardez d'être plus secret & avisé: voyez, s'il y eût eu des étrangers, où vous & moi nous en étions «? Eutrapel, à ce sujet,

fait un second Conte d'une Dame surprise par son Jardinier, dont le trait est absolument le même que celui de la conversation du Juge & du Gentilhomme; mais il nous seroit impossible de rendre cette seconde Historiette avec la décence que nous nous sommes imposée.

Dans la Baliverneric cinquieme, intitulée *de la Goutte*, on trouve un petit Conte d'un Goutteux qui souffroit extraordinairement, juroit, tempêtoit, & se plaignoit à tous ses amis des souffrances qu'il enduroit. Un mauvais plaisant, sous prétexte de le consoler, lui dit : » Ami, vous êtes réellement à plaindre, » car de long-temps vous n'aurez votre pipe » (tonneau) pleine, puisque vous n'avez » encore que la goutte «. Ce mauvais quolibet mit le malade dans une telle colere, qu'il se leva, prit un bâton, & courut de toutes ses forces après le railleur. Il ne put l'attraper & tomba de fatigue. La sueur qui suivit cet exercice forcé, termina son accès, & lui rendit la santé pour quelque temps.

C'est dans ce Discours qu'on trouve la Fable de l'Araignée & de la Goutte qu'on envoie loger chez les grands Seigneurs; la Fontaine l'a mise en vers,

mais elle eſt de l'imagination d'Eutrapel.

Dans le Diſcours ſuivant, qui traite des Procès, Eutrapel en rapporte un intenté à certain Prêtre par un Gentilhomme. Ce Prêtre avoit dérobé au Gentilhomme un fort beau ſanſonnet, qui parloit & chantoit admirablement. Le Gentilhomme attaque le fripon à l'Officialité d'Autun. L'affaire traîne pendant trois ans, & eſt enfin jugée contre le Prêtre, qui auſſi-tôt en appelle à la Primatie de Lyon : après trois autres années, il eſt encore condamné. Nouvel appel à Rome, & nouvelle condamnation après ſix ans ; mais il y avoit déjà bien du temps que le pauvre oiſeau, qui avoit cauſé tant de voyages & de dépenſe, ne parloit ni ne chantoit plus. Eutrapel rapporte enſuite, comme l'ayant puiſé dans la Cyropédie, que le Gouverneur du jeune Cyrus, voulant éprouver ſi ſon éleve avoit de la juſteſſe dans l'eſprit, lui dit un jour, que pendant qu'il étoit Juge, deux hommes, l'un grand, & l'autre petit, s'étoient préſentés devant ſon Tribunal, pour qu'il décidât une conteſtation qu'ils avoient avec le même Tailleur. » J'ai commandé, dit chacun d'eux, » une robe à cet Ouvrier; l'ignorant m'en

» apporte une qui ne va point du tout à » ma taille : m'appercevant, ajouta le » Gouverneur, qu'ils formoient tous » deux la même plainte, je reconnus que » l'un étoit fort grand, & l'autre fort » petit; sur cela je pris mon parti, & » je leur fis changer de robe. Ai-je bien » jugé? Très-bien, répondit Cyrus. Vous » vous trompez, reprit le Gouverneur, » je jugeai mal : je devois faire une » compensation, puisqu'ils avoient payé » l'étoffe proportionnément à l'aunage; » l'un en avoit payé trop, & l'autre pas » assez «.

Un troisieme Conte, compris dans cette Balivernerie, est celui d'un Gentilhomme qui avoit Haute & Basse-Justice. Fier de ce droit, il fit construire, à fort grands frais, un magnifique gibet, c'est-à-dire trois beaux piliers de pierre de taille, traversés par autant de barres de fer destinées à accrocher des pendus. La Dame du Seigneur Haut-Justicier n'approuvoit pas trop cette dépense. » A » quoi sert, disoit-elle à son mari, de » faire élever un si bel édifice où l'on ne » pendra jamais personne? Mamour, » répondit le Seigneur, calmez-vous, » je vous promets de vous donner le

» divertiſſement d'y voir pendre quel-» qu'un «. La Dame prit patience pendant quelques jours ; mais elle recommença bientôt ſes reproches : enfin, ſon époux voulant lui tenir la promeſſe qu'il lui avoit faite, engagea ſon Procureur-Fiſcal à chercher chicane à un pauvre diable qui avoit volé quelques brins de bois dans ſon Parc, pour ſe chauffer pendant l'hiver, qui étoit très-rude : le Juge ſeigneurial le condamna à être pendu ; & ſans lui donner le temps d'appeler, on le conduiſit au ſupplice. L'Aumônier du Château fut chargé de l'aſſiſter dans ce fâcheux moment, & lui diſoit, pour le conſoler, qu'il étoit très-agréable d'étrenner un ſi beau gibet ; que le Seigneur lui en ſauroit gré, & qu'il rendoit ſurtout un grand ſervice à la Dame qui étoit enceinte, & qui avoit tant d'envie de voir pendre un homme, que ſi elle n'avoit cette ſatisfaction, ſon fruit en ſeroit immanquablement marqué : enfin il lui promettoit, pour le conſoler, de chanter une Meſſe pour le repos de ſon ame. Tout cela ne conſola pas le patient; mais ne l'empêcha pas d'être pendu. Pour nous conſoler nous-mêmes, Eutrapel nous apprend que le Parlement étant inſtruit

de ce Jugement inique, le caſſa, mais un peu tard, dépouilla le Gentilhomme de ſon droit de Juſtice, & le condamna à une groſſe amende.

Dans les Balivernerics ſuivantes, juſques à la dix-neuvieme, on trouve un grand nombre de Contes & de Facéties, parmi leſquels il y en a de plaiſans; mais ou ils ſont connus, ou ne valent pas la peine d'être répétés. Pluſieurs Auteurs comiques y ont puiſé des ſcenes remarquables. C'eſt là que le Comédien Hauteroche, qui vivoit au dix-ſeptieme ſiecle, a choiſi le ſujet de ſa Comédie du *Deuil*, qui eſt très-plaiſante, & que l'on joue encore aujourd'hui; & de celle du *Souper mal apprêté*, qu'on ne joue plus. M. Sedaine, Auteur vivant, a trouvé auſſi dans ces Contes le ſujet d'une ſcene très-plaiſante de ſa Comédie à ariettes, intitulée *Roſe & Colas* : c'eſt celle où Colas feint de rapporter une ſelle au pere de Roſe.

La Baliverncrie dix-neuvieme, intitulée *Muſique d'Eutrapel*, fournit quelques traits curieux & ſinguliers : on y voit que le Roi François I fut, l'an 1522, parrain d'une groſſe cloche de la Cathédrale de Rennes. Le Monarque la tint ſans

doute en perſonne, car il écrivit lui-même avec un poinçon ſur la cloche le nom qu'elle devoit porter, & on l'appela *Françoiſe*; au deſſous de ce nom, & tout autour de la cloche, on lit ces quatre vers, dont le Roi eſt peut-être l'Auteur:

Je ſuis nommée Dame Françoiſe,
Qui cinquante mille livres poiſe;
Et ſi de tant ne me croyez,
Deſcendez-moi & me poiſez.

On peut être curieux de ſavoir ſi cette cloche exiſte encore à Rennes.

Dans le même Chapitre, l'Auteur prétend que le pouvoir de la muſique eſt encore le même qu'il étoit du temps des Grecs; & il cite pour exemple, les airs de danſes qu'il dit exciter à la volupté; tels que les branles de Bourgogne & de Champagne, les paſſe-pieds de la Haute-Bretagne, la volte & la martingale, danſes uſitées de ſon temps en Provence, & la ſtandelle, qu'il dit être fort à la mode en Angleterre. Il cite une Chanſon de guerre, qu'il prétend qu'un nommé Jannequin avoit faite pour le Roi François I, après la défaite des Suiſſes à Marignan. Il dit que tout homme qui portoit l'épée, ne pouvoit entendre cette Chan-

ſon ſans avoir l'envie d'y mettre la main, & de courir pour ſe battre. Il parle d'une certaine Meſſe de *Requiem* que l'on chantoit dans l'Egliſe de S. Maurice d'Angers, vis-à-vis d'un Tableau du bon Roi René, qui y eſt repréſenté vêtu de ſes habits royaux, la couronne ſur la tête, mais rongé des vers; il aſſure qu'on ne pouvoit entendre cette muſique & voir ce Tableau ſans être frappé d'horreur & ſans mépriſer la vanité des grandeurs de ce monde.

Enfin, c'eſt dans ce Chapitre que l'on trouve cités ces cinq vers fameux, faits ſous le regne de Charles IX, vers l'an 1565.

De quatre choſes Dieu nous gard;
Des patenôtres du Vieillard,
De la grand main du Cardinal,
Du curedent de l'Amiral,
De la Meſſe de l'Hôpital.

Le Vieillard étoit le Connétable de Montmorency, zélé Catholique, mais qui paſſoit pour cruel & deſpotique. Le Cardinal, eſt celui de Lorraine qui étoit tout puiſſant, & poſſédoit des revenus immenſes en bénéfice. L'Amiral, eſt celui de Coligny, Chef du parti Proteſtant, qui avoit l'habitude de ſe curer les dents, même

même en formant les projets les plus dangereux. L'Hôpital étoit Chancelier de France ; il affectoit d'aller tous les jours à la Messe, mais ne passoit cependant pas pour un Catholique très-sincere.

La vingtieme Balivernerie contient plusieurs Contes très-plaisans dans leur genre ; mais ce genre n'est pas celui dans lequel nous oserions écrire.

La vingt-deuxieme est intitulée *du temps present & passé*. Eutrapel paroît y regretter les mœurs de soixante ou quatre-vingts ans plus anciennes que lui, c'est-à-dire, du quinzieme siecle. Entre une infinité de traits de ce temps-là, il en cite quelques-uns de remarquables : par exemple, qu'on ne servoit alors qu'un seul grand plat sur la table, qui contenoit le dîner entier de toute la famille, consistant en viandes de boucherie, bœuf, veau, mouton, lard, & même volaille, tous bouillis avec des herbes & des légumes de toute espece ; toute la famille & tous les domestiques prenoient sur des assiettes chacun leur part de ce ragoût. Les peres de famille ou les étrangers, à qui on vouloit faire honneur, choisissoient les premiers, & les valets mangeoient ce qu'on leur donnoit

ou leur laissoit. Ce plat général s'appeloit communément la *soupe au grand pot*; sous le regne de François I, il s'appela du *pot pourri*. Il subsistoit encore dans quelques maisons, & faisoit le fond du dîner; mais on l'accompagnoit de quelques autres ragoûts ou plats de rôti.

L'Hôte de l'Ecu de France à Orléans, qui étoit très-vieux, contoit à l'Auteur, que, dans sa jeunesse, il n'y avoit dans cette Ville qu'un seul Sergent Royal, tant il y avoit peu de procès; & que ce bon Sergent avoit si peu à faire, qu'il fut obligé de prendre un autre métier: il faisoit des souliers, & il avoit toujours à côté de lui, dans sa boutique, sa baguette blanche, qui étoit la marque des Huissiers de ce temps-là; il s'en servoit quand il alloit porter des exploits, ou qu'il étoit dans le cas de faire quelque capture.

Un autre ancien personnage lui dit avoir vu le Sénéchal de Rennes, seul Juge de cette Ville, tenir ses Plaids botté & éperonné, ayant à côté de son Tribunal une perche, sur laquelle étoit son épervier.

La vingt-huitieme Balivernerie est dans le même goût que la vingtieme.

Les deux ſeuls traits que je peux en tirer ſont : 1°. celui d'un grand Seigneur de la Cour de François I, qui, à ſon habillement noir, à ſa gravité, à ſa mine, prit un nouveau Préſident pour un Médecin ; il le pria de paſſer chez lui le ſoir, à une heure où il n'y auroit perſonne. Le Magiſtrat courtiſan s'y rendit avec empreſſement, & fut fort étonné de trouver le favori en déshabillé & prêt à le conſulter ſur l'état de ſa ſanté, altérée par une maladie fâcheuſe, & alors encore nouvelle en France. Le Magiſtrat troublé s'enfuit, en proteſtant qu'il ne s'entendoit point dans ces ſortes d'affaires ; & le Seigneur ſe mit entre les mains d'un fameux Chirurgien, que l'Auteur des Baliverneries appelle *Maître Jean*, mais dont on ſait que le vrai nom étoit *Thieri de Hery*. Ce fut ce Chirurgien que l'on trouva dans l'Egliſe de S. Denis, un jour de grande Fête, priant Dieu, & voulant brûler des cierges devant le Tombeau de Charles VIII. On voulut lui en faire des reproches, & lui remontrer que ce Roi n'étoit pas Saint : » Peu m'importe, répondit il, » il m'a fait plus de bien que ne » peuvent m'en faire tous les Saints du » Paradis ; car c'eſt lui qui a apporté en

» France une maladie qui a fait ma for-
» tune «.

Dans le trentieme Discours, à propos de mariage & de brouilleries de ménage, qui souvent sont occasionnées par de petites causes, il fait le Conte d'un nouveau marié & de sa femme, qui avoient mangé, au premier souper de leurs noces, un oiseau qu'ils avoient trouvé excellent. En se couchant, le mari se le rappela avec plaisir, en disant que c'étoit un merle; la femme soutint que c'étoit une merlesse. L'époux sans doute se croyant, dès ce moment, dispensé d'être galant, s'entêta, & soutint toujours obstinément que c'étoit un merle. Sur cette belle question, les nouveaux mariés, au lieu de passer une nuit voluptueuse, l'employerent toute entiere à se battre. Le lendemain, leurs parens & leurs amis les trouverent tous les deux blessés & égratignés, & eurent bien de la peine à les réconcilier, à condition qu'ils ne parleroient plus de merle, ni de merlesse. Cependant, quelque temps après, cette matiere revint encore sur le tapis; chacun soutint encore son dire, & il en résulta une seconde querelle, qui se renouvela tant de fois, sans que jamais l'un des deux voulût céder à

l'autre, qu'à la fin ces époux furent obligés de se séparer.

C'est dans le trente-deuxieme Discours des Baliverneries qu'on trouve l'Histoire de ce vieillard, qu'un Conseiller au Parlement de Rennes, de la connoissance d'Eutrapel, rencontra dans la forêt de Catelan en Bretagne ; il paroissoit avoir quatre-vingts ans, & cependant pleuroit comme un enfant auprès d'un arbre. Le Conseiller lui demanda qui est-ce qui l'affligeoit ; il répondit qu'il avoit été battu par son pere. Cette réponse étonna le Magistrat. Où est votre pere ? Dans notre maison ici près, répliqua le pleureur. Le Conseiller s'y rendit, & trouva un homme qui paroissoit plus vieux que le premier de vingt ans, c'est à-dire, centenaire. Quelle faute a commis votre fils, lui demanda-t-on ? Cet enfant s'est amusé, répondit-il, au lieu d'aller chercher de l'eau pour son grand-pere qui est malade. On demanda à voir ce dernier, & il se trouva couché sur un lit de feuilles ayant l'air assez malade, & encore plus vieux ; car il avoit à peu près cent trente ans. Le Magistrat lui fit beaucoup de questions ; mais ses réponses ne furent pas fort satisfaisantes : car,

comme il n'étoit jamais forti de fa forêt, il n'avoit point vu d'événemens intéreffans, & s'en étoit fort peu embarraffé. Tout ce dont il fe fouvenoit, c'eft qu'environ cinquante ans auparavant, en 1488, fe trouvant trop vieux pour fe rendre au camp de S. Aubin du Cormier, il y avoit envoyé fon fils pour y vendre des écuelles & des cuillers de bois, que lui bon homme avoit faites. D'ailleurs, il avoit à peine entendu parler des Seigneurs de Rohan auxquels appartenoit la forêt, & des Ducs de Bretagne Souverains de tout le pays; mais il ne favoit ni quels étoient leurs noms de Baptême, ni s'il en étoit mort quelques-uns depuis fa jeuneffe. Il fe fouvenoit mieux des Curés de fa Paroiffe; & fe rappeloit que celui qu'il avoit le mieux connu s'appeloit *Dom Jacques*, & ne vivoit que de gruau d'avoine. C'eft un grand malheur lorfque des gens fi vieux font fi peu inftruits de ce qui s'eft paffé de leur temps; d'un autre côté, il y en a d'autres qui abufent de leur vieilleffe pour mentir, ils croient pouvoir dire tout ce qu'ils veulent fur des faits dont eux feuls ont été témoins. Tel étoit un homme, dont parle auffi Eutrapel, qui dépofa

dans une Enquête, à l'âge de cent vingt-ſept ans ; il eſt certain qu'il les avoit ; il eſt également vrai qu'il avoit aſſez couru le monde pour avoir vu & appris bien des choſes. Pendant quarante ans il avoit voyagé par toute la France comme Muſicien ambulant, chantant de vieilles Chanſons, & jouant d'une eſpece de cornemuſe, que l'on appeloit dans ce temps-là *Coutre*. Revenu dans ſon pays, il s'étoit mêlé d'affaires & de chicanes ; & comme tout ſe décidoit alors par enquête & par témoins, il rendoit volontiers de faux témoignages, & s'étoit fait une ſi grande habitude de mentir, tant à titre de voyageur, qu'à titre de vieillard, qu'il prétendoit avoir tout vu ; & comme il n'étoit pas ſavant en Hiſtoire, il ſuffiſoit qu'il eût entendu prononcer un nom, pour dire qu'il connoiſſoit celui qui l'avoit porté ; lorſqu'il étoit évidemment convaincu de menſonge, il en étoit quitte pour dire, qu'étant très-vieux, il lui étoit permis de confondre un peu les objets.

On eſt très-étonné de trouver au nombre des Baliverneries, une Epître en faveur de la Religion Chrétienne contre

les Athées, les Païens & les Juifs. La Théologie n'en est remarquable que par quelques Anecdotes très-singulieres, & probablement fausses, que notre Auteur rapporte comme des preuves de la Religion. Je ne les répéterai pas, ne voulant point faire rire sur une matiere aussi grave.

Enfin, dans sa derniere Balivernerie, Eutrapel fait l'éloge de sa retraite, & se représente comme un Gentilhomme campagnard, qui a borné ses occupations à cultiver son jardin, chasser sur l'étendue de son Fief, lire quelques Livres choisis, & converser avec un petit nombre de gens sûrs qui méritent sa confiance, n'ayant d'ailleurs de querelles & de procès avec personne; il dit qu'il a pris pour sa devise : *Ami de tous, & familier de peu*. Enfin, il assure qu'il ne vit que du jour qu'il s'est livré à ces paisibles occupations, & à ces doux amusemens; & qu'il veut que l'on grave sur son tombeau, comme on fit sur celui d'un certain *Similis*, qui vivoit sous l'Empereur Adrien, & qui, après avoir long-temps fait la guerre, couru le monde, & fait beaucoup d'affaires, étant

plus que sexagénaire, se retira à la campagne, & se composa lui-même cette Epithaphe:

Ci gît Similis, qui est mort trop vieux,
mais n'a vécu que sept ans.

Les Propos rustiques de Léon Ladulfi valent bien, au moins, les Baliverneries d'Eutrapel. Quoiqu'il n'y ait pas autant de Contes, & que par conséquent ils soient encore moins Romans, il y a un plus grand nombre de traits plaisans, & d'expressions tout-à-fait singulieres dans le goût de Rabelais. Je vais donner quelques échantillons de ceux qui m'ont le plus affecté.

L'Auteur prétend que, s'étant retiré aux champs, comme il l'a dit à la fin de ses Baliverneries, il a quelquefois écouté les propos des Paysans de son voisinage, & qu'il en a retenu quelques uns qui lui ont paru tout à fait moraux, ou fort plaisans. Comme nous ne sommes pas également de son avis sur tous ces Propos, nous n'en rapporterons qu'un petit nombre.

Un des principaux personnages de ces Propos Rustiques, est le bon homme *Thenot du Coin.* On l'appela ainsi, parce

qu'il ne ſortit jamais du coin de ſon feu, ou du moins de la Paroiſſe de la Heriſſaye ſur laquelle il étoit né & avoit été baptiſé. Il avoit tout bonnement & tout doucement ſoin de ſon petit ménage, ſans que cela lui donnât grande peine, parce que, comme il ne paſſoit pas un ſeul jour ſans y regarder, tout y alloit toujours le même train. C'eſt ainſi, dit l'Auteur, que le bon *Thenot du Coin* paſſa ſon temps & véquit juſqu'à ſa mort en dépit des Médecins. Il ne laiſſa qu'un fils, qui ne fut ni ſi ſage, ni ſi tranquille, ni ſi rangé : on le nomma *Tailleboudin*. Il *déſamaſſa* en peu de jours ce que le bon homme ſon pere avoit amaſſé en toute ſa vie, & *vendit tout pour être riche*, c'eſt-à-dire, dans l'eſpérance de faire fortune au jeu ; mais, au contraire, il y perdit tant, qu'il n'eut bientôt plus de reſte, de tout ſon bien, que *le Livre des Rois*, c'eſt-à-dire, un jeu de cartes. Sur quoi il prit ſon parti de s'en aller à Paris, où il ſe lia avec une eſpece de gens, que l'on appelle *les Anges de la Grêve*, c'étoient des filoux. L'Auteur, qui avoit bien connu le bon *Thenot du Coin*, étant allé lui-même à Paris, fut fort étonné de voir *Tailleboudin* en ſi

mauvaiſe compagnie ; il lui en fit des reproches : » Bon, bon, Monſieur, lui » répondit le libertin ; je ſuis fort con» tent de mon état ; je ne ſuis pas ſi ſot » qu'étoit mon pere, qui engraiſſoit des » cochons pour s'en régaler avec ſes » amis : je ne me donne pas tant d'em» barras, ce ſont les autres qui travail» lent pour moi ; & tel nourrit un co» chon dont je mangerai le lard «. Enſuite il lui fit l'éloge de la vie des Gueux, dans la troupe deſquels il s'étoit enrôlé. Il prétend que leur République avoit été établie par un certain Capitaine Ragot, dont ils regrettoient encore la perte. Tout ce Chapitre contient des traits fort plaiſans, dans leſquels le prétendu Radulfi ſurpaſſe certainement Rabelais, qui paroît avoir été ſon modele. Il l'imite encore dans le Chapitre ſuivant, où il raconte la bataille de deux Villages, qui eurent querelle l'un contre l'autre, & dont les Payſans, & même les Payſannes, ſe battirent. Les autres Chapitres contiennent de nouveaux détails de cette petite guerre.

On trouve enſuite le portrait de *Perrot Claquedent* ; c'étoit une eſpece de Paraſite villageois, qui trouvoit moyen d'aller

tous les jours dîner à droite & gauche, & de faire bonne chere sans jamais mettre le pot au feu chez lui. Il avoit un fonds intarissable de grosses plaisanteries & de quolibets, qu'il débitoit un peu avant qu'on se mît à table, & qui mettoient tout le monde de bonne humeur. Si cela ne suffisoit pas, il inventoit quelque nouvelle qui attiroit l'attention de la compagnie; on l'entouroit, on lui en demandoit les détails, il les faisoit à sa fantaisie; pendant ce temps on servoit, on le prioit de se mettre à table, ou il s'en prioit lui-même. Pendant tout le dîner il mangeoit comme un diable, & n'en parloit pas moins; il servoit tout le monde, pour tirer à lui les meilleurs morceaux, & il avoit des calambours tout prêts pour tout ce qui paroissoit sur la table. Par exemple, au fruit il ne manquoit jamais de lâcher ce Proverbe : *Si femme savoit ce que fait pomme, jamais n'en serviroit à l'homme.* Les femmes curieuses en demandoient la raison, le gros plaisant de village ne vouloit pas la dire : on trouvoit à la fin, que c'est que les pommes sont rafraîchissantes.

Un des plus plaisans Chapitres est l'avant dernier, qui contient les Amours

de Maître Huguet, contées par Thibault & Fiacre ses neveux. Huguet avoit été envoyé à Paris pour étudier ; mais il s'amusa à faire l'amour à son Hôtesse, qui s'appeloit Perine. Il paroît qu'elle se moquoit de lui ; mais cependant il faisoit pour elle des Chansons tendres & passionnées, & croyoit de la meilleure foi monde sa Poésie fort belle. A en juger par les échantillons que nous en a conservés l'Auteur des Propos Rustiques, elle n'a d'autre mérite que celui de la naïveté. Nous en donnerons la preuve, en rapportant quelques couplets de la plus longue de ces Chansons.

CHANSON.

Ah ! vous avez grand tort, Perine ;
Je vous pensois douce & bénine,
Mais je connois bien à l'effet
Que vous vous moquez de mon fait.

Je vous ai déclaré ma peine,
Et que vers vous l'amour me mene ;
Je souffre trop de la moitié ;
N'en aurez-vous pas de pitié ?

Toutes fois que je vous vois rire,
Volontiers je viendrois vous dire :
Je vous aime, ne m'en blâmez ;
Je rirai bien si vous m'aimez.

Viſage avez de bonne grace ;
Comme moi êtes groſſe & graſſe ;
Aimez-moi donc, Dame, aimez-moi ;
Mon cœur pour vous eſt en émoi.

Vous dites dans la Patenoſtre,
Pardonnons à l'ennemi noſtre ;
Point ne ſuis-je votre ennemi,
Mais votre langoureux ami.

Mon amour commença Dimanche,
Et la ſemaine ſe démanche ;
J'ai déjà ſix jours attendu,
C'eſt trop pour un homme entendu.



CONTES facétieux du POGGE *Florentin, traduits en François* (Lyon, 1558, & Paris 1574, *in*-16.)

TEL eſt le titre des premieres éditions Françoiſes datées des fameux Contes de Pogge : on prétend qu'il y en a encore une plus ancienne, Paris, *in*-4°. ſans date ; mais je ne la connois pas. Le Traducteur ou les Traducteurs de toutes les trois me ſont également inconnus ; & je ſuis forcé de dire, qu'il s'en faut bien que nous ayons eu au ſeizieme ſiecle tous les Contes du Pogge traduits en François, puiſque les deux éditions que je connois n'en contiennent que quatre-vingts, tandis que les éditions Italiennes du même ſiecle & du même format, en raſſemblent cent ſoixante-dix-neuf, & dans quelques éditions Latines, il y en a encore bien davantage. Mais comme il s'en trouve un grand nombre de fort libres, on en a ſucceſſivement retranché, depuis les premieres éditions du quinzieme ſiecle, juſqu'aux dernieres du ſeizieme, ceux ſur-tout qu'on a jugés les plus licencieux, ou du moins les plus contraires au reſpect dû au Clergé ſéculier & régulier. Il faut convenir cependant qu'il en a échappé à la critique des Cenſeurs, de bien forts & de bien ſinguliers : on en jugera par quelques-uns, que nous allons prendre uniquement dans la Traduction Françoiſe, mais en avertiſſant que nous en rebutons beaucoup, autant parce qu'ils ſont

fort plats, que parce qu'ils sont très-licencieux.

Il faut auparavant dire un mot de l'Auteur, dont les *Facéties* sont la moindre production, mais qui d'ailleurs étoit un très-habile homme, & a bien mérité de la Littérature.

Pogge (c'est un nom de Baptême) Bracciolini naquit en Toscane vers 1380. Il fit d'aussi bonnes études, qu'il étoit possible de les faire à la fin du quatorzieme & tout au commencement du quinzieme siecle. Il apprit parfaitement le Latin & très-bien le Grec. Ayant suivi un Cardinal au Concile de Constance, il pénétra dans les vieilles Bibliotheques des Abbayes de Suisse & d'Allemagne, & tira de la poussiere monacale de ces endroits-là, de précieux Manuscrits de nos meilleurs Auteurs Latins; il les transporta à Rome, & les déposa dans la Bibliotheque du Vatican, après les avoir copiés, corrigés, & quelquefois commentés. C'est d'après ces Manuscrits que l'on a fait les premieres éditions de Quintilien, des Oraisons de Cicéron commentées par Asconius Pedianus, & de quelques autres morceaux philosophiques de Cicéron, des Poëmes Latins de Lucrece, de Manilius, de Silius Italicus, & de Valerius Flaccus, de l'Histoire d'Ammien Mar-
cellin,

cellin, & d'une partie de Lucien. Après avoir ſervi de Secrétaire à pluſieurs Papes, il s'attacha à la République de Florence, & en fut auſſi Secrétaire ou Chancelier. Il mourut revêtu de cette charge, & dans cette ville, en 1459, âgé de ſoixante-dix-neuf ans. Il s'étoit marié à Rome à l'âge de cinquante-quatre ans, & avoit épouſé une jeune & belle Florentine de Maiſon de Bondelmonte; il en eut ſix enfans; mais avant ſon mariage, pendant le temps qu'il voyageoit à la ſuite de différens Cardinaux, & étoit chargé par les Papes de diverſes commiſſions, il avoit fait ſes preuves de galanteries; & quoiqu'il fût Clerc, M. l'Abbé Pogge (c'eſt ainſi que nous l'appellerions aujourd'hui) avoit eu trois enfans naturels. Il ne faut point s'en étonner, car il étoit fort aimable & avoit beaucoup d'eſprit. Indépendamment des éditions d'Auteurs Latins dont on lui eſt redevable, ou du moins qui ont été faites d'après ſes Manuſcrits, il a composé une Hiſtoire de Florence en huit Livres, finiſſant à l'an 1455, qui eſt très-eſtimée, & bien écrite en Latin. Un de ſes fils la traduiſit en Italien.

Les Lettres de Pogge, qui ſont partie

de ses Œuvres, nous prouvent qu'il étoit en relation avec tout ce qu'il y avoit d'habiles gens de son temps; tous s'empressoient à lui témoigner de l'estime, de la considération, & même de l'admiration pour ses talens, & sur-tout pour son style Latin. Il étoit modeste & reconnoissant à l'égard de ceux qui le traitoient ainsi avec honneur; mais en même temps il étoit mordant & satirisoit volontiers ceux dont il n'avoit pas également à se louer. Nous en avons la preuve dans ses *Invectives*, qui sont partie de ses Œuvres, & qui n'en sont pas la moins intéressante.

Venons enfin à ses Contes ou Facéties. Ce sont les amusemens d'une Société d'hommes de Lettres & de gens d'esprit, qui, du temps que le Pogge étoit Secrétaire des Papes Martin V, Eugene IV, & Nicolas V, s'assembloient dans un appartement du Vatican, qu'ils appeloient le Buggiale, parce qu'ils y passoient le temps à faire des Contes & des Plaisanteries : Pogge prenoit le soin d'écrire ceux qu'il trouvoit les meilleurs : c'est ce Recueil qu'il a fait imprimer sous le nom de *Facéties*, & que depuis on a intitu-

lées Contes, quoique le plus ſouvent ils ne ſoient que des bons mots & des ſaillies plaiſantes.

Un bon-homme avoit fait un voyage de long cours, qui avoit duré pluſieurs années. Pendant ce temps, il avoit laiſſé ſa femme dans ſa maiſon, qui étoit très-mal meublée, & il ne lui avoit pas fourni grandes reſſources pour vivre, mais s'étoit contenté de lui recommander de ſe tirer d'affaire le mieux qu'elle pourroit, s'en remettant d'ailleurs, diſoit-il, à Dieu du ſoin de la ſecourir. La femme étoit jeune & jolie, & pendant le voyage de ſon mari, elle trouva des amis & des protecteurs. Le bon-homme revint enfin, fort inquiet de ce que ſa pauvre femme ſeroit devenue; il court à ſa maiſon, & trouve à la porte ſa moitié toujours belle, fraîche, bien nourrie, bien vêtue, & même parée. Auſſi ſatisfait que ſurpris, il entre & voit une maiſon meublée avec aſſez de magnificence; il ne peut trop remercier la Providence, d'autant plus que ſa femme l'aſſure qu'elle lui en a l'obligation. Il avoit grand'faim, & on ſe prépare à lui ſervir un dîner fort honnête; il alloit en profiter avec appétit, lorſqu'il voit entrer

trois marmots qui se disposent à se mettre à table avec lui. Saluez votre papa, mes enfans, leur dit la mere, en les lui présentant. Oh ! pour le coup, répond le mari voyageur, la Providence s'est par trop mêlée de mes affaires.

Il y avoit un homme à Florence qui étoit en réputation de guérir les foux; mais sa maniere de les traiter étoit assez rude pour ces pauvres gens-là : il les faisoit baigner dans l'eau froide, plus ou moins long-temps, suivant que leur folie étoit plus ou moins considérable, quelquefois il les fouettoit d'importance; & enfin, quand ils lui paroissoient suffisamment rafraîchis, corrigés, & intimidés, il leur laissoit quelque liberté dans sa maison, mais sans leur permettre de sortir jusqu'à parfaite guérison. Un de ces pauvres diables, qui étoit en état de convalescence, se tenant un jour sur la porte de ce Médecin des foux, vit passer un jeune Seigneur, monté sur un beau cheval, ayant un oiseau sur le poing, & suivi d'une meute de chiens. Seigneur, lui dit il, peut-on vous demander où vous allez ainsi? = A la chasse, répondit le jeune homme. = Et pourquoi faire? = Pour prendre du gi-

bier. = Comptez-vous en avoir beaucoup ? = Peut-être que non, car les plaines en sont déjà épuisées ; peut-être cependant mes chiens pourront-ils forcer un lievre, & mon oiseau tomber sur quelque caille ou sur quelque grive. = Eh ! mais répliqua le fou, tout ce gibier-là ne vaut pas un écu ? & combien vous coute ce beau cheval à nourrir ? = un écu par jour, sans compter ce que je l'ai acheté, & les frais de mes chiens, de mes oiseaux, & des Valets chargés d'en avoir soin. = Parbleu, mon Gentilhomme, dit enfin le fou, vous faites là de belles affaires ; croyez-moi, achetez votre gibier au marché, & réformez-moi tout ce train-là qui vous coute plus qu'il ne vaut, ou du moins ne vous avisez jamais de passer devant cette maison ; car si une fois le Maître vous connoît, il vous fera baigner, & vous fouettera plus que je ne l'ai jamais été.

Un Duc de Milan avoit un Cuisinier fort habile qu'il avoit envoyé faire ses études à Paris ; car dès le quatorzieme siecle cette ville étoit déjà en grande réputation pour le bon goût en tous genres. Pendant long-temps, le Prince fut très-content de sa cuisine ; mais un jour il l'envoya chercher,

se mit en colere contre lui, & lui dit que le dîner qu'il lui avoit servi ce jour-là étoit détestable. » Monseigneur, répondit le Cuisinier, qui étoit assez plaisant » & assez hardi, mon dîner seroit aussi » bon que les autres, si malheureusement » il n'y avoit des gens qui gâtent mes » sauces. Eh! qui est-ce qui auroit l'audace » d'entrer ainsi dans ma cuisine? = Mon- » seigneur, ils n'y entrent pas, mais ils » en approchent; ce sont les Florentins » avec qui vous avez la guerre, & qui » ont des succès qui vous ôtent l'appé- » tit; tâchez de les battre, vos victoires » sont les meilleures épices que je puisse » faire entrer dans mes ragoûts «.

Du temps que Pogge étoit Secrétaire du Pape, il y avoit sous lui de petits Scribes ou Commis qui minutoient les lettres qu'il leur ordonnoit de faire. Un d'eux lui en apporta une qui n'étoit pas bien, il la lui rendit pour la corriger. Le jeune homme la rapporta le lendemain sans y avoir presque touché. = Mon ami, lui dit Pogge après l'avoir relue, je crois que vous me prenez pour le Vicomte Jannot. = Quel est donc ce Vicomte? = Je vais vous le dire. Il avoit fait une grande

fortune, quoiqu'il n'eût ni mérite, ni ſcience, ni eſprit : à peine ſavoit-il lire & écrire ; il avoit des Secrétaires qui écrivoient pour lui ; & comme il vouloit s'en faire reſpecter & paſſer à leurs yeux pour un habile homme, toutes les fois qu'ils lui apportoient une lettre à ſigner, il faiſoit ſemblant de la lire, & la leur rendoit en diſant : » Corrigez cette lettre, » elle n'eſt pas bien «. Ils la gardoient pendant deux jours ſans y toucher, & la lui rapportoient : » Oh ! pour le coup, cela eſt » bien, diſoit-il ; voyez ce que c'eſt que » l'œil du Maître ! ſi on n'apprenoit pas » à ces gens-là leur métier, ils ne pour- » roient pas le faire. Eh bien, à préſent, » ſignez cette lettre-là pour moi ; cela » me fatigue trop de ſigner moi-même «.

C'EST à ce même Vicomte Jannot que ſon Tailleur joua un tour à peu près ſemblable à celui de ſes Secrétaires. Il avoit commandé un habit, que ſon Tailleur lui apporta au moment qu'il ſortoit d'un grand repas, & qu'il avoit le ventre très-plein ; l'habit ſe trouva trop étroit, & le Vicomte gronda beaucoup l'Ouvrier : » Monſeigneur, répondit le Tailleur, » il y a remede à cela ; je vous rappor-

» terai demain votre habit ſi bien rac-
» commodé, qu'il vous conviendra à mer-
» veille «. Effectivement le lendemain le Tailleur rapporta l'habit, qui alla parfaitement à la taille du Vicomte, quoiqu'on n'y eût pas touché; mais le Vicomte avoit digéré ſon dîner de la veille, & ſe trouvoit même affoibli & amaigri par la quantité de remedes qu'il avoit été obligé de prendre, en conſéquence d'une indigeſtion qu'il avoit gagnée.

Il y avoit dans une petite ville d'Italie un Prince Tyran, qui, voulant exiger groſſe ſomme d'un homme riche, & qu'il ſavoit avoir beaucoup d'argent comptant, lui chercha chicane, & l'accuſa d'entretenir correſpondance avec les ennemis de ſa petite Souveraineté, & d'en avoir même réfugié quelques-uns dans ſa maiſon. Il l'envoya chercher, & l'interrogea avec la plus grande ſévérité : » Monſeigneur,
» répondit le malheureux, qui vit bien
» ce qu'on lui vouloit, il eſt inutile de
» faire de longues procédures contre
» moi; ſi j'ai des ennemis dans ma mai-
» ſon, je ſuis prêt à les livrer; ayez ſeu-
» lement la bonté d'envoyer Monſieur
» votre grand Tréſorier avec moi cher-

» cher dans ma cave, je les lui livrerai » tous jusqu'au dernier, & il les fera » transporter dans vos prisons «. Le Tyran entendit très-bien ce que cela vouloit dire. Le bon homme livra son trésor, & il ne fut plus question de conspiration.

Un jour de la S. Etienne d'hiver, le lendemain de Noël, un Cordelier étoit chargé de prêcher le Panégyrique de ce Saint dans une Eglise qui lui étoit dédiée; mais comme il faisoit très-froid, le Curé lui recommanda d'être fort court dans son Sermon. » Ne craignez rien, » lui répondit le Moine, je vous assure » que mon auditoire n'aura pas le temps » de se geler à m'entendre «. Sur cette assurance on le laissa prêcher. » Mes chers » freres, dit-il, c'est aujourd'hui la fête » du Patron de cette Paroisse; c'est moi-» même qui ai eu l'honneur de faire » devant vous son Panégyrique l'année » derniere; je vous ai parlé de ses vertus, » de son Histoire, & de son martyre. Je » suis persuadé que vous avez tous bonne » mémoire, & que vous vous ressouvenez » très-bien de ce que je vous ai dit il y » un an. Comme il ne m'est pas revenu » qu'il ait rien fait de nouveau depuis ce

» temps-là, je finis en vous souhaitant
» la vie éternelle «.

Un Paysan Bergamasque fut chargé d'aller à une foire acheter un troupeau d'ânes; il s'y rendit à pied, en acheta sept, & s'en retournant dans son village, il en chassoit six devant lui, étant monté sur le septieme. Arrivé chez lui, il compta ses ânes sans mettre pied à terre, & n'en trouva que six; il crut avoir perdu le septieme. Il retourna à la foire sur la même monture, & se tourmenta pour retrouver la bête qu'il croyoit qui lui manquoit. Il passa la nuit & le jour dans cet exercice, si bien que le pauvre animal sur lequel il étoit monté tomba de lassitude; ce fut alors qu'il s'apperçut que l'âne sur lequel il étoit monté faisoit le septieme, & qu'il avoit son compte.

Tout le monde sait que Dante, Florentin, étoit un excellent Poëte & un homme de beaucoup d'esprit; cependant il n'étoit pas riche. Se trouvant un jour à Véronne, il rencontra le fou du Duc en très-bel équipage & faisant le grand Seigneur. Le Bouffon n'hésita pas à lui dire: » Seigneur
» Dante, je suis étonné qu'un homme

» de votre mérite ne soit pas plus riche &
» plus magnifique que moi. Je vais vous en
» dire la raison, répliqua l'homme d'esprit;
» c'est que je suis encore à chercher un Maî-
» tre qui me convienne; au lieu que vous,
» vous en avez trouvé un précisément de
» votre caractere ; vous êtes digne de
» lui, & il est digne de vous «.

Un homme qui avoit perdu tout son argent au jeu, se tenoit à la porte d'une Eglise, & pleuroit à chaudes larmes; les passans lui demandoient ce qu'il avoit, il répondoit toujours qu'il n'avoit rien, & ils s'en alloient croyant que c'étoit un imbécille qui s'affligeoit sans cause; enfin un d'eux lui ayant reproché qu'il pleuroit sans sujet, il s'expliqua, & dit qu'il n'avoit plus rien parce qu'il avoit tout perdu; alors ceux qui furent assez charitables pour l'assister, lui donnérent l'aumône.

Le Pape Martin V avoit fait Cardinal une espece de grand imbécille qui rioit toujours sans savoir pourquoi. Un étranger qui se trouvoit à Rome, & qui le vit rire, demanda pourquoi il rioit : » Il rit, répon-
» dit Pogge, de la sottise que le Pape a
» faite en le faisant Cardinal «.

Le Pape Urbin V étant à Rome, reçut une députation des Avignonois, à la tête desquels étoit un Orateur très-diffus & très-ennuyeux, qui fit au Pape une Harangue qui dura plus d'une heure, & qui parut ennuyer & fatiguer Sa Sainteté au delà de toute expression. Quand le Discours fut fini & que l'Orateur eut enfin conclu, le Pape demanda, suivant l'usage, aux autres Députés s'ils n'avoient rien à ajouter à ces demandes. Ils lui répondirent : » Saint Pere, il faut que vous » sachiez que nos instructions portent » que si vous n'accordez pas sur le champ » ce que nous vous demandons, notre » Orateur doit recommencer sa Harangue » jusqu'à deux & même trois fois «. Le Pape, effrayé de cette menace, leur octroya tout ce qu'ils demandoient.

Can de Lascala, avant d'être Prince de Véronne, n'étoit que le Chef d'une troupe attachée à la faction Gibeline, qui faisoit le plus grand mal possible aux Guelfes. Un jour qu'il étoit entré dans un Château, & que lui & ses gens y pilloient les meubles les plus précieux, le Concierge vint lui représenter qu'il avoit tort d'en agir ainsi, puisque le Propriétaire

de ce Château étoit un des plus zélés partisans des Gibelins. » Qu'est-ce que » cela me fait, répondit-il ? si le Maître » est Gibelin, sûrement les biens sont » Guelfes «.

Un Paysan des environs de Pérouse avoit un procès, & prit un Avocat pour le plaider. Quelqu'un l'avertit confidemment que ce n'étoit pas assez d'avoir un défenseur, & qu'il perdroit infailliblement sa cause, s'il ne faisoit un présent au Juge. Il goûta cet avis, chargea son âne d'un sac de bled, & fut le présenter au Juge, qui le reçut sans répugnance. La cause se plaida, & la Sentence fut prononcée en faveur du Paysan. Aussi-tôt l'Avocat, qui avoit beaucoup bavardé dans cette petite affaire, vint aborder son client, & lui dit d'un air triomphant : » Voilà ce que c'est d'avoir un défenseur » éloquent, qui sait employer à propos » l'érudition, & citer des passages ca- » pables d'éclairer un Juge, sans cela tu » aurois perdu ton procès. Bon, reprit » le Paysan, ce n'est pas à votre élo- » quence que j'ai obligation. Vos belles » phrases n'auroient servi de rien, si mon » âne n'eût été braire à la porte du Juge «.

Dans la ville de Florence il y avoit un fameux Usurier, qui néanmoins ne manquoit jamais d'assister au Sermon. Un jour le Prédicateur prêcha avec tant de chaleur contre tous les gens qui prêtoient leur argent à usure, que beaucoup de personnes de l'Auditoire verserent des larmes, & parmi elles il y avoit plusieurs Usuriers. Celui dont nous parlons, en sortant du Sermon, fut trouver le Prédicateur, & le loua beaucoup sur le Discours qu'il venoit de prononcer, en lui disant : » Continuez, Monsieur le Prédi-» cateur ; touchez les ames ; convertissez » vos Auditeurs, je m'en réjouis de tout » mon cœur. Mais, Monsieur, lui répon-» dit le Prédicateur tout surpris, j'ai ouï » dire que vous-même vous exerciez ce » métier. Et c'est par cette raison, reprit » vivement l'Usurier endurci ; vous con-» vertirez tous mes confreres, je resterai » seul dans la ville de cette profession, & » j'aurai ainsi le privilége exclusif de prêter » mon argent bien cher à nos honnêtes » citoyens «.

Dans une ville de Toscane, un Juge de Police fit une loi très-févere contre tous ceux qui joueroient à certains jeux

de hasard. Malgré la défense, un citoyen y joua. Ce Magistrat l'ayant su, fit mettre en prison le réfractaire, qui, piqué de ce traitement, disoit à ses amis qui venoient le visiter : » Mais qu'ai-je donc » fait pour être traité ainsi ? j'ai joué » mon argent. Qu'est-ce que M. le Po- » destat m'auroit donc fait, si j'avois joué » le sien « ?

Un Avare étant tombé malade, fut forcé d'appeler un Médecin. Celui-ci, après avoir examiné son état, lui ordonna quelques drogues, & ensuite lui demanda quelle étoit sa nourriture ordinaire. » Je » mange, lui répondit l'Avare, du pain, » quelques légumes, & du bœuf. Fi donc, » reprit le Médecin, ces alimens sont » trop grossiers ; il faut vous nourrir de » blancs de perdrix & de volailles. Ah ! » Monsieur, dit l'Avare, cette nourriture » est absolument contraire à mon tem- » pérament. Dites plutôt, répliqua le » Docteur, qu'elle est contraire à votre » caractere «.

Un homme de beaucoup de mérite se promenoit un jour dans un bois : il s'arrêta auprès d'un jeune Paysan, &

fut frappé de la maniere avec laquelle il arrangeoit des morceaux de bois pour en composer un fagot, qui lui parut bien lié, gros, plein, & cependant facile à porter : il en conclut que, si ce jeune homme étoit instruit, il pourroit devenir un grand Philosophe. Il ne se trompa point; en peu d'années le Paysan devint très-savant. Un ami de ce bienfaiteur, surpris des progrès du jeune homme, lui demanda par quel indice il avoit pu juger qu'il deviendroit habile : » Je l'ai vu » arranger artistement un fagot, répon- » dit-il, & il ne m'en a pas fallu davan- » tage; car qu'est-ce qu'un systême phi- » losophique? un fagot d'idées bien ar- » rangées & bien liées, qui composent un » ensemble bien entendu «.

Les Florentins passent pour les Gascons de l'Italie. Un d'entre eux avoit acheté d'un Maquignon un cheval dont il avoit payé quinze ducats comptant, & avoit reconnu par un billet qu'il lui en devoit dix autres, mais sans marquer à quel terme il les paieroit. Comme il ne se pressoit pas de s'acquitter, le Maquignon le cita devant le Juge, & lui demanda ses dix ducats. » Je ne vous payerai point, » répondit

» répondit le Florentin ; car si je vous » payois je ne vous devrois plus rien, &, » selon les termes de mon billet, je dois » toujours vous devoir «.

Il y avoit autrefois un fort grand menteur à Florence. Un homme qui le connoissoit l'appercevant un jour en entrant dans une grande compagnie, lui cria, avant de lui donner le temps d'ouvrir la bouche, *cela n'est pas vrai. Mais, Monsieur*, répondit celui qu'on apostrophoit ainsi, *je n'ai encore rien dit. Cela est égal*, reprit le railleur, *vous allez parler, & vous mentirez.*

Un homme d'une naissance illustre ayant traité avec une sorte de mépris un Militaire très-brave, mais d'une famille ordinaire, celui-ci ne craignit pas de lui répondre avec hauteur, & de lui demander raison de son insulte. » Comment, dit » le Noble, vous osez vous égaler à moi? » Oubliez-vous que je compte plus de » quatre cents ans de noblesse, & que » ma famille est illustrée par des Comtes, » des Princes, des Cardinaux, & nombre » de Généraux de terre & de mer? Je » le sais, reprit le Militaire; mais, mor-

» bleu, ce n'est pas contre vos ancêtres
» que je veux me battre, c'est contre
» vous «.

Voilà tout ce que j'ai cru pouvoir tirer des Contes & Facéties du Pogge. Je suis obligé de convenir que l'on trouve encore une infinité d'autres Contes au moins aussi piquans, aussi plaisans & aussi singuliers que ceux que j'ai rapportés; mais j'avoue de même, qu'il ne m'a pas été possible de les répéter : ceux qui seront curieux de les connoître, les trouveront dans les Œuvres de Rabelais, de La Fontaine, de J. B. Rousseau, & de Piron, la plupart en vers. Il y en a trois ou quatre qui ont été négligés par ces Auteurs, & qui n'en sont pas moins bons. Nos Poëtes modernes peuvent les chercher dans l'Original.

Nouvelles Récréations, ou Contes nouveaux, par Bonaventure Desperriers. (Lyon, 1558 & 1561, *in*-8°. & Paris, 1564 & 1572, *in* 16.)

Telles sont les anciennes éditions des Contes attribués à Bonaventure Desperriers, Valet-de-chambre de Marguerite de Valois, Reine de Navarre. Il y en a une nouvelle édition bien plus complette, imprimée à Amsterdam, 1711, deux vol. *in*-12 : on en trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, Volume de Décembre 1775 : je n'ai rien à y ajouter.

AMOURS Pastorales d'Ismene & d'Ismenias, traduits du Grec de Longus, par Jacques Amyot, Grand-Aumônier de France & Evêque d'Auxerre. (Paris, 1559, *in*-8°.)

C'est la meilleure Traduction de ce charmant Roman. Le Traducteur mourut en 1593, âgé de soixante-dix-neuf ans. Pendant le cours des dix-septieme & dix-huitieme siecles, il en a été fait un grand nombre d'éditions : c'est d'après les dernieres & les plus belles qu'a été fait l'extrait qu'on en trouvera dans la Bibliotheque des Romans, Août 1775. Cet extrait peut suffire à ceux qui ne voudroient pas absolument lire l'Ouvrage en entier ; mais nous exhortons nos Lecteurs à prendre cette peine, ou plutôt à se donner ce plaisir.

Les AMOURS d'Ismenie, traduits du Grec du Philosophe Euthatius, par Jean Louveau. (Lyon, 1559, un vol. *in*-8°.)

Il y a encore eu dans le seizieme siecle une autre Traduction de ce Roman Grec, mis en Italien par Lelio Carani, & d'Italien en François par Jérôme d'Avost, Paris, 1582, un vol. *in*-16. L'Auteur de cette Traduction-ci étoit au service de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, premiere femme d'Henri IV, sœur de Charles IX & d'Henri III. Il y en a deux

Traductions plus modernes, l'une du dix-septieme siecle par Colletet, l'autre du dix-huitieme, par Beauchamps. On en trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, Volume de Mai 1776. Il suffira pour donner une idée de ce Roman Grec assez intéressant, mais qui paroît un peu froid, peut-être par la faute des Traducteurs.



Les facétieux DEVIS *de cent & six* NOUVELLES *très-récréatives, pour réveiller les bons & joyeux esprits, par le Sieur de la Motte Roullant.* (Paris, 1550, & Lyon 1570, & 1574, *in*-12.)

C'EST un Recueil de Contes plutôt que de Nouvelles, & il faut convenir que le Sieur de la Motte Roullant qui s'en prétend l'Auteur, est un effronté plagiaire; car parmi ces cent six Nouvelles, j'en ai reconnu soixante-dix-huit pour être tirées des cent Nouvelles nouvelles, que l'on fait avoir été composées à la Cour du Duc de Bourgogne, pour le Dauphin, depuis Louis XI, & dont on croit qu'une partie est de ce Prince même. L'Editeur de ce Recueil, en n'en saisissant que le fond, les a gâtées par son style, qui est fort plat, & bien moins naïf que celui des cent Nouvelles. Des vingt-deux restantes, la plus grande partie sont connues pour être de l'invention de quelques autres Auteurs dont je ne me rappelle pas les noms dans ce moment-ci; je crois que celles qui peuvent être attribuées à l'imagination de l'Auteur, sont en petit nombre & lui font peu d'honneur, car elles sont fort plates & fort médiocres. Voici le peu que j'ai pu en tirer. Ces Historiettes, écrites avec une simplicité qu'on traiteroit au-

jourd'hui de platitude, ne peuvent ambitionner que le mérite de la naïveté.

NOUVELLE XIV.

Une jeune femme avoit épousé un vieux Médecin, qui, indépendamment de son métier, se piquoit de savoir faire des Almanachs. Le bon homme étoit si savant, qu'il trouvoit toujours des raisons pour ne pas tenir compagnie à sa femme. Le jour, il étudioit ou alloit voir ses Malades, & la nuit, il trouvoit des excuses pour ne pas coucher avec elle, tantôt parce qu'il faisoit trop chaud, tantôt parce qu'il geloit; certains jours, il craignoit & prévoyoit l'orage; d'autres, il étoit fatigué de celui qu'il avoit fait la nuit précédente : il soutenoit qu'il étoit mal-sain de se livrer aux plaisirs les plus légitimes, dans le temps de la nouvelle lune, mais qu'il falloit attendre qu'elle fût dans son plein. Tous ces grands principes & ces belles méthodes ennuyoient si fort la pauvre femme, que le Docteur lui fit haïr la Doctrine. Elle jura que si elle devenoit veuve, jamais elle n'épouseroit un si habile homme; & elle tint parole. Cet accident lui étant heureusement arrivé dans un âge où elle pouvoit

encore jouir de la satisfaction que procure un jeune époux, elle eut à choisir entre un grand nombre de prétendans, car elle étoit encore fraîche & riche, le Médecin lui ayant fait de grands avantages, dont elle jouit à sa mort. Elle interrogeoit tous ceux qui se présentoient, & leur demandoit ce qu'ils savoient de Médecine & d'Astronomie; la plupart de ces Messieurs, croyant bien faire leur cour, ou se vantoient d'être bien plus savans qu'ils ne l'étoient en effet, ou promettoient d'étudier pour lui plaire. Enfin, vint un garçon Picard, de l'âge de vingt-deux ans, qui ne fit d'autre réponse à ses questions, que ces mots: *Hé dame! tout ce que je sais de Médecine, c'est que je me porte bien; & pour ce qui est de l'Almanach: C'est qu'il faut avec sa femme se coucher quand il fait nuit, & se lever drès qu'il fait jour.* La Dame trouva cette réponse franche, mais spirituelle, sublime même; & elle épousa le jeune Picard.

Il y avoit autrefois à Blois un homme qui avoit la réputation d'être infatigable dans la conversation avec les Dames; ses talens merveilleux l'avoient rendu la

terreur de tout un ſexe, & l'admiration de l'autre. On ne parloit que de lui à plus de vingt lieues à la ronde. Les courtiſans du Duc d'Orléans l'avoient ſouvent entretenu de ce prodige; & ce Prince, paſſant par Blois, voulut voir ce perſonnage: il l'envoya chercher; mais il étoit déjà mort, les galans & les maris jaloux s'en étoient débarraſſés comme d'un fléau pour leur Ville, leurs ménages & leurs amours. Au lieu du véritable, on amena ſon fils, qui portoit le même nom & occupoit ſa maiſon. Le Prince fut étonné de le trouver aſſez fluet. Eſt-ce donc vous, lui dit-il, dont on raconte de ſi belles choſes, & dont on a ſi haute opinion dans ce canton? » Non, Monſeigneur, » répondit le jeune homme; c'eſt ſans » doute de feu mon pere dont vous voulez » parler; c'étoit un brave homme, il étoit » grand, fait au tour, & vigoureux; mais il » avoit épouſé une petite femme jolie, » mignone & délicate, qui n'a pas pu » vivre plus de deux ans avec lui: elle eſt » morte d'une maladie de poitrine peu de » temps après m'avoir mis au monde; toute » la Ville aſſure que je reſſemble à ma mere » par la figure & par le caractere: mais en » revanche, j'ai ma ſœur aînée qui tient

» absolument de mon pere ; elle est grande
» & forte, & tout ce qu'on vous a dit de
» lui, peut se dire d'elle au pied de la
» lettre «.

Il y avoit dans un Village une femme si méchante, & qui faisoit si fort enrager son mari, qu'à la fin ce pauvre homme n'y put pas tenir, & prit le parti de s'en aller & de la laisser là, après en avoir dit franchement la raison à son Curé & à ses voisins. Il étoit déjà hors du Village, lorsque sa femme, en étant instruite, courut après lui, & l'appelant par son nom avec les épithetes qu'elle étoit accoutumée à lui donner : » Viens ça
» coquin, lui disoit elle, parle à moi, sac
» à vin, pendard ; viens, viens, tu auras
» affaire à moi. C'est justement ce que je
» veux éviter «, dit le malheureux Paysan, en courant à toutes jambes.

Dans la Nouvelle quatre-vingt-quatorzieme, l'Auteur raconte plusieurs traits de Triboulet, Fou en titre d'office du Roi François I. Voici le seul qui m'a paru mériter d'être conservé. Un jour, le Roi fit présent d'un très-beau cheval à Triboulet ; mais croyant la gratification

assez honnête, il n'y avoit point ajouté d'argent. Le Fou, qui n'étoit pas d'humeur à dépenser le sien pour nourrir le cheval, jugea à propos de le vendre. François I voyant son Fou marcher à pied, lui en demanda la raison. » Parbleu, Sire, lui » repondit il, votre cheval étoit trop beau » pour jeûner ou pour mourir de faim, » & je l'ai vendu pour lui acheter du foin » & de l'avoine; mais après avoir fait ce » marché, je me suis apperçu que, n'ayant » plus de cheval, il étoit inutile que je » gardasse le fourrage, & je m'en suis » défait en faveur du nouveau possesseur » de votre cheval «. François I rit un moment de cette sottise; il donna un autre cheval à Triboulet, & ordonna qu'on le nourrît.

Il y avoit dans une Ville du Brabant une femme assez coquette, qui cherchoit à passer agréablement les jours que son mari étoit en voyage pour vaquer aux affaires de son commerce. Un jeune Bachelier en Droit lui faisoit la cour, & profitoit de ces momens d'absence pour passer la nuit avec elle. Quoique les deux Amans prissent toutes les précautions possibles pour n'être pas découverts, ils

le furent par les voisins, qui avertirent le mari des galanteries de sa femme. Celui-ci, voulant s'en assurer, feignit de partir pour un voyage assez long; mais revint à l'entrée de la nuit se mettre en embuscade auprès de sa maison. Peu de temps après, il vit arriver le jeune homme; il l'aborde, le nez enveloppé dans un manteau, & lui dit que sa Maîtresse lui a ordonné de l'introduire dans la maison, & de l'y cacher jusqu'à ce qu'elle soit de retour de souper chez ses parens. Le Bachelier suit ce perfide conducteur, qui ouvre doucement la porte, & va enfermer son rival dans une large armoire placée au fond d'une garde-robe, attenante à la chambre à coucher, qui étoit au rez-de-chaussée; ensuite il va rassembler les parens de sa femme, & prétend la confondre en leur présence. Mais une femme de chambre, attachée à la Marchande, avoit apperçu sa manœuvre; & quoiqu'en sortant il eût fermé la porte de la rue à double tour, elle avoit tiré l'amoureux de l'armoire, l'avoit fait évader par une petite basse-cour, sur laquelle donnoit la fenêtre de la garde-robe; & elle avoit enfermé à sa place dans la même armoire, un petit ânon,

qui reposoit avec sa mere sur le fumier de cette basse cour. Elle venoit à peine d'effectuer cet échange, lorsque le mari & les parens arriverent, conduisant la femme très-embarrassée, & craignant d'être confondue. Je prétends, leur dit il, vous prouver quelle est la conduite déréglée de votre parente, & vous faire connoître quel est son galant; suivez-moi: il les conduit dans la salle, ouvre l'armoire; & l'on peut juger de sa surprise, des injures qu'il essuya de la part de sa femme, & des reproches que lui fit la parenté. On le traita de visionnaire; il eut beau dire qu'il avoit vu & conduit lui-même le galant, on le condamna à payer une bonne pension à sa chaste épouse, à qui ses parens accorderent une retraite pour la dérober à ses fureurs.



Les CONTES *du Monde adventureux, où sont récitées plusieurs belles Histoires mémorables, & propres pour resjouir la compagnie, & éviter mélancolie, par A. D. S. D.* (Paris, 1555, *in*-8°., & depuis *in*-16. Lyon & Paris, 1560 & 1565, 1572 & 1582.)

L'AUTEUR de ces Contes n'est absolument connu que par les lettres initiales qu'il a mises à la tête de son Recueil, qui est composé en tout de cinquante-quatre Histoires, dont quelques-unes sont connues & même rebattues dans d'autres Ouvrages; les autres sont plates & ridicules; deux ou trois seulement peuvent amuser. Nous allons nous arrêter quelques momens sur celles-là seules, en avertissant que le style de toutes est ennuyeux & mauvais; & qu'ainsi le peu de mérite qu'elles pourroient avoir seroit tout entier dans le sujet.

CONTE XXXVIII.

IL y avoit dans la Limagne d'Auvergne une espece de Paysan renforcé, dont le pere avoit fait une grosse fortune à élever & à vendre des bestiaux; il avoit fait bâtir une grande & belle maison, que

l'on eût avec justice appelée Château, si le possesseur en eût été noble : elle étoit située au milieu de vastes pâturages, bordés d'arbres, & entremêlés de quelques petits bosquets agréables, qui servoient de remise à d'excellent gibier. Outre ses possessions, il jouissoit d'un revenu de rentes bien assurées. Tous ces avantages engagerent un Gentilhomme de son voisinage, beaucoup moins opulent que lui, d'en faire son gendre. Un gros Prieur, ami de la Dame épouse du Gentilhomme, se chargea de la négociation : il alla voir Monsieur Martial (c'est ainsi qu'on appeloit le riche Paysan), & après lui avoir fait de grands éloges de Mademoiselle de Sainfort & de toute sa famille, il lui fit entendre combien il lui seroit avantageux de s'allier avec des gens d'une noblesse aussi ancienne. Martial se rappela effectivement alors, que la Demoiselle étoit fort jolie, & qu'il avoit souvent ouï dire dans le canton que c'étoit grand dommage qu'elle ne fût pas riche, & que, sans ce défaut, il y auroit grand plaisir à l'épouser. Cette réflexion le détermina à en devenir amoureux, & il pria le Moine de s'intéresser en sa faveur. » Je m'en charge avec plaisir, reprit

» le caffard, & dès que vos vûes sont légitimes, je vous réponds de vous rendre » heureux : j'en parlerai au Baron & à la » Baronne de Sainfort «. Les conditions furent bientôt réglées : on ne donna en dot à la Demoiselle, que des espérances tout à fait chimériques ; & ses parens s'en débarrasserent avec d'autant plus d'empressement & de plaisir, qu'ils s'étoient déjà apperçus qu'elle étoit de difficile garde. Effectivement elle ne fut pas plutôt établie dans sa nouvelle habitation, que tous les Houbereaux & les Godelureaux du canton vinrent lui faire leur cour. Comme la maison étoit bonne & qu'on n'y manquoit de rien, elle ne désemplissoit pas. La Maîtresse du logis faisoit bonne mine, sur-tout à ceux qui étoient jeunes & aimables, & forçoit son mari de faire bonne chere à tous. Au bout de quelque temps elle accorda une préférence très-marquée à quelques-uns d'entre eux, qui, alternativement, ne la quittoient point, & paroissoient chargés de ses amusemens, tandis que le pauvre mari n'avoit que le soin d'arranger les affaires de la maison. Au bout de quelque temps, le mari, qui se voyoit négligé, & qui, sans être trop clair-voyant, s'ap-

perçut de beaucoup de choses qui lui déplurent, commença à s'inquiéter ; & ses soupçons s'augmentant de plus en plus, il se détermina à en porter des plaintes à son beau-pere. Le Baron étoit un vieux Gentilhomme, aussi semblable à Monsieur de Sottenville, que le pauvre Martial l'étoit à Georges Dandin. Il l'écouta avec gravité ; & telle fut sa réponse : » Mon gendre, il faut que jeu-
» nesse se passe ; ce dont vous vous plai-
» gnez est un mal de famille ; Madame
» la Baronne, mon épouse, me donna
» également quelques inquiétudes pen-
» dant les premieres années de notre
» mariage : je l'avois épousée à Paris,
» parce qu'elle étoit niece d'un Conseil-
» ler, Rapporteur d'un procès, duquel
» dépendoit toute ma fortune ; je gagnai
» ma cause & une jolie femme, qui m'ap-
» porta une somme médiocre d'argent
» comptant : je l'eus bientôt dépensée à
» satisfaire son goût pour les amusemens
» & pour les parures. Elle me força à
» faire des voyages assez chers, & à
» passer des hivers à Riom & à Cler-
» mont, ou dans les bals & les cercles
» qu'elle fréquenta : elle fit des connois-
» sances qui ne me plurent point du tout ;
» mais

» mais je disois toujours, il faut que » jeunesse se passe. Elle s'est passée à la » fin ; & depuis environ dix ans que la » Baronne n'est plus jeune & est moins » belle, je vous assure qu'elle passe généralement pour une des femmes des plus » raisonnables de notre Province. Elle ne » fréquente plus que le gros Prieur, & » quelques bons Religieux de notre voisinage. Il est vrai que nous sommes » actuellement fort mal à notre aise ; » mais il falloit bien que jeunesse se » passât : encore une fois, elle est passée. » L'histoire de ma femme sera certainement celle de la vôtre ; & j'ai ouï » dire à la Baronne que pareille chose » étoit arrivée à sa mere & à sa grand-» mere «.

CONTE XXXIX.

Il y avoit dans un des fauxbourgs de la Ville de Salerne, une Hôtellerie fort accréditée, où s'arrêtoient volontiers les Voyageurs qui passoient d'Otrante à Naples. L'Hôte de cette Auberge avoit une femme jeune & jolie, dont il étoit excessivement jaloux, & qu'il tenoit renfermée dans un corps-de-logis séparé.

Un jeune Gentilhomme de Salerne, riche & fort galant, ayant entrevu plusieurs fois à l'Eglise l'épouse de l'Hôtelier, en devint amoureux, & se proposa de faire sa conquête. Pour entamer cette intrigue, il se servit d'une vieille Duegne, très-intelligente, qui sut adroitement faire passer un billet à la jeune femme, & recevoir sa réponse. Les deux personnes se trouvant d'accord, il ne fut plus question que de trouver le moyen de pouvoir se voir sans témoins. C'est à quoi l'imagination du Gentilhomme pourvut bientôt. Il se travestit en Dame veuve, &, accompagné de deux de ses amis, inconnus à l'hôtelier, qui firent, pour l'obliger & s'amuser, auprès de lui, l'office d'Ecuyers, il partit de quelques lieues de Salerne dans une litiere; & lorsqu'il en fut peu éloigné, un des Ecuyers se détacha, annonça l'arrivée d'une Comtesse riche, incommodée, qui venoit de perdre son mari, & vouloit faire quelque séjour dans cette auberge, à dessein de se reposer, pourvu qu'il fût possible de lui donner un appartement commode & éloigné de tout bruit. L'Ecuyer ajouta que la Comtesse ne regarderoit point à la dépense. Cette derniere phrase frappa l'oreille de l'Hôte,

qui étoit auſſi intéreſſé que jaloux. Il offrit à l'Ecuyer de placer Madame la Comteſſe dans le corps-de-logis ſéparé qu'occupoit ſa femme, qui, ajouta-t-il, en auroit tout le ſoin poſſible. Comme on le juge bien, rien ne parut mieux imaginé au faux Ecuyer. La fauſſe Comteſſe arriva dans l'équipage le plus lugubre : elle fut conduite à la demeure que l'Hôte lui avoit deſtinée, & reçue par la femme avec les plus grandes marques de reſpect. Pendant trois jours que notre jeune Gentilhomme paſſa dans cette retraite, l'Hôte ſe diſpenſa de prendre place la nuit auprès de ſa femme, tant il craignoit de troubler le repos de Madame la Comteſſe; mais il eut ſoin de lui fournir les meilleures volailles & les plus excellens conſommés. On peut être perſuadé que les deux Amans, s'étant reconnus & expliqués, employerent agréablement leur temps : mais enfin, il fallut ſe ſéparer. La Comteſſe feignit de ſe remettre en voyage, & paya ſi généreuſement ſa dépenſe, que l'Hôte auroit ſouhaité avoir ſouvent de pareilles aubaines. L'Hiſtoire ne dit pas ſi les Amans ſe revirent d'autres fois : on peut le pré-

ſumer, & que ce fut au moyen de quelque autre ruſe.

J'ai reconnu dans les Nouvelles XLV & LII, les principales circonſtances du Roman du petit Jean de Saintré, & de la Dame aux belles couſines; mais il s'en faut de beaucoup que l'Auteur des *Contes du Monde adventureux* en ait rendu les détails auſſi naïvement & auſſi agréablement qu'Antoine de la Salle, dont nous avons abrégé la narration avec exactitude dans un de nos précédens Volumes; encore moins l'Auteur de ce Recueil-ci a-t-il ſurpaſſé les graces que M. le Comte de Treſſan a répandues dans un autre extrait ou imitation de ce Roman.



MELICELLO, discourant au récit de ses amours mal fortunées; la Félicité abusée de l'ingratitude; fait François par Jean Maugin, Angevin, dédié au Seigneur Nicolas Doucet, Gentilhomme Laonnois, & élu pour le Roi à Laon. (Paris 1556.)

JEAN Maugin est le même sous le nom de qui a paru la Traduction du Roman de Palmerin d'Olive, mais que nous avons dit n'en pas être le véritable Traducteur. Il prétend avoir tiré ce petit Volume-ci d'une nouvelle Italienne : s'il n'en a conservé que le fond, il n'en valoit pas la peine. Il a peu de mérite à l'avoir orné de son style, qui est plat & souvent obscur; & de sa poésie, qui est mauvaise. D'après cet exposé, l'on juge bien que ce que nous allons extraire de cet Ouvrage ne sera pas long.

Melicello, riche Citoyen de l'ancienne Dipoli, Ville d'Italie, étant resté orphelin dès son plus bas âge, fut élevé par un Tuteur, & envoyé à Bologne & ensuite à Padoue pour y faire ses études. Né avec les plus heureuses qualités du cœur & de l'esprit, il fut reçu avec distinction dans les meilleures maisons de ces deux

Cités ; & la fréquentation des Dames ne contribua pas peu à lui ôter un certain ton de rudesse & de grossiéreté fort commun aux habitans de Dipoli. Lorsqu'il partit de Padoue il fut regretté par beaucoup d'amis qu'il s'y étoit faits, & par beaucoup de Demoiselles à qui il avoit fait la cour ; mais l'instant de prendre l'administration de ses biens étoit arrivé, & il retourna dans sa Patrie.

Huit années d'absence n'avoient laissé à Melicello qu'une idée bien imparfaite du caractere de ses compatriotes. Il ne trouva que fausseté dans les hommes, orgueil & coquetterie dans les femmes ; la calomnie, la médisance & les grossieres allusions étoient le pivot sur lequel rouloient les conversations des sociétés qu'il vit d'abord ; l'ignorance & la dépravation des mœurs lui parut générale. Après avoir jeté un coup d'œil sur toutes les sociétés de Dipoli : » Quel désordre, dit il ! fuyons » cette mauvaise compagnie «. Il avoit une maison de campagne fort agréable, assez proche de la Ville : il fut s'y réfugier, & se livra à l'étude des Belles Lettres & de la Philosophie.

La retraite de Melicello, & la vie retirée qu'il déclara vouloir mener, pi-

querent la vanité de toutes les coquettes de Dipoli : elles firent le complot d'aller le troubler dans ses réflexions, si elles ne pouvoient l'en arracher. Sous prétexte de s'intéresser à sa santé, elles alloient lui faire visite, & l'engageoient à les accompagner dans leurs promenades. D'autres fois elles donnoient des fêtes champêtres dans les maisons des environs, & elles l'y invitoient avec tant d'instances, qu'il ne pouvoit se refuser d'y assister. De toutes ces jeunes personnes, celle qui parut désirer le plus vivement le changement de vie de Melicello, fut Caïa, fille du Seigneur Pandolphe : elle étoit belle, vive, tendre, & par conséquent capable de se prévenir d'un violent amour. Pendant toutes ces parties de plaisirs, elle donna à notre Philosophe les louanges les plus flatteuses, lui dit les choses les plus agréables, & lui jeta les œillades les plus séduisantes; mais rien de tout cela ne réussit. Caïa, désespérée de son peu de succès, prit le parti, peu décent, d'écrire à celui qu'elle avoit vainement tenté d'attacher à son char, & à qui il ne lui étoit plus possible de retirer son cœur. Elle se servit dans sa lettre d'expressions vives & hardies, qui firent con-

noître à Melicello combien il étoit aimé. Ce jeune homme n'étoit point ennemi de l'Amour ; il avoit eu quelques agréables intrigues à Padoue ; & ce n'étoit que le peu de délicateſſe des Dipolitaines, ſes compatriotes, qui l'avoit éloigné d'un nouvel engagement. Mais il ne put réſiſter aux tendres avances de Caïa ; il lui répondit que l'offre de ſon cœur le flattoit trop pour n'être pas reçu de ſa part avec reconnoiſſance, & qu'il s'engageoit éternellement à ſon ſervice. Cette intrigue ainſi liée, nos Amans vécurent pendant tout un été dans la plus parfaite intelligence. Aucun obſtacle ne troubla leurs rendez-vous ſecrets; mais cette félicité fut de peu de durée.

La ſaiſon des frimats étant revenue, il fallut rentrer dans la Ville, où recommencerent les aſſemblées, ſource de tracaſſeries entre les jeunes perſonnes ; mais où ſe forment les liaiſons entre les familles. Caïa dépendoit d'une mere farouche & impérieuſe, qui annonça à ſa fille qu'elle devoit ſe préparer à donner la main à un certain Banquier, nommé *Diſpetto*, le plus riche & en même temps le plus ſot particulier de Dipoli. Caïa & Melicello frémirent de cette alliance. La

jeune personne fit mille sermens à son Amant de lui être fidelle, & les lui confirma par les plus tendres caresses; mais, soit par crainte des menaces de sa mere, soit par légéreté, Caïa, au bout de quinze jours, épousa le Banquier Dispetto. A cette nouvelle, Melicello se livra au plus grand désespoir : il lui écrivit une lettre pleine de reproches, où cependant il lui marquoit qu'il se respectoit trop pour ne pas garder un silence absolu sur les bontés qu'elle avoit eues pour lui. Ce billet fit frémir Caïa; elle se rappela les délicieux momens qu'elle avoit passés avec son Amant : elle compara les bonnes qualités de l'un avec les défauts de l'autre; & quand on en vient à cette comparaison, le mari a bientôt perdu sa cause. Tous les moyens qu'elle prit pour renouer avec Melicello, furent infructueux; & la honte & le chagrin qu'elle en eut, la firent tomber dans une mélancolie qui la conduisit au tombeau. Elle étoit enceinte : elle accoucha d'une fille, qui mourut à l'instant de sa naissance; & sa malheureuse mere la suivit de près. Elle rendit l'esprit dans les bras de sa cousine Varia, qui avoit été la confidente de ses plaisirs & de ses peines.

Cette Varia n'avoit vu qu'avec des yeux jaloux le bonheur dont sa cousine avoit joui pendant quelque temps; & elle auroit sacrifié même sa parente & son amie, s'il lui avoit été possible de se faire aimer du Philosophe. Chargée de lui faire les derniers adieux de sa cousine, elle se rendit à sa maison de campagne ; & ne pouvant justifier les procédés de Caïa, elle entreprit au moins d'obtenir de Melicello quelques larmes sur son sort. C'est le moins qu'on puisse accorder à un objet qu'on a fortement aimé. Il pleura Caïa, en protestant qu'il ne prendroit plus d'amour pour aucune femme : ce n'étoit pas ce que prétendoit Varia ; elle ne se tint pas pour vaincue. Loin de paroître désapprouver ce dessein, elle loua d'abord le Philosophe de ce projet, en l'avertissant qu'il étoit difficile à exécuter ; & paroissant aussi peu prévenue en faveur des hommes, qu'il l'étoit en faveur des femmes, elle obtint de lui la permission de le visiter fréquemment dans sa retraite. Que dirons-nous ? le foible Melicello vit souvent Varia, il fut charmé de son esprit, il la trouva belle ; elle étoit tendre, il le devint, il fut heureux, & son amour fut encore plus fort pour cette

nouvelle Maîtresse, qu'il ne l'avoit été pour la premiere. Le sort de ces deux personnes dut, pendant quelque temps, paroître digne d'envie à ceux qui éclairerent leurs liaisons. Mais l'année suivante, Varia se vit obligée d'aller passer les vendanges avec son pere dans une maison de campagne. Le fils du Juge du lieu, nommé *Simplicio Bestia*, & qui, dit Jean Maugin, *étoit encore plus niais que son nom ne le signifioit*, vint lui présenter ses hommages; elle les accepta, & le mariage fut aussi-tôt conclu.

Cette seconde infidélité inspira à Melicello une telle méfiance des femmes, qu'il fit un nouveau serment de ne plus aimer; & il tint enfin parole.

Caïa avoit été forcée d'être infidelle à son Amant, & certainement elle méritoit d'être plainte; mais Varia, qui sans doute ne vola dans les bras de Simplicio que pour jouir dans le sein du mariage des agrémens de la liberté avec Melicello même, inspira à notre Philosophe le plus parfait mépris. Ce fut en vain que Varia voulut continuer à s'en faire aimer, il la méprisa : elle fut malheureuse avec cet époux imbécille qu'elle avoit choisi; il étoit jaloux & brutal, & eut pour elle

les plus mauvaiſes façons. Melicello le ſut, la plaignit; mais il ne revint pas ſur le compte des femmes.

Cette Hiſtoriette, qui eſt peut-être une aventure réelle de ſociété miſe ſous des noms ſuppoſés, eſt coupée par des vers & quelques Chanſons; mais toute cette poéſie eſt de la plus grande platitude, & feroit peu d'honneur aux talens de Jean. Maugin.

Les AVENTURES *joyeuſes de Tiel Uleſpiegle, traduites de l'Allemand, imprimées pour la premiere fois à Lyon en* 1559, in-16, *& enſuite comme traduites du Flamand, Orléans*, 1571, in-12.

Ce Roman, qui fait partie de la Bibliotheque bleue, a été imprimé bien des fois dans les dix-ſeptieme & dix-huitieme ſiecles, à Rouen, à Tours, & à Troies. J'en ai déjà, à pluſieurs repriſes, dit un mot; mais je ne me ſuis jamais arrêté ſur cet article, parce qu'en vérité il n'en vaut pas la peine. C'eſt un Roman comique, du plus mauvais ton & du plus mauvais genre; digne enfin d'avoir été compoſé en Allemagne, pour le peuple de ce pays-là, & dans des temps où il s'en falloit de beaucoup que le bon goût y régnât.

ALECTOR, ou le COCQ, Histoire fabuleuse du preux Chevalier Alector, fils de Macrobe Francgal, & de la Reine Priscaraxe, traduite en François d'un fragment Grec, par Barthelemi Aneau. (Lyon, 1560, *in*-8°.)

J'ai parlé de l'Auteur de ce Roman dans un de mes Volumes précédens ; je l'ai compté, comme il doit l'être effectivement, parmi les Poëtes du seizieme siecle. Il mourut très-malheureusement à Lyon, en 1565, victime de son zele pour la Religion Protestante. Le Roman d'Alector est obscur ; & quelques Littérateurs ont prétendu qu'il étoit mystérieux, philosophique, & même alchimique. Mais les Bibliographes les plus sensés ont reconnu que ce n'est qu'une enfilade d'extravagances dans le goût de Rabelais. On en trouvera un extrait assez long dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume de Janvier 1780. Ce morceau est de M. Couchu, & renferme tout ce que ce Roman peut présenter d'intéressant, ou, pour mieux dire, de singulier & d'amusant.

HISTOIRE pitoyable d'Erastus, fils de Dioclétien, Empereur de Rome. (Lyon, 1568, *in*-16.)

Tel est le titre de la premiere édition imprimée du fameux *Dolopatos*, la *Mal-marâtre*, ou *les sept Sages de Rome*. On en trouvera l'extrait,

d'après les manuſcrits anciens de ma Bibliotheque dans la Bibliotheque des Romans, premier Volume d'Octobre 1775. Je n'ai rien à y ajouter.

Le LABYRINTHE D'AMOUR, *de Jean Bocace; autrement invective contre une mauvaiſe femme; traduit en François par François de Belleforêt.* (Paris, Jean Ruelle, 1571, *in* 16.)

NOUS avons eu ſouvent occaſion de parler de l'Auteur & du Traducteur dans nos précédens Volumes. La premiere édition de cet Ouvrage en Italien porte le titre de *Invectiva di M. Gior Boccacio, contra una malvaggia Donna, decto Laberinto d'amore, & altrimente il Corbaccio*, *in*-4°. Elle eſt ſans date & ſans nom de lieu. La ſeconde eſt ſous le titre de *Laberinto d'amore*, *in Firenze*, 1516, *in*-8°; & la troiſieme, ſous celui de *il Libro chiamato Corbaccio* (nous ne ſavons pas trop ce que ſignifie le mot *Corbaccio*), *in Parigi*, 1569, *in*-8°, avec les Notes de Jacques Corbinelli. Il y a d'autres éditions *in Venetia*, 1583, & *Firenze*, 1594, *in*-8°., &c. La Traduction Françoiſe de Belleforêt, dont nous venons de parler, eſt exacte & littérale, par conſéquent très-ennuyeuſe; car ce Livre n'eſt rien moins qu'un Roman hiſtorique; c'eſt une allégorie morale, mêlée de vers & de proſe, &

chargée de citations & de digreſſions. A la fin du ſiecle dernier, il parut une autre Traduction ou imitation extrêmement libre de cet Ouvrage, ſous le titre de *Songe de Bocace, traduit de l'Italien en François, Paris* 1698, *in-8°.*, par un Anonyme.

QUOIQUE l'Abbé Lenglet ait mal-à-propos placé l'original & les Traductions dans la claſſe des Romans, il ſuffit qu'ils aient été cités comme tels, pour nous engager à donner une légere idée de ce morceau, traduit au ſeizieme ſiecle, & qui appartient aux Œuvres d'un Auteur de Romans & de Contes auſſi fameux que l'eſt Bocace. Lorſqu'il le compoſa, il étoit furieuſement en colere contre une femme qu'il ne pouvoit haïr, & qui dédaignoit ſa tendreſſe. Plein d'idées fâcheuſes ſur les folies que l'amour des femmes fait faire aux hommes, & ſur les malheurs qu'il accumule ſur leurs têtes, il feint qu'il tomba dans un profond ſommeil, & ſe crut tranſporté dans un chemin agréable, qui conduiſoit à un déſert affreux, & ſans iſſue, habité par des bêtes féroces. Incertain ſur le parti qu'il doit prendre, il rencontre un vieillard, qui l'inſtruit que ce lieu ſe nomme *le Labyrinthe d'amour, le Bourbier de Vénus,*

la Vallée de misere. Ce vieillard étoit l'ombre du mari de la femme que Bocace aimoit avec tant de passion, & dont il étoit si maltraité. Celui-ci, pour le guérir de sa foiblesse, lui fait un portrait affreux de celle qu'il aime. Il la connoît bien, & on doit l'en croire. Afin de donner plus de poids à ses remontrances, il fait entendre à Bocace, que son âge avancé & sa philosophie doivent le distraire d'aimer, & que les femmes ne recherchent que les jeunes gens. Bocace goûte les raisons de l'Ombre; il la remercie de ses avis, & lui promet de fuir l'amour, & de rompre tout commerce avec cette femme coquette & cruelle, qui jusque-là a fait le malheur de sa vie.

Nous avons déjà dit que le songe de Bocace étoit mêlé de vers & de prose. Les vers François que Belleforêt substitue aux vers Italiens, sont aussi mauvais que sa prose est insipide; nous ne pouvons donc faire aucun usage des uns ni de l'autre. Nous avons cherché avec aussi peu de succès, dans l'imitation plus moderne, quelques traits dignes d'être présentés à nos Lecteurs: les tableaux qu'il trace des femmes sont si outrageans, que notre plume s'est refusée à les transcrire. Les vers dont il parseme sa Traduction libre, sont presque tous empruntés de Mademoiselle de Scudéry, & les portraits en prose

les

les mieux frappés se trouvent dans La Bruyere & La Rochefoucault. Il y a placé les Contes de *Belphégor* & de *Griffon*, dont le dernier se rencontre dans le *Roland furieux* de l'Arioste ; l'autre est de Machiavel : ainsi ils n'appartiennent ni l'un ni l'autre à Bocace.

HISTOIRE de Barlaam & de Josaphat, Roi des Indes ; traduite de S. Jean Damascene, par Jean de Billy, Chartreux. (Paris, 1574, *in*-8°. premiere édition ; 1578, seconde édition.)

C'est un Roman spirituel, originairement écrit en Syriaque par un saint Pere de l'Eglise Orientale, depuis traduit en Grec, & enfin en François au seizieme siecle par Dom Billy, savant Chartreux. Au dix-septieme siecle ce Roman édifiant a eu d'autres Traducteurs : on en trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, second Volume de Juillet 1775. Je n'ai rien à y ajouter.

Les AMOURS de Clitophon & de Leucipe, traduites du Grec d'Achille Tatius, par François Belleforêt, Commingeois. (Paris, 1568, premiere édition, *in*-8°. ; & 1575, seconde édition aussi *in* 8°.)

Il y a eu depuis des Tradnctions plus modernes de ce Roman, donr l'extrait forme le premier article de la Bibliotheque des Romans, Volume de Novembre 1775.

Le PRINTEMPS *de Jacques Yver, Gentilhomme Poitevin, contenant cinq Histoires discourues par cinq Journées, en une noble compagnie, au Château du Printemps.* (Anvers, 1575, & Niort 1598.)

JACQUES YVER, Sieur de Plaisance & de la Bigottiere, étoit un bon Gentilhomme du Poitou. Son Printemps, qui fut fort accueilli, n'a été imprimé qu'après sa mort. On voit bien qu'il n'a donné le titre de *Printemps* à son Livre, que pour en faire un jeu de mots avec le nom d'*Yver* qu'il portoit. La Croix du Maine prétend que cet Ouvrage a eu une continuation, & c'est sans doute de l'*Eté* de Poissenot dont il veut parler, & dont nous donnerons un court extrait à la suite de celui-ci.

L'Auteur suppose que trois jeunes Gentilshommes appelés Bel Accueil, Ferme Foi, & Fleur d'Amour, viennent rendre visite à une Dame dans son Château du Printemps en Poitou, bâti jadis par la célebre Mélusine, & orné de tout ce que l'art peut inventer de plus magnifique, de plus agréable & de plus singulier. La Dame de ce lieu charmant est une veuve encore aimable, qui a une fille nommée Marie, & une niece appelée Marguerite, qui toutes deux aux graces de la Nature joignent un esprit cultivé

& beaucoup de modestie. La Dame ne néglige rien pour bien recevoir ses hôtes, & leur rendre agréable le séjour de son Château. La conversation entre dans les amusemens de cette honnête société; elle est mêlée de traits d'Histoire, de plaisanteries, & de leçons de Morale, de vers sur les malheurs de la guerre, les maux que la Ligue occasionne à la France, & sur les douceurs de la paix; mais aucuns ne sont ni piquans ni ingénieux: enfin les trois Demoiselles & les deux Cavaliers racontent à leur tour chacun une Histoire. Nous nous arrêterons sur la premiere & la derniere, & nous ne donnerons qu'une légere idée des trois autres.

PREMIERE NOUVELLE.

Du temps que les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem étoient possesseurs de l'Isle de Rhodes, il y avoit dans la Ville capitale deux familles illustres par leur naissance, & recommandables par leurs vertus. L'une avoit un héritier unique, nommé *Eraste*, qui promettoit de marcher sur les traces de ses ancêtres; & tout l'espoir de l'autre famille résidoit dans une fille, appelée *Persides*, qui passoit en beauté toutes les Demoiselles de Rhodes. Comme les peres de ces jeunes gens étoient amis, leurs enfans furent élevés ensemble, & contracterent de bonne

heure l'habitude de s'aimer. Rien ne pouvoit gêner cette inclination naissante ; ils étoient destinés l'un pour l'autre, & leurs peres n'attendoient, pour les marier, que l'éloignement d'une flotte Ottomane, qui étoit venue reconnoître l'Isle, & qui faisoit craindre que Soliman second n'en voulût tenter la conquête. Nos jeunes Amans aspiroient à l'instant de leur union avec la plus vive impatience : mais qu'ils devoient éprouver de traverses avant de former ces nœuds, que leurs parens regardoient, autant qu'eux, comme l'époque de leur félicité !

Quoiqu'Eraste fût le plus amoureux des hommes, il ne négligeoit aucune occasion d'acquérir de la gloire ; & en attendant que la guerre lui en offrît les moyens, il aimoit à exercer son courage dans les joûtes & dans les tournois. Ces exercices militaires entroient dans les amusemens des Chevaliers de S. Jean. Ils indiquerent un tournoi à l'occasion du mariage d'une Demoiselle Rhodienne, qui venoit d'épouser un Seigneur de l'Isle de Chypre ; toute la Noblesse des deux Isles fut invitée à y assister, & elle se rendit en foule à Rhodes. Les Chevaliers

étoient les tenans du tournoi ; & ils avoient déjà obtenu tout l'avantage sur les assaillans, lorsqu'on vit paroître dans les lices un Guerrier couvert d'armes vertes. Dès les premiers coups de lance que porta cet Etranger, on reconnut qu'il seroit plus difficile à vaincre que ceux qui l'avoient devancé. En effet, il renversa successivement tous les Chevaliers de S. Jean ; & il alloit être proclamé vainqueur, lorsque Philippe de Villiers, Grand-Maître de l'Ordre, rougissant de la défaite de ses Guerriers, voulut essayer de réparer leur honte. Il s'arme, & vient défier le courageux inconnu ; mais il ne fait qu'ajouter à sa gloire ; à la seconde passe, il est désarçonné par le Chevalier Vert, qui se jette à bas de son cheval, & s'empresse de relever le respectable vieillard. Rien ne pouvoit plus empêcher les Juges du camp de décerner le prix du tournoi au vainqueur : c'étoit une couronne d'or ; Villiers la prit de la main du premier Juge : mais avant de la poser sur la tête du Chevalier Vert, il le pressa de se faire connoître. L'inconnu fit modestement quelque résistance ; & le Grand-Maître, quoique ce fût contre les regles établies, se permit d'enlever le casque du

vainqueur : toute l'aſſemblée reconnut, avec une ſurpriſe mêlée de joie, dans le Chevalier Vert, l'aimable & courageux Eraſte.

Perſides aſſiſtoit à ce tournoi : on juge combien elle fut flattée des éloges qu'on prodigua à ſon Amant ; ils ne durent pas croire alors, que cet inſtant ſi glorieux pour l'un, & ſi agréable pour l'autre, ſeroit la ſource de toutes leurs infortunes. Lorſqu'Eraſte s'étoit vu enlever ſon heaume, il n'avoit pas pris garde qu'une chaîne d'or, qui lui avoit été donnée par Perſides, s'étoit échappée de ſon cou. Cette chaîne fut ramaſſée par un Chevalier, qui en fit don à une Demoiſelle nommée Lucine. Ce fut en ſe déſarmant qu'Eraſte s'apperçut de la perte qu'il venoit de faire. Déſeſpéré de cet accident, il chargea ſon Ecuyer Piſtan de faire toutes les perquiſitions néceſſaires pour retrouver ce précieux bijou. Ces recherches furent d'abord infructueuſes.

Cependant, quelques jours après, Perſides, ſe trouvant dans une fête, vit au cou de la belle Lucine cette fatale chaîne : la jalouſie auſſi-tôt s'empare de ſon eſprit, elle ſe croit trahie ; & dès-lors elle ne voit plus dans Eraſte qu'un infidele & un

parjure. Sa présence ne fait que redoubler la colere de cette tendre Amante qui se croit abusée: elle l'accable des plus cruels reproches. Inutilement il veut se justifier: en vain il lui proteste que c'est pendant le tournoi qu'il a perdu ce gage de sa tendresse, elle n'écoute rien; & ce n'est qu'en lui représentant cette chaîne fatale, qu'il doit obtenir son pardon.

Eraste prit le parti de se faire annoncer chez Lucine. La Demoiselle fut flattée de la visite que vouloit lui rendre le Cavalier le plus distingué & le plus aimable de la Ville de Rhodes: elle le reçut avec distinction, & employa, pour lui plaire, toutes les ressources de la coquetterie. Notre Chevalier ne se laissa point prendre à ces filets; mais, sans trop rebuter les avances de la jeune personne, il essaya de l'engager à lui remettre sa chaîne. Lucine fut inexorable pendant toute cette entrevue, ainsi que durant quelques autres; mais enfin, elle ne put résister à l'offre d'échanger la chaîne contre un superbe collier de diamans.

Comme Eraste, paré de sa chaîne, couroit la montrer à sa chere Persides, il rencontre un Chevalier qui faisoit sa cour à la galante Lucine, & qui se croyoit

fort avant dans ses bonnes graces. C'étoit justement celui qui avoit trouvé ce bijou & en avoit fait hommage à cette Demoiselle. Il reconnoît la chaîne ; &, sans entrer en aucune explication, se croyant trahi, il met l'épée à la main, & fond sur Eraste, à qui il donne à peine le temps de se mettre en garde. Le procédé de ce violent adversaire ne resta pas longtemps impuni. Eraste, en même temps qu'il détourne le coup qui lui est porté, alonge le bras, perce la poitrine de son ennemi, & l'étend mort à ses pieds.

Cette malheureuse affaire fit beaucoup de bruit dans la Ville de Rhodes ; & malgré tout le crédit des parens d'Eraste, ils ne purent empêcher les Juges de prononcer son exil & la confiscation de ses biens. Quel fut le désespoir de Persides, lorsqu'on vint lui apprendre que cet Arrêt venoit d'être prononcé ! Elle détesta mille fois sa funeste jalousie, mais le mal étoit sans remede ; & nos Amans se quitterent, en promettant de s'aimer jusqu'au tombeau.

La réputation qu'avoit alors Soliman second, Empereur des Turcs, d'aimer le courage, & d'accueillir favorablement les Chevaliers qui en avoient montré en

diverſes occaſions, engagea Eraſte à ſe réfugier à Conſtantinople. Soliman reçut avec bonté notre illuſtre fugitif, & lui donna un emploi conſidérable dans ſon armée. Dans la guerre de Hongrie, il lui dut la priſe de Belgrade; mais lorſque cet Empereur voulut tenter la conquête de Rhodes, Eraſte refuſa de porter les armes contre ſa Patrie; & ſon protecteur n'en eut que plus d'eſtime pour le généreux Rhodien, qui ſe retira dans une ſolitude pour y déplorer la perte de Perſides.

Il n'eſt pas de notre ſujet de faire le détail de la vigoureuſe réſiſtance du Grand-Maître Villiers de l'Iſle Adam, à la tête de ſes Chevaliers; il ſuffit de rappeler, qu'après avoir fait ſouvent couler le ſang des Turcs, Villiers rendit l'Iſle à Soliman. La belle & triſte Perſides, rangée au nombre des priſonnieres, fut préſentée avec elles à l'Empereur; & malheureuſement elle en fut remarquée. Soliman, épris de la beauté de cette jeune Rhodienne, la ſépara de ſes compagnes; & la faiſant entrer dans ſon vaiſſeau, il la conduiſit à Conſtantinople. Pendant le voyage, il ne ceſſa de l'entretenir de ſa paſſion, qui s'augmentoit en propor-

tion de la résistance qu'il éprouvoit. Dès que le vainqueur fut arrivé dans sa Capitale, & que Persides fut entrée dans le Serrail, son nouvel Amant, soumis & respectueux, quoique Sultan, ordonna qu'elle y fût traitée en Reine. Qu'on ne dise pas que l'Amour n'est pas capable de faire plier tous les caracteres. Soliman, accoutumé à voir ramper devant lui toutes les volontés, à voir toutes les Beautés heureuses d'obtenir de lui un coup d'œil favorable, Soliman, timide, embarrassé auprès de Persides, n'est plus qu'un Amant ordinaire.

Cependant Persides n'est pas sans crainte: elle est incapable d'oublier Eraste, & ne répondra jamais à la tendresse de Soliman; mais elle redoute de lasser la patience d'un Maître accoutumé à ne jamais éprouver de refus. Un jour que cet Amant couronné la pressoit avec plus d'instance qu'à l'ordinaire, elle se leve d'auprès de lui, & faisant quelques pas en arriere : » Soliman, lui dit elle, je te respecte, je » t'estime, mais je ne puis t'aimer; un » autre a mon cœur. En devenant ton » esclave, je suis restée maîtresse de mes » sentimens, & la mort seule peut m'ar- » racher à l'Amant dont j'ai fait choix.

» Cette arme, ajouta-t elle, en tirant un
» poignard de dessous sa robe, saura me
» préserver de tes violences : n'en crains
» rien pour toi, c'est contre mon sein
» que je le tournerai, si jamais.......
» Suspends ta douleur, généreuse Persides, lui répondit Soliman. Si tu as la
» grandeur d'ame de rejeter le rang où
» je veux t'élever, pour te conserver fidelle à ton Amant, j'aurai la force
» d'étouffer mon amour pour te rendre
» heureuse. Nomme-moi le Rhodien
» auquel tu me sacrifies, je le fais chercher, & je t'unis à lui. C'est Eraste,
» reprit Persides en tombant aux genoux
» du Monarque Ottoman ; c'est ce vertueux exilé..... Eraste ! dit Soliman,
» qu'on l'avertisse ; en te remettant dans
» ses bras, je ferai le bonheur des deux
» personnes que j'aime & que j'estime le
» plus «.

Eraste quitta aussi-tôt sa solitude, & vint recevoir Persides des mains de l'Empereur, qui fit célébrer leurs noces avec la magnificence la plus éclatante. Nous ne nous étendrons pas sur les remercîmens de ces nouveaux époux. Eraste fut quelque temps après nommé Gouverneur de Rhodes, & partit avec Persides pour

aller remplir les fonctions de cette importante place. Qui n'auroit cru alors qu'enfin la fortune s'étoit lassée de persécuter les Héros de cette Histoire ?

Ils jouissoient tranquillement dans leur Patrie du bonheur de se voir & de s'aimer, tandis que Soliman, au fond de son Palais, sentoit renaître cette passion violente, qu'un mouvement de générosité avoit paru éteindre dans son cœur. Il se rappelle les charmes de Persides, & le jour où il l'a unie à Eraste. Ces idées déchirent l'ame de l'Empereur. » La » cruelle, disoit-il douloureusement, rit » de mes peines dans les bras de mon » rival ; & c'est moi qui ai fait leur féli- » cité ! Funeste générosité, que tu coutes » à mon cœur «! Dans le trouble qui l'agite, il veut écrire à Persides, & se croira soulagé, si l'épouse d'Eraste plaint un Amant qui l'adore. Un messager fidele & intelligent est chargé de ce billet. Il arrive à Rhodes dans le moment que le Gouverneur est éloigné de la Ville ; & s'étant insinué secrétement dans le Palais, il s'acquitte de sa commission. Persides reçoit cette lettre, & y lit avec douleur les nouvelles protestations d'amour de l'Empereur. Sa main tremble en écrivant

la réponse qu'elle se croit obligée d'y faire. Elle lui mande qu'elle ne perdra jamais le souvenir de ses bontés ; mais en même temps elle lui déclare, qu'unie par sa propre main à son époux, elle ne trahira point la foi qu'elle lui a jurée.

Quelle fut la fureur de Soliman, à la lecture de cette réponse ! Le Despote de Servie étoit alors auprès de lui : Souverain subalterne, vil esclave d'une fortune supérieure à la sienne, il entend les regrets de l'Empereur ; & plus jaloux de conserver & d'augmenter sa faveur, que de la gloire de son Maître, il ose lui conseiller de faire périr son rival. La jalousie étouffe tous les sentimens de justice, d'honneur & d'humanité. L'Empereur convient avec le Despote, qu'il accusera Eraste d'entretenir une intelligence avec les Chrétiens pour leur livrer l'Isle. Il lui ordonne de se rendre à Rhodes, d'arrêter le Gouverneur, & de le conduire à Constantinople. S'il eût été question de sauver un innocent, le Despote de Servie auroit manqué de moyens : il s'agissoit d'en perdre un ; il déploya tout son art, & réussit. Tandis que Persides étoit dans les plus

cruelles inquiétudes sur le sort qu'on préparoit à son époux, il expiroit par le fatal cordon ; & sa tête venoit d'être placée sur la porte du Serrail, au nombre de celles des traîtres, ou des infortunées victimes de la faveur & de la rapacité des Ministres Ottomans. Elle apprend cette fatale nouvelle, en même temps que l'arrivée de Soliman à Rhodes. Sans se livrer aux inutiles mouvemens du désespoir, cette Héroïne forme le projet hardi de se défendre dans le Château, où elle fait entrer tous les Citoyens, qui gémissent à regret sous la domination des Musulmans. Soliman débarque avec un assez grand nombre de soldats ; il vole au Palais du Gouverneur : mais celle qu'il cherche ne peut tomber en son pouvoir qu'après qu'il se sera rendu maître une seconde fois de la forteresse. Il la fait investir aussi-tôt ; & les Janissaires sont déjà commandés pour livrer un assaut. Persides, qui s'apperçoit de ces dispositions, revêt cette armure verte, que son époux portoit au tournoi qui a été la source de tous ses malheurs : elle même se met à la tête de ceux qui se proposent de faire une sortie. Elle repousse les assiégeans, & en fait un hor-

rible carnage; mais lorſqu'elle croit arriver à l'Empereur, qu'elle veut immoler de ſa main aux manes de ſon époux, elle reçoit deux balles dans la poitrine, qui terminent ſa vie & ſes malheurs.

Telle fut la fin de cette illuſtre Héroïne, dont le corps fut trouvé ſur le champ de bataille, & que Soliman pleura tant qu'il vécut. Il fit élever un Tombeau magnifique, dans lequel il renferma ſes triſtes reſtes. Une fête funebre fut inſtituée en l'honneur de ces époux infortunés, & fut ſurnommée *les malheureuſes Amours*, pour rappeler celles d'Eraſte & de Perſides. Le Deſpote de Servie, cet indigne favori, qui avoit conſeillé la mort du Gouverneur de Rhodes, fut écartelé; mais le ſupplice d'un ſcélérat peut-il jamais compenſer la perte de deux innocens !

SECONDE NOUVELLE.

Les ames ſenſibles s'attendriſſent volontiers ſur les infortunes de deux Amans vertueux; mais un crime atroce, vengé par une action barbare, ne peut que révolter les Lecteurs les moins compatiſſans; c'eſt ſans doute ce que n'a pas prévu Jacques Yver, lorſqu'il a compoſé la

Nouvelle ſuivante, dont nous nous garderons bien de faire un extrait un peu étendu.

Onifre, jeune Allemand, fort aimable, tenoit les livres chez un fameux Banquier de la Ville de Maïence. Ce Banquier avoit une fille, âgée de dix-huit ans, qui, à cauſe de ſa beauté, étoit recherchée par pluſieurs partis conſidérables. Onifre en devint éperdument amoureux ; &, malgré ſes prieres, ſes ſoins, ſes proteſtations, n'ayant pu ſe faire écouter, il prit la réſolution d'obtenir par une ruſe criminelle, ce qu'on refuſoit à ſa perſévérance. Une vieille gouvernante, comme il n'y en a que trop, ſéduite par quelques ducats, ſe prête à faire prendre à ſa jeune Maîtreſſe un ſoporatif, pendant l'effet duquel Onifre devient heureux, ſi c'eſt l'être que de ſe ſouiller d'un crime. Au bout de quelques mois, la jeune perſonne éprouve au dedans d'elle des mouvemens, dont elle ignore la cauſe ; elle confie ce qu'elle ſent à ſa mere, qui, trop clairvoyante pour n'en pas connoître la ſource, accable ſa fille d'injures. Elle a beau s'excuſer d'avoir manqué à ſon devoir, elle eſt convaincue par l'événement, & met au monde un fils ; mais elle n'a point d'époux.

d'époux. Tous ceux qui s'étoient auparavant présentés, avoient fui à cette nouvelle. Onifre paroît alors faire un acte de complaisance, & donner une preuve d'attachement à la famille, en épousant la prétendue coupable. On les marie, & pendant quatre années ces époux vivent dans la concorde & l'union la plus intime; mais un jour qu'Onifre avoit rassemblé à un festin ses parens & ses amis, se trouvant en pointe de vin, il leur raconta ses premieres amours avec sa femme, le peu d'espoir qu'il avoit eu de l'attendrir en sa faveur, & enfin l'entreprise désespérée dont il devoit le succès à la vieille gouvernante, qu'il avoit toujours conservée depuis dans sa maison. Ce récit naïf fait monter la rougeur au front de la jeune épouse; sa colere éclate avec des transports difficiles à décrire. Elle accable son mari des plus cruels reproches, & vole chez le Juge criminel rendre sa plainte contre Onifre & son complice. Ce premier mouvement est affreux; mais il est dans la Nature. Une femme, à qui un suborneur a ravi ce qu'elle a de plus cher, peut bien dans sa colere poursuivre le coupable en Justice, & demander sa tête, pour réparer l'affront

qui lui a été fait ; mais lorſque le mariage a effacé toutes les traces du crime, que le ſéducteur a cédé la place au mari tendre, il ne devroit plus être queſtion de vengeance ; c'eſt dans les bras l'un de l'autre que le pardon de l'offenſe a dû être ſigné. Mais, au contraire, quelle horrible cataſtrophe nous liſons à la fin de cette Hiſtoire ! Le Juge fait arrêter Onifre & la Gouvernante ; ils ſont interrogés ſéparément, confrontés, & enfin convaincus par leurs aveux. Peut-être ne devroit-il pas y avoir de pays où un pareil crime, réparé par le Sacrement, ne méritât l'indulgence de la Juſtice ? Peut-être même, en pareil cas, une femme ne devroit-elle pas être reçue à accuſer ſon mari : mais, quoi qu'il en ſoit, Onifre fut condamné à avoir la tête tranchée, ainſi que ſa complice. Et la jeune femme, à la nouvelle de cette affreuſe exécution, avala un verre de poiſon, & expira dans des tourmens inouis.

TROISIEME NOUVELLE.

Quoique la troisieme Nouvelle de Jacques Yver soit fort tragique, elle n'en est pas plus intéressante.

Il s'agit d'un Seigneur d'Alégre fait prisonnier par Ferdinand de Gonzague, Marquis de Mantoue, à la bataille de Ravennes en Italie, où fut tué Gaston de Foix, Duc de Nemours. D'Alégre fut conduit à Mantoue, & devint amoureux de la fille de la Marquise, nommée *Clarinde*, qui étoit la plus belle personne de l'Italie. Il eut le bonheur de s'en faire aimer; & il inspira une violente jalousie à un certain Prince Adilon, qui, trop lâche pour soutenir les droits qu'il prétendoit avoir à la main de cette Princesse, entreprit sourdement de faire périr son heureux rival. Il insinue un poison subtil dans une très-belle pomme, & en fait présent à d'Alégre. Quel François trouve dans son cœur de quoi soupçonner un Prince de cette horreur ! D'Alégre reçoit la pomme avec reconnoissance; il l'admire, & court en faire hommage à sa Maîtresse : mais à peine a-t-elle approché ce fruit de ses levres, qu'elle tombe dans

d'horribles convulſions. Les Médecins appelés ne peuvent cacher que Clarinde ne ſoit empoiſonnée ; ils nomment le poïſon qui a ſervi à ce crime, & en font l'eſſai ſur un chien, qui meurt auſſi-tôt qu'il a avalé un quartier de cette pomme fatale. D'Alégre, dans l'excès de ſon déſeſpoir, va chercher Adilon, qui s'applaudiſſoit barbarement, mais mal à propos, de s'être délivré d'un rival dangereux ; il l'attaque avec fureur, & lui fait mordre la pouſſiere avant de pouvoir tirer de lui l'aveu de ſon crime. Après s'être vengé, le brave François retourna aux pieds de Clarinde, & y expira de douleur. Sa belle Maîtreſſe ne tarda pas à le ſuivre ; ſes derniers ſoupirs furent pour d'Alégre. La Demoiſelle ordonna en mourant, que leurs corps ſeroient réunis dans le même tombeau ; & cette diſpoſition fut exécutée.

Les Italiens, dont les pointes ne ſont pas toujours ſpirituelles & juſtes, firent, au ſujet de la mort de ces Amans, une Epitaphe, dans laquelle ils inſérerent, qu'une pomme auſſi fatale que celle jetée entre les trois Déeſſes, fut la cauſe de leur trépas.

QUATRIEME NOUVELLE.

Jacques Yver, à l'imitation des autres Romanciers plus anciens que lui, commet, sans scrupule, des anacronismes & des fautes contre la vraisemblance. Dans la Nouvelle que nous allons extraire, il adopte pour Héros le fameux Duc de Normandie Guillaume le Conquérant; il le fait se déguiser pour aller examiner par lui-même les charmes d'une Princesse de Danemarck, qu'il n'épouse point, parce qu'il devient amoureux d'une autre jeune Beauté qu'il trouve prisonniere à la Cour de Danemarck. Il l'enleve, la conduit à Londres, & la couronne. Peu de temps après, il est forcé de s'opposer aux Danois, qui prétendent venger l'affront qu'ils ont reçu de lui. Après avoir obtenu quelques avantages, il apprend que la Reine son épouse vient d'être assassinée à Londres par un parti de rebelles, & il se tue de désespoir. Tout cela ne peut convenir à Guillaume le Conquérant, dont la mort est arrivée à Caen, où il est enterré : mais en attribuant tous ces faits à un Roi d'Angleterre, sans désigner lequel, ils deviennent moins absurdes, & peuvent jeter quelque intérêt dans cette petite Histoire.

On sait que les Anglois ont toujours aimé les exercices du corps, & qu'ils ont été des premiers, entre les peuples de l'Europe, à adopter celui des joûtes & des tournois. Le Roi d'Angleterre en avoit

fait préparer un magnifique dans sa Ville de Londres. Tous les Chevaliers de Suede, de Norwege & de Danemarck, s'y rendirent, pour y faire briller leur adresse & leur bonne grace, & disputer le prix de la valeur aux Chevaliers Anglois. Le Marquis de Lubec, Seigneur Danois, y brilla sur-tout, & eut l'honneur de rompre plusieurs lances contre le Roi même. Comme, dans le combat, ce Prince alloit porter à son adversaire un coup qu'il croyoit décisif, il fut arrêté par la vue du portrait d'une femme charmante, que le Marquis portoit sur son bouclier. Le Roi, par un sentiment de galanterie, craint d'outrager une Beauté qui lui semble si accomplie, il baisse sa lance; le Danois baisse la sienne, saute à bas de son cheval, & se prosterne au pied du Roi, qui le releve, l'embrasse & devient son meilleur ami. Ce mouvement du Monarque avoit été involontaire, la cause s'en trouvoit dans son cœur; les traits du portrait y avoient fait une vive blessure: il voulut en connoître l'original. Heureusement il apprend que la personne qu'il représente est la belle Amire, Princesse de Danemarck; que le Marquis de Lubec est son Chevalier, mais qu'il

n'eſt point ſon Amant. Tranquille ſur cet objet, le Roi projette de faire partir des Ambaſſadeurs, chargés de propoſer au Roi de Danemarck une alliance entre la Princeſſe Amire ſa fille & lui; enſuite réfléchiſſant ſur la longueur des négociations, & voulant connoître par ſes yeux celle qui doit à jamais faire ſon bonheur, il ſe détermine à paſſer en Danemarck, ſous le nom du Chevalier Melfi. Le Marquis de Lubec, ſeul confident de ſon amour, doit être ſon fidele compagnon de voyage, & a promis de lui garder un ſecret inviolable.

La navigation du Roi fut heureuſe: il parut à la Cour de Danemarck avec tous les avantages de la figure, & cette noble aiſance qu'inſpire le rang ſuprême, tempéré par le déſir de plaire. Les Seigneurs Danois, & le Roi de Danemarck même, ne négligerent rien pour lui donner une haute idée de leur Nation; mais la Princeſſe Amire, ſur-tout, lui fit l'accueil le plus flatteur. Elle cherchoit à s'entretenir avec lui, & ſans ceſſe elle lui parloit du Roi d'Angleterre, dont la rénommée publioit déjà beaucoup de merveilles. Qui ne devoit penſer que ce Prince étoit alors au comble de ſes vœux? Si le portrait

d'Amire avoit un défaut, c'étoit de ne repréſenter que bien imparfaitement la beauté de cette Princeſſe ; il en convenoit : il reconnoiſſoit en elle des graces que la peinture ne peut jamais rendre ; il étoit enchanté de ſon eſprit, & cependant, par un caprice difficile à concevoir, cet amour, qui venoit de le conduire en Danemarck, perdit toute ſa vivacité en voyant Amire. Un pareil changement ne pouvoit être arrivé ſans quelque motif ſecret. Voici quelle en fut la cauſe.

La Princeſſe avoit auprès d'elle une jeune perſonne d'une grande beauté, qui, ayant été faite priſonniere dans une bataille navale, avoit été baptiſée, & étoit devenue l'amie intime d'Amire. On la nommoit *Virgine*, & l'on ſavoit qu'elle étoit fille d'un Prince de Sure, mort en combattant contre les Danois. Le Roi d'Angleterre fut frappé des graces de Virgine. Dès ce moment il oublia la Princeſſe de Danemarck, ſe fit aimer de cette charmante priſonniere, qui n'aſpiroit qu'à briſer ſes fers, & ſe propoſa de la conduire à Londres, & de lui faire partager ſon Trône. Ce deſſein ne pouvoit réuſſir ſans avoir ſouffert de grandes difficultés. Tous les yeux étoient ouverts ſur le faux

Chevalier Melfi ; & quand même cette intrigue auroit échappé à l'avide curiosité des Courtisans, comment étoit-il possible d'en dérober la connoissance au Marquis de Lubec, Amant déclaré de Virgine ? Ces considérations déterminerent le Roi d'Angleterre à se confier entiérement à ce Chevalier. Il lui fit l'aveu de sa foiblesse, & ne lui cacha point que la belle Princesse de Sure répondoit à son amour & consentoit à fuir avec lui : » Etouffez, » lui dit-il, une tendresse si mal récom- » pensée ; sauvez la vie à votre ami qui » se meurt si vous êtes inexorable, & » comptez sur la faveur d'un Roi, qui ne » croira jamais pouvoir trop payer le sa- » crifice que vous lui aurez fait «. Soit que l'amour du Marquis pour Virgine n'eût pas encore poussé de bien profondes racines, ou plutôt que l'ambition seule régnât dans son cœur, il ne put résister aux pressantes sollicitations du Roi d'Angleterre, qui lui offrit, en échange de celle qu'il lui enlevoit, la main de sa sœur, la Souveraineté des Isles Orcades & d'Irlande, & celle du pays de Cornouailles.

Tout fut préparé dans le mystere pour la fuite des deux Amans. Pendant une

chasse, ils gagnent les bords de la mer ; où une barque les attendoit ; elle les conduit à un vaisseau Anglois, qui aussi-tôt met à la voile & en peu de jours les rend dans le port de Londres. Nous les y laisserons, pour apprendre ce qui se passa à la Cour de Danemarck, lorsqu'on se fut apperçu de la fuite de Virgine, & du faux Chevalier Melfi.

Tous les soupçons se porterent sur le Marquis de Lubec. Il étoit l'Amant déclaré de la Princesse de Sure, & l'ami intime de son ravisseur. On ne voyoit dans sa contenance que cette colere froide, qui n'est point celle d'un Chevalier vivement épris, auquel on vient de ravir ce qu'il a de plus cher. Les projets de vengeance qu'il annonçoit étoient raisonnés ; enfin, tout en lui indiquoit une ame troublée, à la vérité ; mais non ce sentiment terrible qui fait sans réflexion mépriser tous les dangers, & mettre toute considération à l'écart pour recouvrer un objet adoré. Ces remarques furent faites en peu de momens ; & l'on conseilla au Roi de Danemarck de s'assurer du Marquis. Il fut arrêté ; & bientôt on le convainquit d'avoir secrétement freté un petit bâtiment pour passer en Angleterre. Ses pa-

piers, qui furent saisis & examinés, offrirent plus de preuves de sa trahison, qu'il n'en falloit pour le perdre. On vit par les billets du faux Chevalier Melsi, que c'étoit le Roi d'Angleterre, dont le Marquis avoit caché le nom à son Maître, ce qui seul étoit un crime de leze-Majesté. Ces faits étoient trop graves pour être pardonnés, sur-tout lorsqu'on apprit de sa bouche qu'il avoit prêté les mains à l'enlévement de Virgine, & que son dessein étoit d'abjurer sa Patrie & de se retirer en Angleterre. Il fut condamné à perdre la tête sur un échafaud. Après s'être fait justice d'un sujet infidele, le Roi de Danemarck tourna tous ses soins du côté de la guerre, qu'il vouloit porter jusque dans Londres, pour laver dans le sang des Anglois l'affront que leur Roi avoit fait à sa sœur.

Pendant ce temps, le Roi d'Angleterre étoit arrivé à Londres avec la belle Virgine; & son impatience ne lui permettant pas d'attendre que les préparatifs de ses nocces fussent faits, il l'épousa dans la Chapelle de son Palais, en présence de toute sa Cour. Peu de jours après, il conduisit sa nouvelle épouse sur la principale place de la Ville, où il avoit fait

élever une eſtrade magnifique ; & là, aux acclamations d'un peuple immenſe, il lui poſa la Couronne ſur la tête. Ce fut au milieu de cette cérémonie qu'on vit arriver deux Ambaſſadeurs du Roi de Danemarck, qui préſenterent au Monarque Anglois la tête du malheureux Marquis de Lubec, & demanderent en échange, de la part de leur Maître, celle du raviſſeur de Virgine, & Virgine elle-même. » La tête de Melfi, ou la guerre, crierent » les Danois ! La guerre, répondit le » Roi d'Angleterre «. Et les Ambaſſadeurs ſe retirerent.

Les pleurs de la nouvelle Reine ne purent arrêter l'ardeur guerriere de ſon époux : il fit taire les mouvemens de ſon cœur, pour voler à la gloire & à la vengeance. Bientôt les deux flottes rivales ſe rencontrent au milieu de la mer du Nord ; le combat s'engage, il eſt ſanglant ; & les Danois, battus & diſperſés, ſont contraints d'aller cacher leur honte au fond des ports de la Norwege. Le Roi d'Angleterre, au lieu de les pourſuivre à travers ces rochers, fit une deſcente ſur les côtes de Danemarck, & y porta le ravage & l'incendie. Hélas ! au lieu de venger, ſur des peuples innocens, l'ou-

trage qu'il croyoit avoir reçu de leur Souverain, pourquoi le Monarque Anglois ne retournoit-il pas à Londres jouir, dans les bras de la belle Reine Virgine, des fruits de sa victoire?

Cette Princesse, renfermée dans la piece la plus reculée de son appartement, redemandoit au Ciel son époux, tandis qu'un orage affreux grondoit sur sa tête. Le mariage de Virgine avoit déplu à la Nation Angloise; elle le regardoit avec raison comme le motif de la guerre contre le Danemarck, & elle détestoit cette guerre. Plusieurs grands Seigneurs de l'Etat s'assemblent, & conviennent entre eux de se défaire de la Reine, & de porter sur le Trône un des parens du Monarque, mais d'une branche différente, qui, pour affermir son autorité, offrira la paix aux Danois. Tout fut préparé pour consommer ce grand crime. Heureusement pour la Reine, qu'un des complices, n'ayant entendu ce projet qu'avec horreur, fut le lui révéler, en lui conseillant de se sauver. » J'estime » votre fidélité, lui dit-elle, j'espere que » le Ciel vous en accordera la récom- » pense; mais je ne fuirai pas. S'il ne » faut que mon sang pour ramener les

» Anglois à leur devoir, je le verserai » sans murmurer «. Le complice se retira en versant des larmes ; & n'ayant pu persuader à la Reine de se dérober au danger, il prit le parti de s'échapper seul ; & ne doutant pas que le coup ne fût porté, il fut annoncer au Roi la mort de son épouse, & la révolte de ses sujets.

Cependant, le jour même que les Conjurés avoient choisi pour accomplir leur résolution, la Reine les fit inviter dans son Palais à un superbe festin ; elle en fit les honneurs avec une liberté, une grace, une aisance qui intimida ces ames, déjà troublées par les remords de l'entreprise qu'ils alloient tenter. Jamais elle ne leur avoit paru plus belle. Lorsqu'on fut au milieu du repas, cette courageuse Princesse se retira, sous prétexte d'aller prendre des habits propres pour le bal qu'elle avoit fait préparer, & entrant dans la salle du Trône, elle les y fit tous appeler. Ils la virent revêtue de ses habits royaux, la Couronne sur la tête, & toutes ses Dames couvertes de longs habits de deuil. Les filles des quatre principaux Conjurés étoient auprès d'elle ; l'une portoit un glaive, l'autre un poignard, la troisieme un cordon de soie, & la der-

niere une coupe remplie de poiſon : » Vous » avez décidé ma mort, leur dit Virgine » en élevant la voix, & c'eſt moins de » mon ſang que vous êtes avides, que » d'un changement, qui, en briſant la » Couronne ſur la tête de mon époux, » releve vos fortunes épuiſées par votre » faſte & votre mépriſable conduite. » Cruels ! ne vous ai-je pas vus tous à » mes pieds, lorſque votre Souverain, » confondant ſon cœur avec le mien, » daigna me faire prendre place ſur ſon » Trône ? Qu'étois-je alors à vos yeux ? » Que me demandâtes-vous ? Je me le » rappelle ; vous me traitiez de mere du » peuple Anglois. Grande Reine, me » diſiez-vous, faites le bonheur d'un Roi » qui vous adore, & que nous adorons. » Quelle a été ma conduite depuis ce » moment ? Nommez-moi un malheu- » reux auquel je n'aye pas tendu une main » ſecourable ? Citez-moi un innocent qui » n'ait pas trouvé en moi un ſalutaire ap- » pui ? Quel autre emploi ai-je fait des tré- » ſors que vous m'avez prodigués ? Vos fils » partagent la gloire de leur Roi dans les » haſards de la guerre. Vos filles m'en- » vironnent ; je les chéris, elles ſont mes » filles ; tout le peuple eſt ma famille ;

» vous-mêmes, je vous ai aimés, parce
» que je vous croyois fideles : soyez-le à
» mon époux, & mon dernier soupir sera
» un vœu pour votre félicité. Mais le temps
» presse : choisissez entre ces mains in-
» nocentes, lequel de ces instrumens de
» mort servira mieux votre barbarie «.

Ce discours, prononcé d'une voix ferme, fit tomber tous les Conjurés aux genoux de leur Reine, & ils ne se releverent que lorsqu'ils eurent été assurés de leur pardon. Mais qui pouvoit prévoir le revers affreux que la fortune préparoit encore à cette vertueuse Princesse ?

Le Conjuré, qui avoit eu horreur du crime arrêté dans l'assemblée dont nous avons parlé, se rendit auprès du Roi d'Angleterre, & lui annonça la mort de la Reine. A cette terrible nouvelle, le désespoir s'empare de ce Prince ; il croit voir les assassins qui font couler à coups de poignards le sang de cette infortunée Princesse ; il pousse des cris affreux, il appelle Virgine ; dans l'excès de sa rage, il s'arrache des bras de ses serviteurs, & se plonge son épée dans le corps. Les Anglois cacherent cette mort avec soin ; ils se rembarquerent avec précipitation, & tournerent leurs voiles du côté de l'Angleterre.

l'Angleterre. La flotte arrive dans le port de Londres; la Reine en est instruite, elle tressaille de joie, & vole au devant de son époux : mais quel spectacle pour cette tendre Amante ! elle n'apperçoit qu'un cercueil; elle redemande tout ce qu'elle aime, celui pour qui seul elle vit; il n'est plus : c'est l'arrêt de sa mort, elle expire.

Telles furent les suites funestes de cette conspiration, & le sort déplorable de cette malheureuse Reine.

CINQUIEME NOUVELLE.

POUR dissiper la tristesse que la lecture des quatre Histoires précédentes a dû jeter dans notre esprit, Jacques Yver, avec une singuliere naïveté, nous en raconte une cinquieme, qui dut paroître très-plaisante de son temps, mais qui peut-être ne sera pas reçue aussi favorablement dans le nôtre; elle esquisse le tableau des mœurs du siecle où vivoit l'Auteur; & l'on ne doit pas oublier que ce siecle étoit celui des troubles & de la confusion, & qu'alors les François, presque abandonnés à eux-mêmes, ne reconnoissoient d'autres loix que leurs passions.

ON a bien raison de dire que l'homme qui voyage, souvent ne retourne pas

meilleur dans sa patrie pour avoir vu beaucoup de pays.

Deux jeunes François, l'un de Poitiers, l'autre de Xaintes, appelés Florisbel & Floradin, furent envoyés en Italie par leurs parens, pour y acquérir les connoissances qui leur manquoient, & que, vu la confusion qui régnoit alors dans la France, ils n'auroient pu s'y procurer. Nos jeunes gens, vifs, galans, pleins de vigueur, & fort riches, se lierent d'amitié, & visiterent à frais communs les principales villes de l'Italie. La beauté du climat, & les monumens qu'enferment Naples, Rome, Florence & Venise, ne furent pas ce qui frappa leurs yeux : ils négligerent de s'instruire si Pétrarque avoit quelques rivaux dignes de lui ; mais ils lierent société avec les plus fameuses Courtisannes de Venise & de Padoue, se disputerent leurs bonnes graces, & chercherent à se les enlever l'un à l'autre. La rivalité de ces Messieurs étoit cependant sans aigreur ; ils finissoient par être toujours d'accord, & se trouvoient également heureux.

Cependant le Poitevin Florisbel est rappelé dans sa patrie par la mort de son pere. Il abandonne à regret une fa-

çon de vivre qu'il regarde comme la ſuprême félicité, & envie à ſon ami Floradin, qu'il laiſſe à Padoue, les plaiſirs auxquels il va continuer à ſe livrer. De retôur à Poitiers, notre jeune gentilhomme eſt ſollicité par ſes oncles de prendre un établiſſement : ſelon lui, c'eſt ſe choiſir une compagne, & rien de plus. Indifférent ſur le choix, il accepte pour femme une Demoiſelle, nommée Marguerite, belle, vive, & ſur-tout extrêmement coquette. Les premiers mois de ce mariage, fait ſans aucunes réflexions de part & d'autre, ſe paſſerent très agréablement ; mais Floriſbel n'étoit pas né pour la vie ſédentaire, & ſon ménage lui parut bientôt un cercle trop étroit pour ſes galanteries. Sous prétexte de ſolliciter une Charge de Conſeiller, notre époux ſe rendit à Paris, & les occaſions continuelles qu'il y trouva de s'amuſer, lui firent croire qu'il étoit retourné à Rome ou à Naples.

Pendant ce temps, Floradin avoit parcouru avec autant de fruit que ſon compagnon en avoit remporté, tout ce qui lui reſtoit à voir de l'Italie ; mais il ne voulut rentrer à Xaintes qu'après avoir viſité les villes les plus prochaines de celle qui

l'avoit vu naître. Il fit quelque séjour à Poitiers, & le hasard lui procura la connoissance de la belle Marguerite, femme de son ami Florisbel. Floradin ne put se défendre d'aimer cette charmante coquette, qui de son côté trouva à son gré le galant étranger. Bientôt ils furent d'accord, & ne se donnerent pas la peine de le cacher dans les cercles & les assemblées où ils étoient admis. Ce fut bien en pure perte si l'on s'attacha à critiquer leur conduite : femme coquette & homme galant triomphent quand on parle d'eux. Il est vrai que le pere de Marguerite, homme de mœurs antiques & régulieres, ne crut pas devoir approuver la conduite de sa fille ; il lui en parla sérieusement, & fit défendre sa maison à Floradin : celui-ci, qui n'aimoit ni les longues intrigues ni les grandes difficultés, fut chercher dans une autre ville des conquêtes moins susceptibles de la censure de parens séveres ; & Marguerite se consola de cette petite traverse dans les bras d'un Gentilhomme du canton.

Quelque temps après le départ de Floradin, son ami Florisbel, ayant mangé tout l'argent qu'il avoit emporté de chez lui, revint à Poitiers, & sa tendre épouse

le reçut avec les marques de la plus grande tendresse. Quelle douce satisfaction d'avoir une coquette pour femme ! vos actions ne sont jamais contrôlées. Si vous partez, on vous souhaite mille plaisirs ; revenez-vous, vous êtes reçu avec la même égalité d'humeur, les mêmes effusions de cœur. Florisbel auroit été la dupe de ces fausses démonstrations d'amitié, & se seroit cru seul coupable, si le hasard ne lui eût fait tomber sous la main un billet sans signature, écrit à Marguerite, qui ne lui laissa aucun doute sur la fidélité que sa femme lui avoit gardée pendant son absence. Quoiqu'au dessus du préjugé qui afflige certains époux, il ne laissa pas d'être piqué du change que Marguerite lui avoit rendu. Il prit le parti de ne lui faire aucun reproche ; mais s'étant muni de la plus forte somme d'argent qu'il lui fut possible de ramasser, il se remit en voyage, & gagna la Province de Xaintonge.

Dans sa route, un accident arrivé à son cheval l'obligea de s'arrêter dans un Château peu éloigné de Xaintes. Il y fut reçu avec beaucoup de cordialité par la Dame du lieu, & avec une sorte d'intérêt par la fille de cette Dame. Serene étoit

le nom de la jeune personne : on ne pouvoit pas se récrier sur sa beauté ; mais elle étoit jolie, vive, & même pétulante. Le peu de cavaliers qui abordoient dans sa retraite, lui rendoient précieux ceux que le hasard y conduisoit ; Serene fit avec grace les honneurs du Château à notre voyageur, qui, expert dans l'art de la galanterie, profita des heureuses dispositions où la jeune personne paroissoit être pour lui. Invité à passer quelques jours avec ces Dames, Florisbel ne se fit que foiblement presser, & mit à profit tous les instans qu'il vouloit donner à cette conquête passagere. Une huitaine fut le terme de cet amour, qui, juré de part & d'autre à la premiere entrevue, devoit être éternel. Serene répandit quelques larmes ; Florisbel poussa un soupir, & partit, bien résolu de ne repasser de long-temps dans cet endroit.

Floradin, durant ces courses de son ami, étoit revenu à Xaintes, & végétoit dans cette ville, où l'on ne pouvoit alors parler de tendresse, sans appeler un Notaire. Quelle différence de cette vie triste & uniforme, avec celle qu'il avoit menée en Italie ! Pour égayer sa situation, ses amis lui proposerent de se marier, &

de prendre pour femme cette même Demoiselle Serene, dont nous venons de parler si avantageusement. Ce qui regardoit l'intérêt fut bientôt arrangé ; les préparatifs des noces ne furent pas longs, & Floradin se trouva époux sans s'être donné pour cela aucuns soins. Au bout de six mois il eut tout lieu de se convaincre que la conquête de sa chere épouse n'étoit pas difficile : elle lui fit présent d'un fils, dont l'arrivée donna matiere aux *caquetages* de la ville, & qui jeta le pere dans un assez morne silence. Il ne concevoit pas trop comment lui, qui s'étoit fait une étude particuliere de tromper les maris, & qui avoit si souvent réussi, s'étoit trouvé dupe, même avant la cérémonie. Pour se dérober aux railleries, il se détermina à quitter une ville où il n'avoit de long-temps l'espoir de voir étouffer le bruit que faisoit son aventure, par celui d'une semblable & aussi plaisante.

Voilà donc Floradin de nouveau en voyage, ne sachant où il va, & ne tenant aucune route certaine ; mais s'occupant, comme Astolphe & Joconde, à multiplier le nombre de ses confreres. Un soir qu'il se trouve surpris par un violent

orage, il est forcé de se réfugier dans un moulin. Pour lors le Meûnier étoit absent; la Meûniere étoit jeune, & lui paroît jolie : notre voyageur, suivant son usage, agace la semillante Villageoise; elle répond gaiement ; Floradin redouble la fleurette, & la Meûniere ne croit pas pouvoir refuser ses bontés à un Gentilhomme qui lui prodigue les plus doux noms, qui lui lance les plus tendres œillades, & qui la traite avec des égards, dont la Dame la plus difficile de la ville auroit lieu de se contenter. Mais lorsqu'on est le plus parfaitement d'accord, il arrive presque toujours des contretemps. Au milieu de la conversation de la Meûniere & de Floradin, on entend frapper à la porte du moulin; c'est le Meûnier sans doute. Non, ce n'est pas lui; mais il n'en est pas moins nécessaire que Floradin se cache derriere des sacs de farine, puisque c'est un Amant favori de la galante Meûniere, qui, depuis quelques jours, s'est chargé de la consoler pendant les fréquens voyages de son mari. Cependant ce nouveau venu est bientôt lui-même dans le cas de céder sa place au Meûnier, qui, pour cette fois, se fait entendre au dehors; & le pauvre diable,

ſans ſavoir qu'il n'eſt pas ſeul dans le moulin, va préciſément ſe fourrer auprès des ſacs qui ſervent de retraite à Floradin.

Cette ſcene ne pouvoit ſe terminer ſans quelque grand vacarme. Comme le Meûnier entroit chez lui, les deux étrangers venoient de ſe heurter; ils pouſſoient des cris affreux, & s'étoient pris à la gorge. A ce bruit, il ne fut pas difficile au Meûnier de deviner une partie de l'aventure. Dans ſon premier mouvement, il s'en prit à ſa femme; & ſaiſiſſant un banc de bois, qu'il rencontra ſous ſa main, il en déchargea un ſi grand coup ſur les épaules de cette malheureuſe, qu'il l'étendit ſur le plancher ſans aucun mouvement. La croyant morte, & entendant ſes méchans Hôtes, qui, en ſe battant, rouloient de ſon côté, il prit un ſac d'argent, éteignit la lumiere, ouvrit la porte, & s'enfuit à toutes jambes.

Le jour alors n'étoit pas éloigné; nos voyageurs avoient fait enſemble une treve, ſe propoſant bien de recommencer, lorſqu'ils pourroient ſavoir à qui ils avoient affaire; & la Meûniere n'étoit qu'étourdie. Elle ſe releva, & fut au devant de ſes Hôtes, qui, en ſe regardant, ſe reconnurent, & s'embraſſerent tendrement.

C'étoit Florisbel & Floradin, qui, tous les deux, par un accident ſemblable, s'étoient, à huit jours de diſtance, réfugiés dans ce moulin, & avoient aidé la Meûniere à paſſer agréablement les momens de ſolitude auxquels ſon mari la condamnoit. Nos deux amis ſe firent ſincérement le récit de toutes leurs bonnes fortunes, parmi leſquelles les aventures de Poitiers, du Château de Serene & de Xaintes ne furent pas oubliées. Ils rirent beaucoup des plaiſantes circonſtances qu'amene quelquefois le déſir de voyager, & prirent la réſolution de continuer à ſe promener, & de ne plus penſer à leurs épouſes, qui, après tout, n'étoient pas plus coupables qu'eux.

Les voilà donc en chemin avec la galante Meûniere en habit d'homme, car elle auroit trop riſqué à ne pas déſerter le moulin. Elle prit aiſément ſon parti de ſuivre deux amis qu'elle avoit déjà ſi bien traités, & qui lui promettoient de concourir à lui procurer quelque établiſſement. Cette joyeuſe compagnie avoit déjà fait aſſez de chemin, & évité heureuſement les petits corps d'armée qui ravageoient les Provinces intérieures de la France, lorſqu'approchant de Périgueux,

elle fut pourſuivie par quelques pillards, qui battoient l'eſtrade autour de la Ville. Dans l'embarras où cette rencontre jette nos voyageurs, ils ſe réfugient dans une eſpece de métairie, qui leur parut abandonnée. Etant entrés dans une petite chambre, au haut de la maiſon, ils virent dans un mauvais lit deux jolies femmes, & au milieu d'elles un gros ruſtre. A peine la Meûniere eut-elle jeté les yeux ſur ces perſonnes, qu'elle s'écria : » C'eſt Nicolas ! c'eſt mon mari « ! Mais dans le même inſtant, quelle ſurpriſe pour Florisbel & Floradin ! dans les deux femmes, ils reconnoiſſent Marguerite & Serene.

Le dénouement de cette aventure ſe conçoit aiſément. Il y eut un pardon général ; le Meûnier reprit ſa femme, & on leur acheta un nouveau moulin, où ils vécurent long-temps en bonne intelligence, à ce que dit l'Auteur. Nos quatre époux furent d'abord à Xaintes chez Floradin, renouer leur ancienne amitié ; & lorſque les troubles du Poitou furent appaiſés, Florisbel reconduiſit ſa femme à Poitiers.

Jacques Yver ne nous dit pas comment Marguerite & Serene avoient rencontré

le Meûnier ; mais nous ſoupçonnons que ces Dames, s'étant trouvées enſemble, avoient couru quelque danger auquel elles n'étoient échappées que par le ſecours de ce gros ruſtre, & qu'elles n'avoient pu honnêtement ſe refuſer à lui en marquer leur reconnoiſſance. Au reſte, cette Hiſtoriette nous ſemble peindre bien naïvement juſqu'à quel point les mœurs étoient dépravées pendant les troubles que les guerres de Religion avoient excités en France au ſeizieme ſiecle.



L'ÉTÉ de BENIGNE POISSENOT, *licencié aux Loix, contenant trois Journées, où font déduites plufieurs Hiftoires & Propos récréatifs, tenus par trois Ecoliers; avec un Traité paradoxique, fait en Dialogue; auquel eft montré qu'il vaut mieux être en adverfité qu'en profpérité.* (Paris, 1583).

C'EST à l'imitation du Printemps de Jacques Yver, que cet Ouvrage a été fait. On ne peut rien de plus froid ni de plus ennuyeux que cet Eté de Benigne Poiffenot, natif de Langres. Son Dialogue n'a point cette naïveté qui plaît avec tant de raifon dans le vieux langage. Les traits d'Hiftoire qu'il cite, font ufés & prefque tous mal choifis. Il introduit fur la fcene trois Ecoliers, qui, pour paffer le temps, difcourent enfemble fur différens fujets. Dans la premiere Journée, ils traitent de l'indifcrétion & de fes dangers; & à ce propos, ils racontent trois Hiftoires, trop connues pour les rapporter ici. La feconde Journée eft remplie par une efpece de differtation fur l'erreur de ceux qui croient réparer, en fe vengeant, les affronts qu'ils ont reçus, & fur quelques traits de fidélité de plufieurs Sujets envers leurs Princes. Trois Hiftoires auffi peu intéreffantes entrent encore dans cette converfation. La troifieme Journée en contient le

même nombre, qui sert à prouver que l'audace en amour est quelquefois couronnée. Nous allons choisir une de ces dernieres, pour donner une idée de la façon de raconter de Poissenot.

Du temps que l'Empire Romain étoit au plus haut point de sa gloire, le Royaume de Tongres, dans le pays des Belges, étoit gouverné par un Prince Gaulois, nommé Geofroi. Ce Roi avoit pour héritier de sa couronne un fils, appelé Charles Ynach, dont les mœurs déréglées causoient à son pere les plus sensibles chagrins. N'ayant pu, par ses sages remontrances, réduire ce caractere fougueux, ni corriger ce jeune Prince livré aux passions les plus dangereuses, Geofroi se détermina à le bannir de ses Etats.

Charles Ynach voulut, mais trop tard, adoucir son pere en lui promettant de faire un sérieux retour sur lui-même: cependant l'ordre de son exil étoit donné, il fallut s'y soumettre. Il partit, & prit le chemin de Rome, où il se souvint qu'il avoit un oncle en otage. Troadic, c'est le nom de ce Belge, reçut son neveu avec bonté, & promit de ne le pas abandonner. Depuis qu'il étoit en Italie, il avoit fait amitié avec Lucius Julius (pere de Jules César), qui commandoit une

légion dans l'armée de Sylla, qui faisoit la guerre au fameux Mithridate. Troadic donna à Charles Ynach des lettres de recommandation pour Julius. Le jeune Prince Belge obtint un grade dans l'armée de Sylla; il se comporta dans les occasions les plus périlleuses en brave Chevalier, & s'acquit une réputation justement méritée.

Cependant la guerre contre Mithridate fut interrompue par les démêlés qui s'éleverent entre Sylla & Marius, & qui mirent l'Empire Romain sur le penchant de sa ruine. Julius ne voulant prendre aucun parti dans la guerre civile entre ces deux illustres mais mauvais citoyens, se retira en Arcadie avec son épouse Germaine, fille du Proconsul de cette Province, dont il avoit une fille qui portoit le nom de sa mere, indépendamment de Jules César, & de Julie qu'il avoit eus de son premier mariage avec Aurélie. Charles Ynach suivit dans sa retraite son illustre Patron: il y vit Germaine, l'aima, & en fut aimé. La passion de ces deux Amans parvint à un tel point, que les yeux les moins clairvoyans pouvoient aisément s'en appercevoir. Le pere de Germaine s'en apperçut, & la fierté

Romaine s'en offensa. Pour détourner l'orage qui grondoit sur leur tête, les deux Amans se déterminerent à la fuite. Un vaisseau les conduisit dans un port d'Italie, & de là ils passerent dans la Gaule par terre. Comme ils approchoient des frontieres du pays de Tongres, la fatigue les obligea de s'arrêter près d'un Château, appelé le fort des Sennes, devant lequel il y avoit un lac où se divertissoient un grand nombre de cygnes. Un des domestiques d'Ynach tira une fleche sur ces oiseaux, qui s'envolerent tous, à l'exception d'un seul qui vint se réfugier sur les genoux de la belle Germaine. Elle demanda comment cet oiseau s'appeloit dans le langage du pays, & ayant appris qu'on le nommoit *Sunane*, elle pria Ynach de ne lui donner dorénavant que ce nom. Pour le cygne, elle le caressa beaucoup, & en eut le plus grand soin. Le lieu où cette scene se passa fut depuis, dit Poissenot, appelé *le Val aux cygnes*, & ce mot corrompu a donné le nom à la ville de Valenciennes.

Lorsqu'Ynach arriva à Louvain, il fut instruit de la mort de son pere, & ses sujets le reçurent avec tout le respect qu'ils devoient à leur Roi. Il prit pos-

session de sa couronne, & fit célébrer son mariage avec la fille de Lucius Julius, selon l'usage de son pays, mais sous le nom de *Sunane* qu'elle avoit adopté. Ces tendres époux passerent plusieurs années dans la tranquillité, & ne croyoient pas que rien pût troubler leur bonheur; mais ils ignoroient que Jules César, frere de Germaine, avide de gloire, entreprendroit la conquête de la Gaule. Ils l'apprirent, & qu'il s'approchoit déjà du pays des Belges. Craignant que cet ambitieux Romain ne vînt jusque dans le Royaume de Tongres, & ne se vengeât de l'affront qu'Ynach avoit fait à sa famille en enlevant sa sœur, le Roi rassembla ce qu'il put de soldats, & fut renforcer l'armée des Germains, qui étoit entrée sur les terres des Séquanois, & que Jules César se proposoit de combattre. La victoire couronna la valeur des Romains, & Ynach perdit la vie dans cette bataille. Sunane, instruite de la perte qu'elle venoit de faire, se retira avec un fils & une fille qu'elle avoit eus du Roi de Tongres, dans le Château de Megne, situé sur la riviere de Meuse.

Jules César, continuant ses conquêtes, étoit avec son armée du côté de la Meuse.

Un de ses Officiers, appelé Salvius Brabon, apperçut un cygne, qui, avec son bec, sembloit faire des efforts pour tirer une nacelle à l'eau. Il regarda le mouvement de cet oiseau, comme un avertissement du Ciel qui lui préparoit une aventure qu'il devoit mettre à fin. Il entre dans le bateau, & aussi-tôt le cygne nage devant lui, & paroît le guider dans la route qu'il doit suivre. En effet, il se trouve bientôt près d'une isle; il y aborde; mais il n'y apperçoit aucune habitation, quelques arbres lui empêchant de remarquer le Château. Fâché de ne trouver aucune occasion d'exercer sa valeur, il alloit par dépit percer l'oiseau d'une fleche; mais la Dame du Château, qui le voit, lui crie en Langue Latine, qu'elle lui demande grace pour son cygne favori. Etonné d'entendre parler cette Langue, il s'arrête: la Dame (c'étoit Sunane) fait entrer Salvius dans le Château; elle apprend qu'il sert dans l'armée de son frere; elle se nomme, lui raconte ses aventures, & le charge d'obtenir du Conquérant des Gaules, le pardon de son ancienne faute. Salvius réussit dans sa mission: Jules César fait venir sa sœur dans son camp, il l'embrasse ainsi que ses enfans,

lui rend ſon amitié, & quelque temps après il lui donna pour époux ce même Salvius, qu'il fit Souverain de ce pays, & que l'on regarde comme le premier Duc de Brabant.

Nouvelles HISTOIRES *tragiques de Benigne Poiſſenot, Licencié aux Loix.* (Paris 1586.)

CES Hiſtoires de Poiſſenot ſont auſſi inſipides que ſon Eté. La premiere eſt intitulée *Floridanus & Elinde.* Nous en avons donné l'extrait ſous le titre de *Floridan & de la belle Elinde*, dans le Volume E de ces Mélanges.

La ſeconde nous rappelle un trait hardi de Maximilian d'Autriche, fils de l'Empereur Ferdinand I, & par conſéquent neveu de Charles-Quint.

CE jeune Prince, s'étant égaré à la chaſſe, fut demander l'hoſpitalité dans une cabane. Les Bergers qui l'occupoient, le voyant couvert d'un habit chamarré d'or, & ayant au doigt un ſuperbe diamant, réſolurent de s'en défaire, pour profiter de ſes dépouilles; mais une jeune femme avertit Maximilian du danger qu'il couroit. Il eut ſoin de ſe barrica-

der dans le bouge, où on lui avoit dressé un lit. Les assassins, au milieu de la nuit, s'étant présentés pour entrer, furent bien surpris de le trouver sur ses gardes, tandis qu'ils le croyoient plongé dans un profond sommeil. Sous divers prétextes ils essayerent de se faire ouvrir la porte, & voyant qu'ils n'y pouvoient parvenir, ils entreprirent de la jeter en dedans; mais Maximilian, par un trou qui se trouvoit à une planche de la porte, tira sur eux avec un pistolet à rouet qu'il portoit toujours avec lui, & tua le chef de la bande; ensuite ayant ouvert cette porte, & mettant l'épée à la main, il la passa à travers le corps de celui qui se trouva le plus proche, & se mit en devoir de poursuivre les autres, qui prirent la fuite; mais bientôt les coquins s'étant rassurés, se mirent à crier à l'assassin, au secours, & les Bergers des habitations voisines accoururent à la voix de leurs camarades. Ce fut une nécessité à Maximilian de rentrer dans la cabane. Il ne pouvoit éviter la mort, qu'en se soumettant aux Paysans ameutés, car ils le menaçoient de le brûler s'il ne se rendoit; il le fit, en exigeant de cette canaille qu'ils le conduisissent devant les

Juges de la ville prochaine. Ils y consentirent, le lierent avec des cordes, & se mirent en chemin. Comme ils approchoient de la place, ils furent rencontrés par un grand nombre de Chasseurs & de Courtisans qui alloient à la recherche de leur Prince : le voyant ignominieusement garrotté, ils tomberent sur cette canaille, & l'auroient massacrée sans les défenses de Maximilian. Il fit seulement arrêter ceux qui avoient voulu l'assassiner : on juge bien qu'ils furent condamnés à perdre la vie, & bientôt exécutés. Il récompensa généreusement la jeune femme, & fit remettre en liberté les Bergers, qui, ignorant le crime de leurs camarades, étoient innocemment venus à leur secours.

La sixieme Histoire est celle d'un Paysan, qui, dès sa jeunesse, ayant du goût & de grandes dispositions pour l'étude, parvint à la Prêtrise, & se fit ce que nous appelons *Maître de Pension*. Dans le temps des troubles qui précéderent & suivirent l'affreux massacre de la Saint-Barthelemi, ce bon Ecclésiastique fut tué dans le village de Pierrefite, à cinq lieues de Langres, par un parti de Reîtres.

A la suite de ses Histoires tragiques, Poissenot adresse une lettre à un de ses amis, dans laquelle il lui fait la description d'une merveille de la Franche-Comté, appelée la *Froidiere*. C'est une

grotte située au milieu d'une forêt, qui, dans les plus grandes chaleurs de l'été, est entiérement remplie de glaçons de toutes sortes de configurations.

Ce Livre de Poissenot est terminé par un Discours prétendu confirmatif de l'autorité des Anciens, touchant l'apparition des mauvais Démons ou Génies : mais en vérité l'Auteur ne prouve autre chose, sinon la foiblesse de son propre génie.

La DIANE *de Montemajor, traduite en François par Nicole Colin.* (*Paris*, 1578, *la premiere Partie seulement ; la seconde & la troisieme, par Gabriel Chapuis, Lyon*, in-12 *&* in-16, 1582 ; *& les trois réunies par les mêmes Traducteurs, Paris*, 1587, *trois parties qui se relient en un volume* in-12.

C'est ici la plus ancienne Traduction de la Diane de Montemajor : on trouvera l'extrait de ce fameux Roman Espagnol, dans la Bibliotheque des Romans, Volume de Novembre 1778 ; mais il est fait d'après une Traduction plus moderne. J'espere que ceux qui liront cet extrait, auront lieu d'en être contens.



Les CENT NOUVELLES *de Baptiste Giraldi, traduites de l'Italien par Gabriel Chapuis.* (Paris, 1584, deux vol. *in*-12.)

Telle est la date d'une Traduction faite, comme on voit, au seizieme siecle, de cent Nouvelles Italiennes, qui ont eu, dans leur temps, une sorte de réputation, & dont effectivement quelques-unes sont intéressantes; mais ce que j'en pourrois dire ici, d'après la Traduction de Chapuis, ne feroit qu'une répétition de ce que j'ai déjà traduit & extrait d'après le texte Italien même, & que l'on trouvera dans la Bibliotheque des Romans, Volume de Septembre 1778, depuis la page 179 jusqu'à la fin du Volume.

La THÉSÉIDE *de Jean Bocace, contenant les chastes amours de deux Chevaliers Thébains, Arcite & Palémon, traduite de l'Italien par D. C. C.* (Paris, 1597).

Telle est la date de la Traduction littérale de la Théséide de Bocace, faite au seizieme siecle, dont on trouvera l'extrait dans la Bibliotheque des Romans, second Volume de Juillet 1779. D'ailleurs j'ai eu occasion de parler d'un Ouvrage composé sur le même sujet par Mademoiselle Mallet de Graville, qui vivoit au quinzieme siecle. On trouvera ce que j'ai dit de cette

Demoiselle Auteur, & de son Roman de *Palémon & Arcita*, dans le Volume G de ces Mélanges-ci, tome IV de la *Lecture des Livres François.*

Du vrai & parfait Amour, écrit en Grec par Athenagoras, contenant les Amours de Theogene & de Charide, de Phérecides & de Mélangenie. (Paris, 1599, in-12.)

Telle est la date précise de la premiere édition de la Traduction de ce prétendu Roman Grec. Je n'ai rien à ajouter à l'extrait qu'on en peut lire dans la Bibliotheque des Romans, Volume d'Août 1775.

La Généalogie de Godefroi de Bouillon, avec l'Histoire de ses freres Baudouin & Eustache, issus du Chevalier aux Cygnes. (1550)

L'on trouvera l'extrait de ce Roman curieux & intéressant dans le Volume F de nos Mélanges.



Les facétieuses JOURNÉES, *contenant cent certaines & agréables Nouvelles; par Gabriel Chapuis.* (Paris, 1584, *in*-8°.)

CHAPUIS, dont j'ai déjà tant de fois parlé comme Auteur de quelques Romans, & Traducteur infatigable d'une infinité d'autres Livres en tout genre, Latins, Espagnols, Italiens, a eu la prétention d'imiter Bocace, & de faire comme lui un Décaméron de cent Nouvelles: c'est l'Ouvrage que je vais parcourir. L'Auteur l'a dédié au Seigneur Bastian Jamette; c'est le même qui, quelques années après, fit une grande fortune, fut le plus riche & le plus fameux Financier du temps d'Henri IV. On sait que ce Monarque alloit familiérement faire collation chez Sebastien Zamet (c'est ainsi qu'on l'appeloit alors); son fils fut Evêque de Langres, & par conséquent Duc & Pair de France. Chapuis déclare au Seigneur Jamette, qu'il a adopté absolument la forme du Décaméron de l'illustre Bocace; que cependant les Contes ne sont pas les mêmes; mais que la plus grande partie est tirée de divers autres Auteurs Italiens, tel que Brevio, Firenzuola, Molza, le Salernitain, Parabosco, & Arlotto. Rien n'est si juste que cet aveu. J'ai retrouvé dans les cent Nouvelles de Chapuis tous les Contes de ces Auteurs, que je me souviens d'avoir extraits il y a quelques années, en

les traduisant du *Novelliero Italiano*. Je ne répéterai point ici ces Contes rebattus, & je n'extrairai pas plus d'après Chapuis, que d'après les Auteurs Originaux, ceux qui sont trop malhonnêtes pour être présentés au genre de Lecteurs dont je brigue les suffrages : je me contenterai donc de parcourir légérement les dix Journées de Chapuis, qui place sa scene aux environs de Tours, & suppose que ses Interlocuteurs étoient de cette ville. Il les fait consister en huit Dames, qui alternativement sont reconnues pour Reines d'une petite société de dix Messieurs. Ceux-ci racontent alternativement des Nouvelles. Les deux Dames qui ont présidé aux deux premieres Journées, président aux deux dernieres ; ainsi les Nouvelles sont au nombre de cent.

Entre les dix de la premiere Journée, les deux premieres sont peu intéressantes & encore moins honnêtes. Il s'agit de deux femmes, dont l'une fait agacer un jeune homme par sa Soubrette, & lui procure, sans qu'il s'en doute, une bonne fortune plus distinguée que celle qu'il vouloit & croyoit avoir. L'autre fait semblant d'avoir peur des Revenans, & fait choix d'un gros Valet pour les écarter d'auprès d'elle. Voici l'extrait de la troisieme.

Le Duc de Toscane, Alexandre de Médicis, avoit toutes les qualités qui font un bon Souverain, & il étoit surtout renommé pour sa justice. S'étant proposé d'aller passer quelques jours à Pise, pour y régler plusieurs affaires importan-

tes, il prit ſon logement dans l'Hôtel d'un Gentilhomme, qui avoit deux filles très-aimables. Entre les Seigneurs qui compoſoient la ſuite du Duc, il y en eut deux qui jeterent les yeux ſur ces jeunes perſonnes, & en devinrent très-amoureux; mais ne pouvant eſpérer de s'en faire aimer autrement que par des voies honnêtes, ils ſéduiſirent une Femme-de-chambre, qui leur promit de les introduire ſecrétement dans la chambre des Demoiſelles. La nuit qui devoit précéder le départ du Duc, fut choiſie pour exécuter leur coupable réſolution. Des échelles de corde furent attachées au mur du jardin, & au balcon des jeunes perſonnes. Les deux Gentilshommes parvenus en ſilence juſqu'à leur lit, les trouverent endormies; & tenterent de les déshonorer. Cependant, aux cris qu'elles firent, les ſcélérats quitterent la partie, & ſe ſauverent à l'aide des échelles qui étoient reſtées appliquées au mur & au balcon. Toute la maiſon fut bientôt ſur pied. On arrêta la Soubrette, qui confeſſa ſon crime, & déclara le nom des coupables. Le pere ſe rendit auſſi-tôt avec ſes filles à l'appartement du Duc; il le fit réveiller, & ſe proſternant à ſes genoux, il lui de-

manda justice. Le crime étoit constaté, la punition fut sévere. Aussi-tôt que le jour parut, Alexandre de Médicis envoya chercher les deux Gentilshommes Florentins, &, en présence de toute sa Cour & des principaux de la Ville de Pise, il leur ordonna de donner la main aux deux Demoiselles qu'ils avoient tenté de déshonorer, & de leur assigner à chacune dix mille florins d'or de douaire. Ils obéirent, croyant en être quittes à bon marché, & le jour se passa en réjouissances. Mais le soir, au milieu du festin, le Duc se leva de table, passa sur la grande place, & y ayant fait venir les deux jeunes Seigneurs criminels, & nouveaux mariés, il prononça leur Arrêt de mort, & ils furent sur le champ décapités. Ensuite, étant rentré dans la salle du banquet, il proposa pour femmes à deux Gentilshommes des plus qualifiés de Pise, les deux jeunes Veuves, avec la confiscation entiere des biens des coupables. Un Souverain juste trouve peu d'opposition à ses volontés. Ces mariages furent célébrés le lendemain ; & Alexandre de Médicis partit avec la satisfaction d'avoir puni un crime, vengé l'innocence, & fait quatre heureux.

La quatrieme Nouvelle ne présente aucun intérêt; il s'agit d'une Dame Angloise si obéissante à la Reine sa Souveraine, qu'elle reçoit de sa main un second mari, à la place du premier, qu'elle avoit perdu, & dont elle paroissoit vouloir garder le souvenir jusqu'au tombeau.

Dans la cinquieme, on voit un Gentilhomme Espagnol, aimé d'une Princesse Françoise, mériter par son respect & sa retenue, d'obtenir sa main en légitime mariage. Ce fut le Prince, pere de la Demoiselle, qui la lui accorda. Quant à la Princesse, on voit par une lettre qu'elle écrit au jeune Espagnol, & que le pere surprend, qu'elle étoit disposée à ne pas exiger tant de cérémonies.

La sixieme est également plate & indécente; elle a été d'ailleurs répétée par un grand nombre de Nouvellistes Italiens.

La septieme est dans le même cas. Il s'agit d'un Curé qui, ayant débauché une de ses Paroissiennes, fut sévérement puni par le mari.

La huitieme contient l'Histoire d'une Religieuse que l'Abbesse donnoit pour exemple à sa Communauté, parce qu'on croyoit qu'elle passoit toutes les journées dans sa cellule en prieres & en méditation. Cependant, par un trou fait à sa porte, on s'apperçut qu'elle y tenoit caché un jeune Amant. Les autres Sœurs, jalouses de Pélagie, firent remarquer à l'Abbesse qu'il étoit aussi agréable que facile de se conduire avec autant d'édification.

La neuvieme Nouvelle est très-morale.

DEUX jeunes Florentins, l'un nommé *Lapo Tornaquinci*, & l'autre *Nicolas de*

Glialbizi, étoient liés dès l'enfance de l'amitié la plus étroite. Le pere de Nicolas mourut, & lui laissa une fortune assez considérable. Dans ce temps, Lapo se trouvoit dans le besoin d'une somme d'argent que Nicolas fut lui porter, sans attendre qu'il la lui vînt demander. Ces deux amis vécurent encore quelques mois dans la même intimité ; mais l'opulent Nicolas, bientôt entouré de vils flatteurs & de femmes corrompues, s'éloigna de son cher Lapo, qui n'étoit plus à ses yeux qu'un Censeur importun. Pour son malheur, il tomba dans les filets de la plus fine & de la plus brillante coquette de Florence. Tantôt sévere, d'autrefois prodigue de caresses, on l'appeloit cependant Lucrece, elle parvint à s'emparer de la meilleure partie de l'héritage de l'amoureux & trop crédule Nicolas ; & dès que sa bourse fut vidée, elle le chassa honteusement de sa maison. Ce fut dans cet instant que Lapo vola au secours de son ami, qui s'abandonnoit au plus affreux désespoir. Durant sa fortune, il l'avoit évité ; devenu malheureux, il le rechercha avec empressement. » Je plains » votre foiblesse, lui dit-il ; je connois » vos besoins, voici l'argent que vous

» m'avez autrefois prêté : je vous offre de
» plus tout ce que vous croyez vous être
» néceſſaire pour renouer avec votre in-
» grate. Un jour viendra que vos yeux ſe
» deſſilleront, & que, rendu à vous-mê-
» me, vous ne vivrez que pour votre
» ami «. Nicolas fut ſenſible à cette marque d'amitié de Lapo ; mais ſa paſſion pour Lucrece étoit encore dans toute ſa force, & ne lui permettoit pas de recevoir un bon conſeil. Il prit la bourſe remplie de ſequins qui lui étoit offerte, & courut en faire hommage à cette femme inſatiable. Ils renouerent enſemble en apparence. Cependant la nuit qui ſuivit ce raccommodement, Lucrece, pendant le ſommeil de Nicolas, introduit un Amant dans un cabinet. Le haſard fait que Nicolas ſe réveille ; & ne trouvant point Lucrece auprès de lui, il la cherche, & ouvrant la porte de ce fatal endroit. . . dans la rage qui le tranſporte, il ſaute ſur l'épée du galant, &, d'un ſeul coup, il ôte la vie à l'un & à l'autre. Sans penſer à quoi il s'expoſe, il ſort de cette indigne maiſon, & ſe rend chez ſon ami Lapo ; mais il n'avoit pas encore eu le temps de lui raconter tous les détails de cette terrible aventure, qu'il eſt arrêté, & conduit

dans les cachots de Florence. Il auroit payé de sa tête l'homicide qu'il avoit commis, si Lapo n'eût employé ses amis, & sacrifié une partie de sa fortune pour lui sauver la vie. Il fut seulement exilé à Barlette dans la Pouille. Son ami voulut l'y suivre; il le soutint, & ne le quitta qu'à sa mort, qui arriva quelques années après. Ses regrets furent vifs; il reconduisit lui-même le corps de Nicolas à Florence, lui fit ériger un tombeau, & ordonna qu'après sa mort il y seroit placé à côté de son ami.

La dixieme & derniere de cette premiere Journée est tirée d'un Auteur Italien; je crois l'avoir déjà extraite dans la Bibliotheque des Romans; quoi qu'il en soit, en voici le sujet.

Il y avoit jadis dans la Ville de Barlette, un riche Marchand, nommé *Brunet*, dont la maison donnoit sur la place. Quoique vieux & infirme, il n'avoit pas laissé de prendre pour compagne une jeune personne de son quartier, aussi vive & gaillarde, qu'il étoit lourd & bête. Julie, c'étoit le nom de la Marchande, assidue dans sa boutique, & proprement vêtue, attiroit autour d'elle, par ses graces & la vivacité de ses reparties, tout ce qu'il

y

y avoit dans la Ville de jeunes oisifs ; ce qui plaisoit beaucoup à Brunet, dont cette affluence de monde ne laissoit pas d'augmenter la vente journaliere.

Il arriva qu'un jeune Commerçant en bleds, nommé *Aliprand*, passa par Barlette, & entendit parler de l'aimable Julie ; il eut la curiosité de la voir, & en devint amoureux. Aliprand s'informa à ses amis si la Marchande écoutoit volontiers la fleurette ; on lui répondit que jusqu'alors elle s'étoit plu à entendre des galanteries, mais qu'on ne lui connoissoit point d'Amant heureux. Cet éclaircissement suffit au jeune étranger pour dresser ses batteries. Il fit connoissance avec Brunet, & lui demanda un logement dans sa maison. Celui-ci, remarquant l'opulence du Marchand de bled, crut faire une très-bonne affaire en le recevant chez lui ; & leur arrangement à cet égard fut bientôt terminé. La liaison entre Julie & Aliprand ne tarda pas à se former, à l'insu du bon homme Brunet ; mais comme ils se trouverent encore trop contraints dans leurs amours, Aliprand proposa à sa Maîtresse de l'enlever, & de la conduire à Padoue, sa Patrie, où ils vivroient en toute liberté.

Cette entreprise avoit ses difficultés; mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout ? Un jour qu'Aliprand paroissoit rêveur, & que le vieux Brunet lui en demandoit la raison : » Je n'ai rien de » caché pour vous, lui dit-il, je dois » demain m'embarquer ; il m'est impor- » tant d'emmener secrétement avec moi » un jeune Vénitien, qui se tient caché » pour des raisons particulieres, dans une » maison de cette Ville. Ce jeune homme » est malade, & ne peut aller à cheval. » Je réfléchis que vous pourriez me ren- » dre un fort grand service, si vous vou- » liez le prendre sur votre bête de charge, » & le conduire avec moi au port, habillé » en femme, afin que personne ne puisse » savoir qu'il part avec moi. Pour ce qui » est de la reconnoissance, elle sera pro- » portionnée au service ; mais j'exigerois » que vous n'en parlassiez pas à votre » femme ; les femmes sont causeuses, & » si elle savoit mon secret, il seroit bien- » tôt divulgué par la Ville «. L'espoir du gain fit tout promettre à Brunet. Le bon homme ayant ordonné à sa femme d'aller passer la journée suivante chez sa mere, & écarté tous ses domestiques, fut, dès la pointe du jour, trouver Aliprand, qui

étoit déjà à cheval, & lui demanda ce qu'il avoit à faire :: » Allez, lui dit le » Marchand, m'attendre à la porte de la » Ville avec votre bête de charge, & moi » j'irai chercher le jeune homme, je le » prendrai en croupe, & aussi-tôt je vous » joindrai «. Brunet partit, & Aliprand retourna au logis, sous prétexte de prendre une bourse qu'il avoit laissée sous le chevet de son lit. Julie attendoit son ami, &, déguisée à merveille, elle fut bientôt en croupe derriere lui. On arriva à la porte de la Ville : le faux Vénitien fut placé sur la bête de charge, que Brunet conduisit jusqu'au vaisseau, qui n'attendoit qu'Aliprand pour mettre à la voile. Le bon homme reçut avec joie, des mains du généreux Padouan, la bourse qui lui fut donnée pour prix de son service, & il retourna fort joyeux à Barlette. Mais, lorsqu'à la fin de la journée il ne vit pas revenir sa femme, & que, l'étant allé chercher chez sa mere, il ne la trouva point, il commença à se désespérer. Son coffre fort, qui avoit été forcé & vidé, redoubla sa douleur, & le conduisit en peu de jours au tombeau.

Vieux barbon, qui a pour compagne une jeune & jolie femme, & qui reçoit chez

lui un jeune hôte, risque au moins son or, & peut souvent voir abréger ses jours.

La premiere Nouvelle de la seconde Journée est noire, dégoûtante, & ne présente aucun intérêt : on en peut dire autant de la seconde & de la troisieme ; mais les évènemens de la quatrieme sont assez intéressans, & pourroient le devenir davantage par les détails, qui ici sont médiocres.

Un vieux Chevalier de la ville de Salerne n'avoit qu'une fille unique qu'il aimoit beaucoup, & que par cette raison il ne pouvoit se déterminer à marier, dans la crainte d'être contraint de s'en séparer. Cependant cette jeune personne devint amoureuse d'un Gentilhomme, nommé Ferrand, qui venoit souvent dans la maison, & étoit parent de feue sa mere. Elle fut payée de retour, &, malgré les soins du pere, ces deux Amans vécurent long-temps dans la plus grande intimité; mais la fortune cessa de leur être favorable. Un domestique éventa leur intrigue, en avertit le pere, & ils furent pris sur le fait. Ferrand trouva le moyen de se sauver sans être reconnu; & lorsque le pere voulut savoir le nom du suborneur, la jeune fille lui déclara qu'elle mourroit plutôt que de le lui apprendre. Elle agit

prudemment; car le pere étoit décidé à venger son affront par l'assassinat. Dans sa fureur, il ordonna à deux de ses serviteurs de mettre sa fille sur une barque, & d'aller la jeter à la mer. Ceux-ci eurent horreur d'une pareille commission; ils donnerent des habits d'homme à la jeune personne, la recommanderent à la Providence, & retournerent auprès de leur Maître, auquel ils dirent qu'ils avoient exécuté ses ordres. Ferrand, certain de n'avoir pas été reconnu, retourna à la maison du Chevalier; mais, quelque chose qu'il fît, il ne put apprendre ce que sa Maîtresse étoit devenue; & ce cruel pere, ne soupçonnant pas Ferrand d'être l'auteur de ses disgraces, prit pour lui une si forte amitié, qu'en mourant il le fit héritier de tous ses biens.

Cependant la jeune fille, déguisée en homme, prit le chemin de Naples. Dans sa route elle s'accosta d'un Gentilhomme de Calabre qui alloit à la Cour, & qui lui demanda si elle vouloit le servir. Dans sa triste situation, elle n'avoit rien de mieux à faire. Le Gentilhomme chargea son nouveau valet d'avoir l'œil sur quelques éperviers qu'il alloit présenter au Roi. Rien ne fut plus heureux pour la jeune

fille; le Roi, en recevant les éperviers, prit à son service celui qui avoit soin de les nourrir. Quelque temps après, il arriva que le Roi fit un voyage à Salerne, & que, pour se donner en chemin le plaisir de la chasse, il voulut que son Fauconnier le suivît avec les éperviers qu'il gouvernoit. Lorsqu'on fut à Salerne, le hasard voulut qu'on lui marquât son logement dans la maison de feu son pere, où Ferrand demeuroit, comme en étant le Propriétaire. Un domestique, qu'elle interrogea, lui apprit tout ce qui s'étoit passé en son absence. Revenue de la crainte qu'elle avoit ressentie en se retrouvant dans sa patrie, elle se présenta devant Ferrand. » Quoi! lui dit-elle, ton cœur » ne te dit rien en me voyant? celle que » tu as tant aimée seroit-elle effacée de » ta mémoire «? Ces mots, prononcés avec tendresse, frapperent Ferrand, qui, levant les yeux, reconnut sa Maîtresse, & l'accabla des caresses les plus sinceres. Il s'expliquerent, & dès le lendemain, le Roi, informé de tous les incidens de cette étrange aventure, les fit marier, & leur donna des places à sa Cour.

La cinquieme est de la plus grande noirceur, & caractérise en même temps les mœurs des Italiens des quatorzieme & quinzieme siecles.

Le Marquis de Montferrat avoit une fille très-belle, nommée Briséide, qu'il aimoit tendrement. Louis, fils du Comte de Saluce, qui demeuroit dans un Château peu éloigné de celui du Comte, en devint éperdument amoureux, & employa tant de moyens, qu'il parvint à lier une intrigue suivie avec cette aimable personne. Cependant le Marquis eut quelques soupçons de ce qui se passoit; il épia la conduite de sa fille, & surprit un soir Louis qui sortoit de son appartement, & qui entreprit vainement de se sauver. Le malheureux jeune homme fut conduit dans la même nuit à la ville prochaine, où, sans daigner écouter aucune excuse, le Marquis le fit décapiter. Après cette horrible exécution, ce pere barbare envoya la tête de Louis à sa fille, & lui fit dire qu'il espéroit qu'elle éprouveroit autant de tourmens en recevant ce fatal présent, que sa conduite infame lui causoit de déshonneur. Briséide frémit à cette vue, mais elle ne jeta pas une larme: » Qu'on assure mon pere, dit elle, qu'un

» pareil présent ne restera pas sans retour«. Dans la nuit même, elle sortit par une porte secrete qui avoit servi bien des fois à introduire son Amant auprès d'elle; & s'étant rendue au Château du Comte de Saluce, elle le fit réveiller : »Ton fils, » dit-elle en l'abordant & en lui présen- » tant la tête de Louis, m'a ravi l'hon- » neur, & il lui en coute la vie. Voici sa » tête; je t'apporte la mienne pour venger » le crime qu'on a commis «. Le Comte de Saluce, à cette vue effrayante, entra dans le plus grand désespoir & la plus terrible fureur. Il tire son poignard, & frappe de vingt coups la malheureuse & trop tendre Briséide. Telle fut la fin de ces Amans, & l'origine d'une guerre qui dura bien des années, entre les Princes & les peuples du Montferrat, & le Comte de Saluce.

La sixieme Nouvelle n'est qu'une petite Historiette, qui peint aussi les mœurs Italiennes du même temps, mais avec des détails moins révoltans.

Il y avoit autrefois dans la ville de Bresse une vieille Dame fort riche & très-dévote, qui cachoit à tous les yeux une fille charmante qu'elle avoit. Dans

la crainte que cette aimable personne ne fixât les regards de quelque Amant, excepté les fêtes solennelles, elle la conduisoit à une Messe, où communément il se trouvoit peu de monde.

Cependant un Gentilhomme de la Ville avoit vu cette beauté, en étoit devenu amoureux, & avoit trouvé le moyen de se faire remarquer; mais un certain étranger, retenu dans la ville pour quelques affaires, assistoit toujours à la même Messe, & se plaçoit de maniere qu'il privoit la moitié du temps le Gentilhomme de voir sa Maîtresse, & d'en être vu. Pour se débarrasser de cet importun, voici la ruse dont il se servit. Il va chez le Curé de cette église, & lui dit: » Monsieur, je pense que si la Religion nous enjoint d'aider tous nos » freres selon nos pouvoirs, elle nous » prescrit sur-tout de soulager ceux qui » sont dans la détresse & s'efforcent de » cacher leur misere. A la premiere Messe, » qui se dit chaque jour dans votre église, » je vois assister un homme, que je sais » avoir été Juif, & grace au Ciel s'être » rendu Chrétien. Ce dévot personnage » manque des choses les plus nécessaires, » je n'en puis douter; maintefois j'ai » voulu lui donner l'aumône, mais il

» m'a toujours refusé. Ce feroit, Mon-
» fieur le Curé, une œuvre digne de
» vous, d'engager un jour de fête tous
» vos Paroiffiens à contribuer à une au-
» mône générale en faveur de cet excel-
» lent homme qui a renoncé à tous fes
» biens pour fuivre la bonne voie «. Le
bon Eccléfiaftique goûta ces raifons.
S'étant bien mis dans la tête la figure
& l'habillement du prétendu nouveau
converti, dès le Dimanche fuivant, qui
étoit celui de la Dédicace de l'églife,
après avoir prononcé à fon Prône les
premieres prieres, il fit l'éloge de la cha-
rité, & recommanda à celle des affiftans,
en le montrant du doigt, l'homme en
queftion, & difant qu'il avoit été Juif,
& qu'il avoit tout abandonné pour fe faire
Chrétien. Il fe fit alors une grande ru-
meur dans l'églife. Le Gentilhomme,
qui étoit l'auteur de cette fcene fingu-
liere, alla le premier offrir fa bourfe au
pauvre ainfi défigné. Tous les gens cha-
ritables fuivirent fon exemple avec une
telle confufion, qu'il ne fut pas poffible
à l'étranger de fe faire entendre. Cepen-
dant, lorfque la foule fut un peu dimi-
nuée, il fit de fanglans reproches de
l'indécence de fon apoftrophe au Curé,

qui reconnut qu'il avoit été trompé, & fit du mieux qu'il put ses excuses à l'étranger qu'on juge bien qui fut chercher la Messe dans une autre église, & laissa le Gentilhomme en liberté de voir sa Maîtresse tout à son aise.

Le sujet de la septieme est tout-à-fait commun. Celui de la huitieme l'est aussi, & cependant assez plaisant pour être exposé en deux mots.

Un vieux Chirurgien de campagne, qui joignoit à l'exercice de son Art la prétention d'être Médecin, & composoit lui-même les drogues qu'il ordonnoit, s'avisa, pour ses péchés, d'épouser une jeune & jolie personne, encore plus coquette qu'il n'étoit maussade, & c'est beaucoup dire. Un jour que cette beauté de village avoit introduit dans sa chambre le fils du Juge, son mari qui ne devoit revenir que fort tard, se fit entendre à la porte, en criant, *ouvrez*, *ouvrez*, & en frappant à coups redoublés. La femme n'eut que le temps nécessaire pour faire entrer son galant dans un grand coffre, où le Chirurgien tenoit les instrumens de son métier, & sa pharmacie ambulante. Elle va aussi-tôt ouvrir, en se frottant les yeux, comme quelqu'un qui

vient de se réveiller. » Oh ! oh ! lui dit le » Chirurgien, il est bien question de dormir » quand le Seigneur du Château, situé à » deux lieues d'ici, se meurt, & qu'on » m'appelle pour le guérir ! Vîte mon habit » de voyage, mon grand chapeau. Voici » la cariole qui doit me conduire auprès de » Monseigneur. Allons, Jean, ajoute-t-il » en s'adressant au conducteur de la voi-» ture, aide-moi à descendre ma phar-» macie, le temps presse «. La femme, à ces mots, resta pétrifiée, donna la clef du coffre qu'heureusement le mari n'eut pas le temps de visiter pour s'assurer si tout y étoit en ordre. Elle le vit charger sur la cariole, & le Chirurgien monter dedans, sans qu'elle osât ouvrir la bouche. Ils étoient loin qu'elle n'avoit point encore repris ses sens.

Cependant l'Opérateur villageois étoit déjà arrivé dans un bois qu'il falloit traverser pour se rendre au Château du malade, lorsque la cariole est arrêtée par quatre voleurs, qui, le sabre à la main, font descendre le Chirurgien & le Paysan, & les menaçent de les massacrer s'ils poussent le moindre cri. Le voyageur & le conducteur se jettent à bas de la voiture & fuient; les drôles se disposent à

forcer le coffre, & s'embarrassent peu de courir après les fuyards, qui croient ne pouvoir s'éloigner assez vîte. Mais quelle est la frayeur des voleurs à l'ouverture du coffre ! Ils en voient sortir une grande figure qui leur semble hideuse, terrible, & menaçante. En effet, la position critique où se trouvoit le galant, pouvoit le faire paroître tout cela. Les voleurs, persuadés que c'est le Diable qui se présente à eux, se sauvent dans l'épaisseur du bois, pour ne plus revenir; & le galant, très-satisfait d'en être quitte à si bon marché, retourne à son village, bien résolu de ne plus se laisser encoffrer.

Revenons au vieux Chirurgien; il arriva tout tremblant & couvert de sueur au Château du Seigneur malade, qu'il guérit ou ne guérit pas, peu importe; mais, quelques heures après, des voyageurs vinrent rapporter qu'ils avoient vu dans le bois la cariole, & à côté un grand coffre brisé. On chargea les gens du Seigneur d'aller vérifier la chose : à l'exception de trois ou quatre fioles cassées, ils trouverent les instrumens & la pharmacie de l'Esculape campagnard en bon état, & la lui remirent. On présume qu'il n'a jamais découvert le mystere de cette aventure, & que sa

tendre moitié a pris dans la suite des précautions plus prudentes, lorsqu'elle a accordé des rendez-vous à ses galans.

La dixieme est une Nouvelle du fameux Arlotto, un des Héros de Chapuis, dont nous aurons occasion de parler plusieurs fois dans le cours de cet article.

Les galeres Vénitiennes, & celles de Toscane, s'étant rencontrées dans un port de la Méditerranée, les Officiers des deux flottilles descendirent à terre, & se régalerent respectivement. Dans la conversation, ils tomberent sur l'ignorance ordinaire des Aumôniers des galeres. Le Commandant Vénitien dit que pour lui il faisoit toujours choix des meilleurs Théologiens. Le Florentin assura que, si son Aumônier n'étoit pas reçu Docteur, il en savoit autant que le plus habile Théologien de Venise. Sur cela, grande dispute, & pari considérable. Il est décidé que l'Aumônier des Vénitiens prêchera au premier dîner, & que celui des Florentins aura son tour le lendemain. Des Juges sont nommés; & l'on boit, en attendant les deux Sermons, à la prospérité des deux Etats. Le Discours du Vénitien fut fort éloquent, & chargé de

beaucoup d'érudition. Arlotto remplissoit la fonction d'Aumônier sur la principale galere de Florence; son Sermon fut d'un autre genre; & nous allons le rendre dans les propres termes de Chapuys, pour n'en pas affoiblir le sens.

» Messieurs les Capitaines, Patrons, Gentilshommes, & vous autres honorables Freres, je suis indignement monté en ce lieu, non par présomption, mais par obéissance, où je parlerai un peu à vos révérences, & diviserai ce mien Sermon en trois brieves parties, de peur de vous ennuyer. J'entendrai la premiere, & non pas vous, combien qu'elle soit claire. Vous entendrez l'autre, & non pas moi; & quant à la troisieme & derniere, vous ne l'entendrez ni moi non plus «.

» La premiere, que j'entendrai & non pas vous, estque je vous ai prêché maintefois sur la charité, & combien l'aumône est agréable à Dieu; & afin que ne puissiez vous excuser, disant, nous sommes ici en lieu où ne se trouvent point de pauvres, nous ne savons à qui donner l'aumône; je vous ai plusieurs fois remontré l'indigence & pauvreté en laquelle je me trouve, & la grande nécessité que j'ai d'un manteau; vous m'avez fort bien ouï,

& ne m'avez pas encore voulu entendre. Par quoi, je vous advise ce matin, de faire cette œuvre pie & charitable. Considérez & voyez que je n'ai que ce manteau, qui ne vaut rien, & est tout usé, de maniere que je ne m'en peux plus servir, & veut me quitter. Levez à cette cause vos esprits en haut, mes bien aimés, & pensez de quel mérite est la sainte aumône, par l'exemple de S. Martin, lequel, pour la moitié d'un manteau, qu'il donna au Diable pour l'amour de Dieu, gagna le Royaume du Ciel. Je vous laisse maintenant penser & considérer combien vous gagnerez de m'en donner un entier, & comme ce fait sera agréable à Dieu. S. Paul, Apôtre, trompette du Saint-Esprit, ne crie en ses Epîtres autre chose que la charité, & dit que si toutes les bontés régnoient en quelqu'un, qu'il parlât même la Langue des Anges, mais que la charité ne se trouvât en lui, toute son œuvre ne seroit rien. Car, mes bien aimés, je vous en avertis, & vous le remontre, comme votre Pere spirituel : mais je suis certain, que si je vous prêchois d'ici à demain matin, vous n'entendriez pas cette partie, que j'entends seul, moi qui ai besoin d'un manteau «.

» Je

» Je ſuis aucune fois entré dans la ſeconde Partie, & j'en ſuis bientôt ſorti, pour ce que vous l'entendez, & non pas moi. Ce qui eſt de vos changes que vous faites à Rome, à Naples, Gênes, Lyon, & autres lieux, vous faites marché pour trois & quatre mois, juſques au retour des foires, à douze & quatorze pour cent; & néanmoins l'argent ne ſort de Veniſe, Gênes, Rome, Naples, Florence, ou autres lieux où ſe fait un tel accord. Je penſe que c'eſt tromperie, uſure & larcin exprès. Voilà la ſeconde Partie, laquelle vous entendez, & non pas moi, de vos changes & trafics «.

» La troiſieme & derniere, que vous n'entendez pas, ni vous ni moi, eſt de la Sainte-Trinité, la ſolennité de laquelle ſe célebre aujourd'huì; & ſi l'Egliſe n'en faiſoit aujourd'hui la fête, je ne fuſſe pas entré en cette difficile & profonde matiere, & très-digne article, lequel, comme fideles Chrétiens, nous devons ſans doute croire & tenir pour certain; & qui ne le croira ſincérement, ſe tienne tout aſſuré qu'il périra à jamais. Autrefois y a eu de grandes diſputes ſur cet article de tant de Docteurs, & néanmoins il n'eſt pas encore décidé; de ma-

niere qu'avec raiſon ne le pouvez comprendre, ni moi auſſi, pour ce que nous ſommes tous ignorans ſur ce, & que nous voyons à toute heure infinis miracles, que nous devons croire par foi, ſans y rien entendre, & ce nous fera aller en la vie éternelle, jouir & poſſéder cet immenſe & unique bien. *Pax* & *Benedictio*, &c. «.

Ce Sermon achevé, & fort applaudi, les Juges déclarerent que ceux qui parioient pour l'Aumônier Arlotto, avoient gagné; & pour prix de ſon éloquence, on lui fit préſent de trente aunes de drap de Médine pour ſe faire un manteau, & de trente écus d'or.

La premiere Nouvelle de la troiſieme Journée ne mérite pas d'être extraite, non plus que la ſeconde.

La troiſieme eſt le fameux Conte de *Belphégor*, qui, ſous le nom de *Roderic*, épouſa Madame *Honeſta*, & s'en trouva très-mal. La Fontaine a mis ce Conte en vers avec ſes graces ordinaires, & ne s'eſt point fait honneur de l'invention, car il convient l'avoir tiré de Machiavel. Chapuis a ſans doute puiſé dans la même ſource; mais il n'a pas eu la bonne foi de le dire.

Les ſept autres de cette Journée ne valent pas la peine que nous nous y arrêtions.

Je ne m'arrêterai pas davantage aux quatre premieres Nouvelles de la quatrieme Journée.

La cinquieme & quelques-unes des ſuivantes ſont des bons mots, des plaiſanteries, & de petits tours innocens du Curé Arlotto.

CE Curé, qui a été long-temps fameux en Italie, comme étant également le meilleur homme du monde, & le plus facétieux, naquit à Florence à la fin de l'an 1396; ſon pere s'appeloit *Jean Maynardi*, Marchand de drap : on ne ſait pourquoi il donna à ſon fils le ſurnom d'Arlotto, qui n'eſt pas trop un nom de Baptême. Juſqu'à l'âge de vingt-ſept ans il fit le métier de ſon pere : ce ne fut qu'alors que, s'en étant ennuyé, il étudia pour être Prêtre, & obtint une Cure aſſez médiocre dans le Dioceſe de Fiezoli en Toſcane. Il y vécut de maniere à ſervir de modele à tous les bons Paſteurs : il n'exigeoit point avec trop de rigueur les droits curiaux, & en faiſoit bon marché aux pauvres : il les aidoit même tant qu'il pouvoit, & marioit les filles indigentes, ſans exiger d'elles autre récompenſe que d'entendre de ſa part quelques plaiſanteries le jour & le lendemain de la noce. Les gens de la Ville n'étoient pas plus exempts de ſes bons mots que ſes Paroiſſiens ; & ſes reparties étoient ſi ſaillantes, qu'elles étoient ſouvent répétées &

admirées dans les meilleures maiſons, & juſque dans les Cours du Pape & des Rois. Alphonſe Roi de Naples, Edouard Roi d'Angleterre, le Duc de Bourgogne, & autres, voulurent le connoître, & lui firent des préſens, qu'il recevoit ſans avidité & ſans baſſeſſe, & qu'il employoit en bonnes œuvres. Il fit quelques voyages ſur les galeres de Toſcane, & paſſa même en Angleterre ; mais revint toujours dans ſon Presbytere, & y mourut enfin, en 1483, âgé de quatre-vingt-ſix ans. Il fut enterré dans un caveau, qu'il fit conſtruire à ſes dépens, & ſur lequel il fit mettre cette inſcription : *Ci gît le Curé Arlotto, qui fit faire cette ſépulture pour lui, & pour tous ceux qui ſeroient curieux de lui tenir compagnie.*

Comme il avoit remarqué qu'à pluſieurs enterremens les Prêtres avoient refuſé de porter le corps, parce qu'il étoit trop peſant, il ordonna par ſon Teſtament, que chaque porteur auroit un écu ; & l'on ſe battit à qui lui rendroit ce dernier ſervice.

Un homme un jour vomiſſoit contre lui de groſſes injures ; & ſurpris de ce qu'Arlotto ne s'en fâchoit point : » Pour-

» quoi ne me rends-tu pas la pareille, lui
» dit-il? Comme tu es maître de ta bou-
» che, lui répondit le Curé, je suis maî-
» tre de mes oreilles : je ne t'entends
» pas «.

J'ai dit qu'Arlotto avoit rempli les fonctions d'Aumônier sur des vaisseaux Toscans : ils l'avoient conduit jusques en Angleterre. Se trouvant à Londres avec cette petite flotte, il descendit à terre pour voir cette Capitale, & fut fort accueilli par plusieurs Seigneurs Anglois qui l'avoient connu en Italie. Les principales personnes du Clergé s'empresserent de le recevoir amicalement chez elles; & l'Archidiacre de la Cathédrale de Londres l'invita à y chanter la Messe un jour de grande solennité. Il faut savoir que pendant le quinzieme siecle, les Anglois étoient fort adonnés à la boisson, & que les excès auxquels ils se livroient alors, leur occasionnoient souvent de grandes rougeurs autour des yeux. Comme ils vouloient bien se persuader que la subtilité de l'air de l'Angleterre étoit le principe de cet accident presque général, pour le faire passer, ils avoient non seulement recours aux remedes indiqués par la Médecine, mais lorsque le Célé-

brant avoit achevé la Meſſe, ils s'approchoient en foule, & l'invitoient à verſer un peu d'eau dans le Calice, & à leur en frotter les yeux. Arlotto avoit remarqué cet uſage : lorſqu'il eut fini ſa Meſſe, il verſa de l'eau dans le Calice, & y trempant deux doigts, il les appliquoit ſur les yeux de tous ceux qui ſe préſentoient. Mais ignorant l'Anglois, & l'Oraiſon en cette Langue, qu'il étoit d'uſage de réciter en cas pareil, il diſoit en Italien : *Beete meno, che il mal-pro vi faccia ;* ce qui ſignifie : » Buvez moins, de peur que » mal ne vous arrive «. Cette plaiſanterie d'Arlotto ſur l'ivrognerie des Anglois, fut entendue par un Seigneur Anglois qui comprenoit l'Italien, & la répéta au Roi, qui en rit beaucoup. Il fit venir devant lui le Prêtre Italien, & ne put, à ce ſujet, tirer de lui d'autre réponſe, ſinon : » Que les Prieres étoient toujours » bonnes ; que celle-là même contenoit » un bon avis ; que ſi les Anglois ne » l'entendoient pas, le bon Dieu l'entendroit pour eux, & qu'ils ſe trouveroient » bien d'être plus ſobres «.

On attribue à Arlotto une plaiſanterie à peu près ſemblable à celle qu'on fait dire au Fou de François I, lors du paſſage

de l'Empereur Charles-Quint par la France. Arlotto, étant à Naples, se vantoit d'avoir un petit Livre, sur lequel, sans distinction de rang, il écrivoit toutes les sottises qu'il voyoit faire. Se trouvant à Naples, le Roi Alphonse l'envoya chercher, & voulut savoir s'il étoit inscrit sur son Livre : » Les sottises des hommes, lui dit Arlotto, ne méritent guere » que l'on s'en ressouvienne : mais, » ouvrez le Livre, ajouta-t-il en le lui » présentant, vous y trouverez peut-être » quelque nom de votre connoissance. Le » Roi y lut : Tel jour Alphonse a fait une » sottise, en confiant 5555 écus d'or au » pauvre Allemand Théodoric, pour aller » lui acheter des chevaux en Allemagne. » Et que deviendroit cette note, dit le » Roi, si l'honnête Théodoric avoit bien » employé mon argent, & revenoit avec » d'excellens chevaux ? Je changerois cet » article de mon Journal, reprit Arlotto ; » & on y liroit : Théodoric est un vrai » fou, d'avoir eu une grande somme en» tre les mains, & de ne l'avoir pas gar» dée. Il perdroit une belle occasion de » s'enrichir avec un Prince, qui, après » tout, n'est pas à 5555 écus près «.

Un jeune homme étant mort dans la

Paroiſſe d'Arlotto, le jour du Vendredi-Saint, la mere du défunt s'affligea beaucoup, de ce que, pendant les funérailles de ſon fils, on ne ſonneroit pas les cloches : » Il eſt bien douloureux pour moi, » diſoit-elle au Curé, de le voir ainſi en-» terré comme un chien. Mais, lui ré-» pliquoit Arlotto, ſi vous étiez moins » ignorante, vous ſauriez que quand » même on enterreroit d'ici à demain » matin, le Pape, les Cardinaux, & tous » les Princes de l'Italie, les regles de » l'Egliſe ne me permettroient pas de » ſonner la plus petite cloche. Eh bien, » Monſieur le Curé, reprit la bonne » femme en ſanglotant, laiſſez Jean, notre » Berger, jouer de la cornemuſe auprès » du corps, cela conſolera peut-être un » peu mon pauvre fils pendant ſon voyage » au Cimetiere, qui eſt d'une demi-lieue. » Je le veux, dit Arlotto, mais à con-» dition que vous payiez comme ſi les » cloches avoient ſonné en carillon «. La bonne femme paya ; les ſonneurs burent à la ſanté du mort ; & le peuple rit plus à cet enterrement, qu'il n'auroit pu faire à la fête du Village.

LE Curé Arlotto s'étant trouvé un

jour à dîner chez le Cardinal de Pavie, s'avisa de dire qu'il étoit bien plus content que son Eminence; car il n'avoit jamais convoité un autre Bénéfice que sa petite Cure, tandis que Monseigneur, qui étoit monté de degré en degré jusqu'au Cardinalat, aspiroit de plus au suprême honneur de devenir Pape. » Curé, » lui dit le Cardinal, si vous n'avez pas » monté en grade, c'est que vous êtes » un ignorant. Monseigneur, reprit Ar-» lotto, pour réponse à ce que vous » me dites, permettez moi de vous ra-» conter une petite aventure dont j'ai » été témoin dans une noce où j'ai » assisté dans les Pays-Bas. A cette céré-» monie se trouverent beaucoup de jeunes » gens magnifiquement vêtus, & avec » de riches brodequins. Un d'eux avoit » été obligé de faire raccommoder les » siens par un Cordonnier, qui l'avoit » assuré que personne ne s'en apperce-» vroit, à moins que ce ne fût un homme » du métier. En effet, il y avoit dans la » compagnie un jeune homme, fils de » Cordonnier, qui, se voyant riche, » fréquentoit les Gentilshommes. Il se » trouva assis auprès du jeune homme » dont le brodequin étoit recousu, &

» l'en plaisanta. Celui-ci se ressouvenant » de ce que son Cordonnier lui avoit dit, » répondit au railleur, qu'il ne pouvoit » y avoir qu'un Savetier capable de s'ap- » percevoir que son brodequin étoit rac- » commodé «. Le Cardinal de Pavie ne demanda pas à Arlotto l'explication de ce Conte.

DANS Florence comme dans toutes les autres villes d'Italie, il y a des endroits où les oisifs s'assemblent pour débiter & entendre des nouvelles. Un jour qu'Arlotto se trouva au milieu d'une de ces compagnies, il vint un vieillard, connu pour un insigne menteur & le plus grand bavard. Il s'empara d'abord de la conversation, & dépita tellement le joyeux Curé, qui aimoit à parler, qu'il entreprit de lui faire quitter la partie. » Messieurs, dit-il, » pardonnez si j'interromps le Seigneur » Paoli; mais il faut que je vous raconte » une plaisante Histoire arrivée tout ré- » cemment «. Alors tout le monde s'approche, le vieillard se tait, & Arlotto commence ainsi : » Un vilain & vieux » jaloux, on ne dit pas son nom, mari » d'une jeune & jolie femme, espérant la » trouver en faute avec un Amant, s'est

» avisé de se cacher dans un petit grenier » qui donne précisément au dessus de » sa chambre à coucher, afin d'examiner » à travers certaines planches ce qu'il » soupçonnoit prêt à s'y passer. Mais à » peine est-il placé, que, voyant des » choses fort contraires à son repos, il » veut se relever & courir y mettre ordre : » une planche se casse en deux sous ses » pieds; il tombe entre sa jeune femme » & l'Amant, qui, comme on doit pen- » ser, s'enfuit aussi tôt; la femme en fit » autant; mais quelque chose qu'ait pu » dire le jaloux, il a été traité de fou & » de visionnaire. Or, je vous demande, » Messieurs, lequel des trois personnages » a dû avoir la plus belle peur «? C'étoit l'histoire du vieillard, qui ne demanda pas son reste & ne reparut plus dans ces assemblées.

Le bon Curé Arlotto étant un jour au moment de s'embarquer sur les galeres de Florence pour passer à Gênes, plusieurs personnes vinrent le trouver, & le chargerent de beaucoup de commissions, parmi lesquelles il étoit question de faire quantité d'achats; les uns lui remirent de l'argent, & les autres promirent de le

rembourser en recevant les marchandises. Il s'engagea également envers les uns & les autres. Dès qu'il fut de retour, chacun lui vint demander s'il s'étoit souvenu de sa commission : » Il m'est arrivé un mal-
» heur, dit-il à la troupe assemblée ; en
» montant sur la galere, j'ai voulu me
» rappeler toutes les commissions qui m'a-
» voient été données ; pour n'en oublier
» aucune, j'ai arrangé tous mes petits
» papiers sur un banc, & sur chacun
» d'eux j'ai placé l'argent que vous m'a-
» viez confié : par malheur, comme
» j'avançois cette opération, un coup de
» vent est venu qui a emporté dans la mer
» tous les papiers qui ne se trouvoient
» pas arrêtés par quelques pieces de mon-
» noie. Ma mémoire n'a pu me repré-
» senter ce que contenoient ces notes ;
» & il ne m'a été possible que de faire
» les commissions contenues dans les pa-
» piers arrêtés «. Cette excuse ne plut pas à ceux qui se voyoient ainsi oubliés ; mais il fallut bien qu'ils s'en contentassent.

Ce petit Conte a souvent été répété depuis Arlotto, mais il certain qu'il en est l'inventeur.



La neuvieme eſt une Hiſtoriette aſſez plaiſante ; mais je crois me reſſouvenir de l'avoir lue ailleurs.

UN Angevin, à ce que dit Chapuis, arrivant dans une Hôtellerie, la trouva ſi pleine de paſſans, qu'il n'y avoit plus aucun lit vacant : on lui propoſa de coucher ſur le plancher, ce qui lui déplaiſoit beaucoup. Par bonheur il s'aviſa d'une ruſe, en ſoupant de ce qu'on put lui donner : » Parbleu, dit-il, j'ai été bien mal-» heureux toute cette journée ; j'ai mar-» ché depuis le matin par un temps dé-» teſtable, & pour comble de maux, ma » poche s'eſt trouée, & j'ai ſemé preſque » tout mon argent par les chemins, & il » ne m'en reſte exactement que ce qu'il » me faut pour payer mon écot & mon » lit. Cependant, je ſuis perſuadé que ſi » je retournois ſur mes pas, je retrouve-» rois encore une bonne partie de mes » deniers, diſperſés ſur la route ; mais » j'aime mieux dormir tant que j'en » aurai beſoin & envie : après cela, » quand je ſerai bien repoſé, nous ver-» rons «. Les voyageurs ayant fait attention à ce propos, il n'y eut aucun d'eux qui ne penſât que l'Angevin avoit commis une grande imprudence, & qu'il

feroit aifé d'en profiter, en partant un peu plus matin que lui, & en fuivant la même route qu'il avoit tenue ; quelques-uns lui offrirent de lui abandonner un des meilleurs lits, afin qu'il dormît plus profondément. Le lendemain, à la pointe du jour, l'Angevin fe trouva tout feul dans l'Auberge; & après avoir bien dormi & bien déjeûné, il fe mit en route, & arriva tranquillement à Angers, étant bien fûr de n'avoir rien perdu.

Dans la cinquieme Journée, on trouve encore quelques traits du Curé Arlotto, mais ce ne font pas les meilleurs. Il y en a d'autres d'un nommé Barlachia, qui ne valent pas ceux d'Arlotto; enfin quelques petites Hiftoriettes affez communes & de peu d'importance.

La fixieme Journée eft compofée de meilleurs morceaux. Voici la premiere de ces Nouvelles.

Un Roi de la Grece avoit un fils unique qu'il aimoit tendrement, & dont il cherchoit à former le cœur & l'efprit. Un jour il lui donna une fomme confidérable en or, en l'avertiffant que ce n'étoit pas pour la garder, mais pour qu'il la diftribuât de la façon qu'il jugeroit la plus convenable. Quelques jours après, le jeune Prince fe promenant fur la place devant

son Palais, y vit arriver plusieurs étrangers; il les fit prier de s'approcher, & les interrogea tour à tour, pour savoir d'où ils étoient, où ils alloient, & quelle étoit leur profession. » Je suis, dit l'un » d'eux, un honnête Marchand de Co- » rinthe, à qui mon pere a laissé quelque » bien, & je vais trafiquer en Italie pour » l'augmenter. Et vous, dit le Prince, en » s'adressant à un homme dont la figure » lui parut noble, mais triste, & qui » cherchoit à se cacher derriere les autres, » quelle est votre patrie, votre naissance; » & où allez-vous? Je suis de Syrie, ré- » pondit l'homme questionné; j'étois il n'y » a guere Roi dans ce pays; mais ayant » donné quelque mécontentement à mes » sujets, ils m'ont chassé, & je vais » cacher ma douleur dans le fond d'un » désert. Tenez, lui dit le Prince en lui » présentant tout son or, fasse le ciel » que ce présent vous soit utile «! Les Courtisans raisonnerent beaucoup sur cette action, & le Roi en ayant été instruit, voulut savoir quel motif y avoit porté son fils. » Seigneur, lui dit le Prince, » nous devons récompense à ceux qui » nous apprennent quelque chose. Le » Marchand ne m'a instruit de rien:

» mais ce malheureux Roi détrôné m'a
» appris que ſi le Ciel veut que je vous
» ſuccede, je dois traiter mes ſujets avec
» tant de juſtice & de bonté, qu'un mal-
» heur pareil au ſien ne puiſſe m'arriver.
» Pour un conſeil auſſi utile, c'eſt bien
» peu que l'or que je lui ai donné «.

La ſeconde eſt ſinguliere, & peut auſſi mériter d'être extraite.

Au ſeizieme ſiecle, il étoit encore fort dangereux en Italie de former des liaiſons avec de jolies Dames, & enſuite de les rompre. Les Amantes délaiſſées ſe vengeoient cruellement, & jouoient des couteaux en cas de beſoin. Les moins braves chargeoient des aſſaſſins de profeſſion, de les défaire de leurs indiſcrets ou infideles; les plus courageuſes, & celles qui ſe piquoient de grands ſentimens, vouloient exécuter par elles-mêmes les actes de cruauté que méditoient leurs cœurs jaloux. Une jeune Dame Napolitaine étoit de ce dernier caractere: elle avoit été long-temps aimée d'un jeune Citoyen aimable, à qui, de ſon côté, elle s'étoit fortement attachée; mais enfin il la négligea, & l'oublia ſi bien, qu'elle

qu'elle ne recevoit plus de ses nouvelles, & qu'il ne répondoit pas même à ses lettres. La jalouse Napolitaine prit son parti de lui plonger, de ses propres mains, un poignard dans le cœur. Elle se munit d'une de ces armes meurtrieres, qu'elle empoisonna même pour le plus sûr. Déguisée en homme, elle prend le chemin de la maison de son Amant, dont elle connoissoit parfaitement les êtres. Elle savoit comment on pouvoit parvenir, sans être apperçue, jusques auprès de son lit, où elle comptoit bien le trouver endormi, ou peut-être coupable. Elle cheminoit seule par les rues de Naples, la tête remplie de cet horrible projet, lorsque les Sbires ou Archers du Guet, voyant un jeune homme, qui, seul à une heure indue, marchoit avec un air égaré & furieux, voulurent l'arrêter & le conduire en prison. La Signora, fort embarrassée de cette rencontre, se rappela qu'elle connoissoit le Barigel, & demanda qu'on la conduisît chez lui; on ne put lui refuser cette grace. Etant arrivée chez le Capitaine, elle se fit connoître, & ne lui dissimula pas quel étoit son projet. Le Barigel, qui étoit un galant homme, & qui même avoit été quelques

années amoureux de cette Dame, mais rebuté, rendit graces au Ciel de ne s'être pas sérieusement attaché à une personne si vindicative. Il fit tout son possible pour lui persuader de renoncer à sa funeste résolution, jamais il n'en put venir à bout: » Eh bien, dit le Barigel, permettez-» moi de vous accompagner dans cette » expédition : après tout, j'y suis aussi » un peu intéressé, puisque vous voulez » répandre le sang d'un homme qui a été » mon rival, & rival préféré «. Il fallut bien que la Dame se laissât accompagner. Le Capitaine & elle, étant arrivés dans la chambre de l'infidele, lorsque la barbare alloit frapper son coup, le Barigel lui enleva son poignard; & lui adressant la parole: » Madame, lui dit-il, je vous » ai prise sur le fait, prête à commettre » un crime digne du dernier supplice. Je » suis en droit de vous juger avec la plus » grande rigueur. Je me fais un vrai » plaisir de vous faire grace; mais aussi » je vous demande celle de cet aimable » Cavalier. Et vous, Seigneur, dit-il au » jeune homme, après l'avoir éveillé, je » viens de vous dérober au plus cruel » danger; rentrez dans des liens dont la » rupture a pensé vous couter la vie:

» apprenez qu'il y a des femmes qu'il » faut n'aimer jamais, ou ne jamais quit» ter «. Nous avons tout lieu de croire que l'Amant profita de la leçon.

Les quatre Nouvelles suivantes ne sont ni plaisantes ni intéressantes.

La huitieme est assez morale & assez piquante. En voici le sujet.

Une noble Dame de Naples, nommée Corsine, avoit un fils unique pour lequel elle avoit la plus grande tendresse, & qui, par ses heureuses qualités, méritoit d'être aimé de toutes les personnes vertueuses. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle consentit à se priver de sa présence pendant deux années qu'il demeura à Bologne pour y achever ses études. Etant au moment de retourner à Naples, ce jeune homme tomba dangereusement malade. Dès les premiers jours on lui déclara que sa maladie seroit longue, & qu'elle se termineroit par sa mort. Ne doutant pas de l'extrême douleur que sa perte causeroit à sa mere, il voulut, sinon l'y préparer, au moins lui donner des armes pour la soutenir avec résignation. Sans lui faire part de son état désespéré, dans la lettre qu'il lui écrivit, il la pria de lui

envoyer une chemise travaillée par les mains de la femme de Naples la plus gaie, la plus insouciante, & dont la vie n'auroit été traversée par aucun chagrin cuisant : » Cette demande vous paroîtra » ridicule, lui écrivoit-il, mais un jour » vous rendrez justice aux raisons qui » m'engagent à vous faire cette priere «. Cette tendre mere, en convenant intérieurement de l'extravagance de la recherche qu'elle alloit faire, ne laissa pas de s'informer s'il n'existoit point dans Naples quelque personne de son sexe qui pût remplir la condition proposée. On lui nomma une jeune & charmante veuve, appelée Julie, qu'on rencontroit constamment dans toutes les assemblées, qui passoit les nuits aux bals & les jours dans les promenades, & dont la gaieté naturelle paroissoit ne s'être jamais démentie. Corsine se rendit chez cette aimable veuve : » Madame, lui dit-elle en l'abordant, vous trouverez fort étrange la » visite que je vous fais ; mais on m'a » adressé à vous comme à la personne » de Naples la plus gaie, & certainement » vous n'auriez pas conservé ce charmant » caractere, si quelque affliction avoit troublé la paix de votre ame «. Ensuite elle

lui fit part de la bizarre demande de son fils. » Madame, lui répondit Julie, on se » trompe étrangement, si l'on pense » qu'un visage riant & une gaieté appa» rente sont la preuve certaine de la joie » de l'ame; je puis vous convaincre du » contraire, si vous daignez me prêter » quelque attention «. La jeune Dame garda quelque temps le silence, laissa tomber des larmes de ses yeux, & prit enfin la parole en ces termes :

» Quelques efforts que fasse une De» moiselle, son cœur se donne souvent » malgré elle. Elevée avec un aimable » Cavalier de cette ville, il me rendit » des soins, & mérita tout mon attache» ment. Nous nous flattions que bientôt » l'hymen couronneroit notre amour mu» tuel, lorsque mes parens m'ordonne» rent de donner la main à un vieillard » riche, mais infirme : j'obéis avec dou» leur, & mon Amant fut au désespoir. » Cependant je n'eus pas lieu de me » plaindre absolument de mon mari; il » me traita avec des égards auxquels je » ne pouvois m'attendre; & si une jeune » femme, prévenue d'une forte passion » pour un jeune Amant, pouvoit être heu» reuse avec un vieillard, je l'aurois été.

» Cependant mon époux ayant fait un
» voyage à Rome, je reçus la visite de mon
» Amant. Nous ne nous étions pas vus
» depuis le jour de mon mariage. Il me
» parut dans l'état le plus cruel. Je viens,
» me dit il, pour que vous me fermiez
» les yeux. Vous ne pouvez refuser ce
» service à un malheureux que votre hy-
» men a conduit au tombeau. Ne pou-
» vant supporter votre perte, la vie me
» devenant odieuse sans vous, j'ai pris le
» parti de m'en délivrer par le poison. Il
» agit dans ce moment.... Ah ! Julie....
» recevez mon dernier soupir. Ce fu-
» rent ses derniers mots, il tomba mort
» à mes pieds. Jugez, Madame, de mes
» regrets & de mon embarras. J'eus la force
» de résister à ce coup. J'envoyai cher-
» cher un Chirurgien de mes amis, qui
» prit le soin d'embaumer ces tristes restes
» de ce que j'aimois uniquement, & depuis
» ce temps je les conserve dans l'armoire
» que vous voyez. Julie ouvrit cette ar-
» moire, & Corsine y vit le cadavre bien
» conservé du malheureux Amant de cette
» Dame, qui, reprenant la parole, conti-
» nua ainsi : Le retour de mon mari ne
» devança sa mort que de peu de mois. Il
» me laissa libre, très-riche, & désolée.

» Craignant de fuccomber au chagrin qui » me rongeoit, & dont la vue des reftes de » mon Amant redoubloit la force, je me » fuis fait une étude d'affecter la gaieté ; » pour détourner les réflexions accablantes » que je ne fais que trop fouvent, je fuis » ma maifon, & je me fuis moi-même. » Livrée en apparence à tous les plaifirs, » j'éprouve tous les tourmens, & la mort » feule que j'appelle à mon fecours pourra » m'en délivrer. Jugez, Madame, après » cet aveu, fi je fuis la perfonne que votre » fils défigne dans fa lettre «. Corfine pleura avec la belle veuve, & fe retira la trifteffe dans le cœur.

Quelques jours après, elle apprit la nouvelle de la mort de fon fils : ce fut alors qu'elle réfléchit férieufement fur fa lettre, & conçut que c'étoit un avis qu'il lui donnoit de modérer la douleur que devoit lui caufer fa perte, en confidérant qu'il n'y a perfonne dans le monde qui n'ait fes chagrins, ou connus, ou fecrets.

La neuvieme Nouvelle de la fixieme Journée ne m'a pas infpiré beaucoup d'intérêt.

La dixieme eft très-tragique, car tous les Acteurs de cette Hiftoire meurent les uns après les autres ; cependant elle n'en eft pas moins ridi-

cule. La Scene eſt en France. Il paroît que dans ce temps là on y croyoit beaucoup aux Sorciers, comme on peut le voir par le trait ſuivant.

Une Demoiſelle de Tours avoit deux Amans, dont l'un s'appeloit M. *de Verdin*, & l'autre M. *de Laforeſt*. Le premier étoit le plus jeune & le plus aimable, auſſi fut il d'abord préféré; mais le dernier avoit des connoiſſances en magie: il compoſa un filtre, au moyen de quoi la Demoiſelle ſe dégoûta de ſon rival; & ce fut lui qui fut aimé à ſon tour. Verdin s'en étant apperçu, ſe bat avec Laforeſt, & le tue. Sa mort faiſant ceſſer l'effet du charme; la Demoiſelle, loin de lui ſavoir mauvais gré, reprend pour lui ſes premiers ſentimens. Mais un ſecond Négromancien vient à la traverſe, & ſupplante encore une fois Verdin. Celui-ci tombe malade de chagrin, & meurt. En mourant, il découvre à ſa Belle qu'elle avoit été deux fois dupe & victime de la ſéduction des Sorciers. La Demoiſelle reconnoît ſa faute, ou plutôt ſon malheur, elle ſe donne la mort: mais avant d'expirer, elle déclare tout à ſes parens, qui s'en prennent, avec juſtice & raiſon, au dernier Négromancien qui avoit ſéduit leur fille; ils le

font arrêter, lui font faire son Procès, & il est brûlé.

Il faut convenir que cette Histoire est beaucoup plus noire qu'elle n'est intéressante.

La septieme Journée nous offre encore quelques aventures sur lesquelles on peut s'arrêter un moment ; mais ce n'est pas à la premiere.

Le sujet de la seconde est assez rebattu, mais du nombre de ceux toujours piquans, quand les détails en sont traités avec délicatesse. C'est un quiproquo dans un rendez-vous.

La troisieme ne mérite point qu'on s'y arrête.

Voici le sujet de la quatrieme.

DANS la Ville d'Alexandrie, il y avoit autrefois un riche Négociant, qui n'avoit pour tout héritier qu'un fils, appelé *Hermogene*. Europe, c'est le nom de ce Marchand, voulant achever de donner à son fils une éducation proportionnée à la fortune dont il devoit jouir un jour, résolut de le faire voyager. Pour cet effet, il équipa un vaisseau, sur lequel il s'embarqua avec lui. Après une navigation fort heureuse, on s'arrêta sur le rivage d'une Isle charmante, où l'on prit quelques jours de repos. Comme nos voyageurs venoient de se rembarquer, ils apperçurent deux oiseaux d'une blancheur

éclatante, qui tantôt se perchoient sur le mât du vaisseau, tantôt voloient autour de la tête du jeune homme: » Que » signifie ceci, dit Europe? Seroit-il vrai, » comme je l'ai ouï dire, qu'il y eût des » oiseaux, qui, quoique privés de raison, » présageassent les choses futures? Il est » très-véritable, répondit Hermogene, si » j'en crois ce que m'ont enseigné les » Docteurs qui ont pris soin de mon édu- » cation. La manœuvre de ces oiseaux me » regarde personnellement; elle m'annonce » qu'un jour je serai élevé aussi haut, au » dessus du commun des hommes, & de » ma famille même, que ces oiseaux le » sont actuellement au dessus de vous «. Europe, ayant entendu ces paroles, garda le silence: mais ému de colere & d'envie, il pensa en lui-même qu'il n'en seroit pas ainsi; & quelques minutes après, prenant son fils par les cheveux, il le précipita dans la mer, en s'écriant: » J'aime mieux que mon fils périsse, » que s'il vivoit, & qu'il devînt mon » maître «.

La fortune ne seconda pas le dépit d'Europe. Le jeune Hermogene fut porté par les flots jusque sur le rivage de l'Isle que le vaisseau venoit de quitter, & il fut

fecouru par quelques habitans. Un navire vint peu de temps après aborder vis-à-vis de la cabane dans laquelle il avoit été reçu. Il fe préfenta au maître de ce bâtiment, riche Marchand de Crete, nommé *Steriffe*, lui conta fa malheureufe aventure, l'émut de pitié, & l'engagea à le recevoir à fon fervice. Steriffe, très-fatisfait de ce nouveau ferviteur, & n'ayant point d'enfans, forma le deffein de l'adopter. De l'aveu de fa femme, il en dreffa l'acte, & changea fon nom d'Hermogene en celui d'Eutique. Plufieurs années fe pafferent, pendant lefquelles Eutique ne ceffa de donner des preuves de fa reconnoiffance à fes parens adoptifs. Ils moururent, & il en hérita.

Cependant le Roi de Crete étoit expofé à un tourment prefque continuel. Toutes les fois qu'il fortoit de fon Palais, trois énormes corbeaux venoient voler fur fa tête & croaffer à fes oreilles : vainement il avoit tenté de les faire tuer, ils fe déroboient aux coups, & reparoiffoient auffi-tôt qu'il vouloit prendre l'air. Aucun Devin n'avoit pu expliquer ce que préfageoit l'acharnement de ces oifeaux, quoique le Roi promît de donner la moitié de fon Royaume, & même fa

fille unique, à celui qui le délivreroit de ce tourment effroyable. Eutique entreprit d'éloigner du Roi ces bêtes incommodes : il avoit appris à prédire l'avenir par le vol des oiseaux, & se présenta hardiment devant le Roi de Crete. Ayant engagé ce Prince à passer dans ses jardins, sans aucun ornement sur la tête, & ayant vu aussi-tôt arriver les trois corbeaux : » Seigneur, lui » dit-il, ces oiseaux ne vous présagent » aucun malheur, ils vous sollicitent seu» lement de juger un différend qu'ils ont » entre eux. Celui-ci, qui est le plus vieux » des trois, a pris autrefois pour compa» gne cette corneille que vous voyez de » l'autre côté ; mais la famine étant ve» nue, le vieux corbeau la chassa hon» teusement, & ne voulut plus la nourrir. » La corneille alors prit pour époux le » jeune corbeau qui est au milieu des trois. » Actuellement que l'abondance est re» venue, le vieux corbeau redemande sa » compagne. C'est à vous, Seigneur, à » juger auquel des deux la corneille doit » rester «. Le Roi prononça sur le champ que la femelle devoit rester au plus jeune ; les trois corbeaux s'envolerent, & on ne les vit plus reparoître. Pour prix de ce

ſervice, Eutique reçut la moitié du Royaume de Crete, il épouſa la fille du Roi; & à la mort de ſon beau-pere, l'autre moitié des Etats rentra ſous ſes Loix.

Il y eut vers ce temps une grande diſette de bled à Alexandrie, & les Magiſtrats de la Ville nommerent Europe pour en aller charger dans les ports de l'Iſle de Crete. Il ſe préſenta au Roi, afin d'obtenir la permiſſion d'en acheter. Le Prince reconnut auſſi-tôt ſon pere; mais diſſimulant, il conſentit qu'il achetât une certaine quantité de charges de bled, & l'invita à un ſuperbe banquet. Pendant le repas, le Roi demanda à Europe combien il avoit d'enfans. Celui-ci verſa quelques larmes, & répondit qu'une tempête lui avoit ravi ſon unique héritier. » Vous vous trompez, reprit le Roi, » la mer n'engloutit pas toujours ceux qui » y ſont jetés. Vous rappelez-vous deux » oiſeaux blancs « ? A ces mots Europe frémit, & vit bien que ſon crime étoit découvert. » Conſolez-vous, lui dit le » Monarque de la Crete, votre fils n'eſt » point mort, peut-être le trouverez-vous » dans cette compagnie «. Europe leva les yeux, & reconnut Hermogene dans

le Roi; il ſe précipita à ſes pieds : mais ce Prince ne voulut pas le ſouffrir dans cet état, il l'embraſſa tendrement ; & oubliant la barbarie avec laquelle ſon pere l'avoit traité : » Souvenons-nous, lui dit-» il, que nous devons nous ſoumettre » aux décrets de la Providence, qui con-» duit ſes créatures par des routes qui leur » ſont inconnues «. Le Roi de Crete retint ſon pere auprès de lui, & fournit abondamment & gratuitement du bled aux habitans d'Alexandrie.

On reconnoît dans ce Conte une partie de l'Hiſtoire de Joſeph, mais fort défigurée.

La cinquieme eſt un Conte aſſez connu.

UN Fou d'un Duc de Milan, nommé Goneile, ayant entendu dire à ſon Maître que l'on manquoit de Médecins dans ſes Etats, paria, au contraire, contre le Duc, qu'on en trouvoit par centaine. Pour le prouver & gagner ſon pari, il ſe plaça à la porte de la grande Egliſe, la tête enveloppée, ſe plaignant de la migraine, du rhumatiſme, & de la ſciatique. Tous ceux qui le connoiſſoient, ceux mêmes qui ne le connoiſſoient pas, & juſques aux bonnes femmes qui entroient & ſortoient de l'Egliſe, touchés de ſes doléances, lui

indiquoient des remedes propres à ses maux. Gonelle compta ainsi plus de deux cents Médecins ; & retournant le soir auprès du Duc, il lui dit qu'il avoit gagné son pari. Le Duc, loin de nier la dette, la paya de bonne grace.

Les trois suivantes sont un peu trop gaillardes pour que j'ose les extraire.

La neuvieme contient un fait de l'Histoire Romaine, que je n'ai pas vu ailleurs, & qui assurément ne méritoit pas d'être inventé. On suppose que Crassus, apparemment le même qui étoit Triumvir avec César & Pompée, étoit aussi avare qu'il étoit riche; que certains habitans de Veletre le tromperent en lui faisant accroire qu'ils avoient le talent de trouver des trésors. Ils l'engagerent à faire creuser sous la grande tour du Capitole; & quoiqu'on prît beaucoup de précaution pour la soutenir, on n'y trouva rien; & elle croula. Les Romains, furieux contre Crassus, le firent mourir.

La dixieme & derniere Nouvelle de cette Journée est tirée de celles de Straparole, mais avec quelques différences dans les circonstances.

UN Professeur en Droit de la Ville de Bologne, voulant faire l'agréable & le bel esprit, offroit aux grands Ecoliers de sa classe, après qu'ils avoient fini le cours de leurs études ordinaires, de leur apprendre l'art de faire l'amour. Un jeune

Romain, nommé *Boccivolo*, grand & bien fait, parut curieux, avant de retourner dans ſon pays, de prendre de ces leçons de chicane amoureuſe. Après en avoir reçu quelques-unes : » Mais, M. le » Docteur, dit l'Ecolier, je pourrois bien » avoir oublié ces belles leçons avant que » de retourner chez moi, ſi je ne les pra- » tique avec quelqu'un de cette Ville. » Vous avez raiſon, mon ami, répondit » le Maître, vous êtes aſſez bien fait » pour trouver une Dame ; cherchez-en » une, & je vous réponds qu'avec mes » conſeils vous réuſſirez auprès d'elle «. Peu de jours après, Boccivolo vint lui dire qu'il avoit vu à l'Egliſe une jeune Dame qui lui convenoit fort : » Suivez » cette affaire, obſervez la Dame, ſa- » chez où elle demeure, il ne vous ſera » pas difficile de vous introduire chez » elle «. L'Ecolier ſut bientôt la demeure de l'objet de ſes nouveaux feux, & indiqua, mais ſeulement en général, le quartier à ſon Maître : » Eh ! c'eſt le mien : » en effet, nous avons dans notre voiſi- » nage quelques perſonnes aſſez éveillées. » Eh bien, adreſſez-vous à quelqu'une » de ces femmes obligeantes & adroites, » qui ſe chargent volontiers d'arranger

» de

» de telles affaires «. En même temps il lui indiqua plusieurs Marchandes de parures, qui fréquentoient les maisons des jeunes & jolies femmes, & contribuoient, autant par leurs conseils que par leurs marchandises, à les rendre coquettes. L'Ecolier, toujours docile, chargea de sa commission une vieille femme, à laquelle il promit une bonne récompense, dont il donna une partie d'avance. Il n'eut pas plutôt désigné la maison, que l'intrigante l'avertit qu'il étoit facile de l'introduire auprès de la Dame, parce que son mari demeuroit habituellement dans un quartier éloigné, & qu'il laissoit sa femme assez isolée dans ce logis. Les rendez vous furent proposés, & souffrirent d'abord quelques difficultés. Notre jeune homme ne manquoit pas d'instruire réguliérement son Maître de tout ce qui se passoit; & celui-ci lui conseilloit toujours de ne pas se rebuter : » Le fruit, lui » disoit-il, ne tombe pas ordinairement » à la premiere secousse de l'arbre. Laissez » dire des injures, & donner quelques » soufflets à votre ambassadrice ; & à la » fin elle viendra à bout de faire recevoir » vos lettres & agréer vos propositions «. Le conseil étoit très-bon; il fut suivi,

& réussit. Le premier rendez-vous fut arrêté pour un certain soir, & avec certaines circonstances, qui donnerent lieu au Docteur de soupçonner qu'il pouvoit être question de sa femme. Pour s'en éclaircir, il se rendit chez lui peu après l'heure qui avoit été indiquée au Galant: il frappe à grands coups à la porte, & demande qu'on lui ouvre. Dame Jeanne, c'étoit le nom de la femme du Professeur, fit aussi-tôt cacher son Amant au fond d'un cuvier, & le couvrit de linges déjà mouillés & préparés pour la lessive. Le mari entra, chercha par-tout, & s'en retourna furieux. Boccivolo, qui n'avoit point reconnu le jaloux, fut le lendemain lui faire part de son aventure, & ajouta qu'on lui avoit donné un nouveau rendez-vous. » De par Justinien, » dit le Docteur entre ses dents, je » l'attraperai ! il ne sera pas dit que » j'aurai travaillé moi-même à mon dés- » honneur, sans en prendre vengeance «. Effectivement, toujours instruit des heures fatales, il les surprend encore. Pour cétte fois, Madame Jeanne souffle les lumieres, court au-devant de son mari; & dans l'instant où elle l'embrasse, l'Ecolier, caché derriere elle, s'évade. Le

Maître fait un tapage horrible, renverse, brise tout dans sa maison, & ne trouve rien. Les voisins accourent, & Madame Jeanne leur déclare que l'étude & la science ont fait tourner la tête à son époux. On se saisit de lui, on le lie, & dans cet état on le porte dans le Collége. Le lendemain tous ses Eleves viennent lui témoigner la part qu'ils prennent à son accident, ils gémissent sur son malheureux sort. Boccivolo lui fait, comme les autres, son compliment de condoléance : » Cher Docteur, lui dit-il, je » dois vous aimer comme mon pere, & » vous honorer comme mon Maître : » vous m'avez donné de bonnes leçons ; » les unes seront utiles à ma gloire & à » ma fortune ; les autres l'ont déjà été, » & le seront encore à mes plaisirs. =Tais-» toi, Boccivolo, & va-t'en, je t'ai trop » bien instruit à mes dépens «. Le jeune Romain profita encore de ce nouvel avis, & emmena avec lui la femme du Docteur.

Entre les dix Nouvelles de la huitieme Journée ; je n'en ai trouvé aucune qui méritât d'être extraite ; j'en peux dire autant de la neuvieme.

La seconde Nouvelle de la dixieme Journée mérite que nous nous y arrêtions un moment.

Du temps que Ferdinand & Isabelle régnoient sur la Castille, il y avoit un noble Chevalier Espagnol, nommé Dom Jean Manuel, qui, par son extrême valeur, s'étoit attiré la plus haute réputation. Ce Chevalier recherchoit les bonnes graces d'une des premieres Dames de la Cour d'Isabelle; mais plus il lui rendoit de soins, moins il paroissoit avancer auprès d'elle. Un jour qu'il lui parloit de son amour: » Mon cœur & ma main, lui » dit elle, n'appartiendront jamais qu'au » plus valeureux Chevalier de l'Espagne; » surpassez vos rivaux en faits éclatans, » c'est le seul moyen de vous rendre digne » de moi «. Dom Jean Manuel se trouvoit un peu humilié du ton de hauteur de sa Maîtresse; mais l'amour ne raisonne pas, ou raisonne mal. Pour lui plaire, il forma le dessein de passer en Afrique, & d'y combattre les Maures. Effectivement il y fit les plus grands exploits. Dans sept combats singuliers, il vainquit sept adversaires Maures, auxquels il abattit la tête, & il apporta ces trophées de sa victoire aux pieds de son orgueilleuse Amante. » C'est quelque chose, lui dit-elle froi» dement, mais ce n'est pas assez. Je » désirerois vous voir combattre les lions

» que la Reine fait nourrir, & que les » plus furieux taureaux ne peuvent vaincre. Il suffit, lui répondit le Chevalier » outré d'indignation, vous serez satis» faite «. Dès le lendemain, il obtint la permission de descendre dans la fosse aux lions. Il en tua successivement sept avec sa seule épée & son manteau tourné autour de son bras, qui lui servoit de bouclier. Sorti vainqueur de ce combat, il fut se présenter à sa Dame, qui, auprès de la Reine, avoit assisté à ce spectacle: » J'ai, lui dit-il, exécuté vos ordres, » quelque inhumains qu'ils fussent, ainsi » vous ne pouvez douter de ma valeur; » mais en même temps ils m'ont appris à » connoître la dureté de votre cœur, » pour lequel il ne me reste que de l'hor» reur & du mépris «. Ensuite s'approchant d'elle, il lui donna deux soufflets en lui déclarant qu'il ne vouloit plus la voir.

Nous ne ferons aucune réflexion sur ce manque de respect à la Reine, & sur l'indécence de ce procédé envers une Dame quelconque; mais nous dirons que cette Histoire, en caractérisant l'orgueil & la hauteur des Dames Espagnoles du siecle d'Isabelle & de Ferdinand, donne une grande idée du courage des Chevaliers Espagnols de ce temps.

Dans la Nouvelle sixieme, l'Auteur rapporte l'Histoire connue de Panthée, femme d'Abradate, qui refusa d'épouser Cyrus. On la trouve dans Xénophon.

Le Héros de la huitieme est un certain Médecin nommé Hippocrate, qui, jaloux de son neveu, le tue, parce qu'il avoit guéri le Roi de Hongrie son Maître. Le Médecin tombe malade, & on lui reproche la mort de son neveu, qui, dans l'état où il se trouve, auroit pu lui donner des secours. » C'étoit un ignorant, s'écria-t-il, » je me tirerai d'affaire sans lui. Il compose lui-même une médecine qu'il avale, & cette médecine l'empoisonne. Ainsi le malheureux vengea le crime qu'il avoit commis en assassinant son neveu.

FIN de la treizieme Section des Romans du seizieme siecle.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

VIeme SUITE DE LA Veme PARTIE.

ROMANS du seizieme siecle. SECT. XIV.

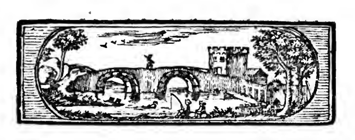


A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

Histoire des Amans Fortunés, dédiée à très-illustre Princesse Madame Marguerite de Bourbon, Duchesse de Nivernois, par Pierre Boistuau, dit Launai. (Paris, 1558, *in*-4°.)

Ce Livre, qui ne s'annonce que comme un Recueil d'Historiettes, composé par un Auteur assez médiocre, déja connu par d'autres Ouvrages du même genre, est la premiere édition des Nouvelles de la Reine Marguerite de Navarre. Il est aisé de s'en convaincre en comparant l'Ouvrage dont nous venons de donner le titre, avec le Recueil qui parut l'année suivante sous celui

auxquels le vulgaire des Auteurs, & sur-tout des femmes, croit devoir se soumettre.

J'ai dit un mot dans l'ancien extrait de 1775, de la Nouvelle qui est la premiere dans l'édition de 1559, & qui n'est que la trente-septieme dans l'édition de 1558.

La seconde Histoire de l'édition de 1558, de Boistuau, est la trente-deuxieme de celle de Gruget : en voici la substance.

Du temps que le Roi Charles VIII régnoit en France, un Gentilhomme de sa Cour, nommé Bernage, fut chargé par ce Prince d'une commission en Allemagne. Un soir, la lassitude de son cheval ne lui permettant pas d'arriver à la ville où il se proposoit de coucher, il fut demander l'hospitalité à un Château peu éloigné du grand chemin. Le Seigneur du lieu le reçut avec beaucoup d'honnêteté. L'heure du souper venue, il le fit passer dans une très-belle salle, où il trouva une table couverte des meilleurs mets. A peine avoit-il pris place vis-à-vis de son hôte, qu'il vit arriver une Dame qui lui sembla la plus belle du monde, excepté qu'elle avoit la tête rasée, & qu'on remarquoit une grande tristesse répandue sur son visage. Elle s'assit au bout de la table sans proférer une seule

parole, & lorſqu'elle eut un peu mangé, elle demanda à boire. Un valet lui en apporta dans une tête de mort garnie en argent, & auſſi-tôt qu'elle eut but, elle ſe retira en faiſant une profonde révérence. Bernage, ſurpris de ce qu'il venoit de voir, reſta tout penſif. Le Seigneur Châtelain s'en étant apperçu, lui dit : » Je ne prétends pas, brave Gentilhomme, » que vous partiez d'auprès de moi avec » l'idée que je ſuis un barbare, & que je » le ſuis ſans un grand ſujet. Celle que » vous venez de voir eſt ma femme. Je » l'ai aimée de l'amour le plus tendre, » mais elle m'a trahi indignement : l'ayant » ſurpriſe avec le complice de mon » déshonneur, j'aſſaſſinai le traître dans » ſes bras : mais ſi j'épargnai la coupa- » ble, ce ne fut que pour me venger » plus cruellement, en rendant ſon ſup- » plice plus long. Elle eſt depuis ce temps » enfermée dans la même chambre où » elle a trahi ma tendreſſe : elle y a ſans » ceſſe devant les yeux les os de ſon in- » digne Amant, & deux fois chaque jour » elle s'abreuve dans ſon crâne. Ainſi » le matin & le ſoir elle voit ſon ennemi » vivant, & les reſtes de ſon ami mort «. Bernage frémit à ce récit. Il demanda à

ſon hôte s'il voudroit lui permettre de parler à cette malheureuſe Dame. L'époux outragé y conſentit. » Madame, lui dit » le Chevalier François en l'abordant, » ſi votre patience égale les tourmens » que vous endurez, je vous regarde » comme la femme du monde la plus » eſtimable. Monſieur, répondit cette » infortunée en verſant un torrent de » larmes, ma faute eſt ſi grande que je » ne puis trop ſouffrir ; mais tous mes » maux ne ſont rien en comparaiſon du » regret que j'ai d'avoir offenſé l'homme » le plus reſpectable, & le plus digne » d'être aimé «.

Bernage & ſon hôte ſe déroberent à ce triſte ſpectacle, & furent prendre quelque repos. Le lendemain, avant de ſe ſéparer du Seigneur Châtelain, le Gentilhomme du Roi Charles VIII repréſenta ſi bien à ce cruel époux, que, vu l'extrême patience de ſa femme & ſon vrai repentir, elle méritoit pardon & miſéricorde, & que n'ayant point d'enfans, le moyen de ne pas laiſſer éteindre ſa famille étoit de lui pardonner, que l'époux offenſé le promit. Bernage ſéjourna exprès pour terminer cette réconciliation. Enfin le Gentilhomme Alle-

mand rendit son amitié à sa femme, & en eut plusieurs enfans.

Voici la troisieme Histoire dans les deux éditions.

On raconte qu'Alphonse, Roi de Naples, quoique son épouse fût belle, lui faisoit chaque jour de nouvelles infidélités. Pendant les jours du Carnaval, il se rendoit masqué chez les principales personnes de la ville, & peu de celles qu'il courtisoit échappoient à ses brûlans désirs. Dans une de ses courses nocturnes, il vint chez un Gentilhomme dont la femme étoit extrêmement aimable, & y fut si bien reçu qu'il y retourna le lendemain, & n'en sortit qu'éperdument amoureux de la maîtresse de la maison. Comme les deux époux paroissoient fort unis, Alphonse déroba cette passion aux yeux de sa Cour; mais pour voir souvent sa Dame, il eut soin qu'elle fût appelée avec son mari à tous les bals & à tous les festins qui se donnerent pendant ce temps de réjouissance. Ayant cru enfin s'appercevoir que la jeune Dame ne seroit pas cruelle, si elle n'étoit retenue par la présence de son mari, il donna à celui-ci une commission honorable auprès du Pape,

& pendant son absence il avança si bien ses affaires, que la Dame craignit autant le retour de son époux, que dans les premiers jours elle s'étoit affligée de son absence. Le mari revint cependant, & bientôt il ne put douter de l'infidélité de sa femme; mais craignant pour sa vie, il feignit d'être dans l'ignorance, & de ne pas s'appercevoir que tout le temps qu'il passoit à sa maison de campagne, le Roi le remplaçoit à la ville. La vengeance est hardie & souvent ingénieuse. Notre Gentilhomme se disoit à lui-même quelquefois : » Si le Roi m'offense en secret, pourquoi ne lui rendrois-je pas de même «? Un jour il se présente chez la Reine, qui le traitoit toujours avec bonté & comme un homme de mérite. Il fait tomber la conversation sur l'intimité qui doit régner entre deux époux ; il la plaint d'être unie à un Prince aussi volage & si peu attaché aux attraits dont elle est pourvue. La Reine, instruite de la liaison qui étoit entre son époux & la femme du Gentilhomme, lui répondit en riant : » Je ne peux pas avoir » l'honneur & le plaisir ensemble. J'ai » l'honneur d'être Reine, d'autres ont le » plaisir que mon époux devroit me pro- » curer. Celle qui vous ôte le plaisir, reprit

» le Gentilhomme, se fait plus de tort » qu'à vous; car pour la gloire d'être aimée » d'un Roi, ce qui lui tourne à honte, » elle perd des plaisirs vingt fois au dessus » de celui qu'Alphonse peut lui procurer; » j'ose assurer Votre Majesté que si le » Roi avoit quitté sa couronne, il n'au» roit aucun avantage sur moi pour plaire » à une Dame «. Ce discours fut poussé fort loin. Le Gentilhomme sut exciter le dépit de la Reine, & lui persuader qu'il avoit un mérite personnel bien supérieur à celui du Roi même. La voyant émue, il lui rappela qu'il n'avoit jamais cessé de lui faire assidument sa cour, & chercha à lui prouver que c'étoit plutôt l'effet de la passion qu'il avoit pour elle, que le soin de remplir ses devoirs. Enfin la Reine en parut convaincue. La vengeance est douce, & l'épouse d'Alphonse ne put se refuser au plaisir de punir son mari de l'offense secrete qu'il lui faisoit; ils passerent dans le bosquet d'un jardin, où ces deux Amans oublierent les chagrins que leur avoit causés la liaison intime des personnes qu'ils avoient le plus aimées. Les précautions furent assez bien prises pour que cette intrigue existât long-temps sans être découverte. Cependant le Roi, un

jour, voyant un bois de cerf attaché à la porte du Gentilhomme, eut l'imprudence de dire que ces armes convenoient parfaitement à la maison. Le Gentilhomme comprit la raillerie, & dès le lendemain il écrivit au dessous de la tête : *Io porto la corna ciascun lo vede, ma tal la porta che no lo crede.* Quelques jours après Alphonse retourna chez le Gentilhomme, & ayant lu cette inscription, il lui en demanda l'explication. » Si le secret du Roi, lui » dit le Gentilhomme, est caché au cerf, » ce n'est pas raison que celui du cerf soit » déclaré au Roi : mais, contentez-vous, » Sire, que tous ceux qui portent cornes » n'ont pas le bonnet hors de la tête; » car elles sont si doulces qu'elles ne des- » coiffent personne, & celui les porte » plus légiérement qui ne les cuide pas » avoir «. Alphonse s'apperçut bien que son intrigue étoit découverte, mais il ignora ou fit semblant d'ignorer celle de la Reine & du Gentilhomme.

La septieme Histoire de l'édition de Boistuau peint bien les mœurs des Gentilshommes de la Cour de François I.

Un Gentilhomme attaché au Roi François I, peu avantagé du côté de la

fortune, mais d'ailleurs très-brave, plein de mérite, & sur-tout fort galant, épousa, par la protection de son Maître, une Demoiselle sage, aimable, & très-riche. Ce mariage auroit dû être heureux; mais il en arriva tout autrement. Le mari, comme tous ceux de ce temps, prétendit qu'il lui étoit permis de ne rien changer à sa conduite, & défendit en même temps rigoureusement à son épouse d'écouter les douceurs que ne manqueroient pas de lui adresser les Cavaliers de la Cour. La jeune femme, naturellement vertueuse, le promit, sans savoir à quoi elle s'engageoit. Cependant, étant devenue plus instruite, elle se plaignit de l'abandon où la laissoit son mari; mais il n'en tint compte : il ne resta à cette malheureuse épouse que ses larmes. Elle auroit perdu ses beaux jours dans la douleur & l'ennui, si un grand Seigneur ne se fût offert de la consoler. Il lui parut aimable, & elle ne put se refuser de l'aimer. Le mari s'apperçut bientôt du commencement de cette intrigue : il défendit à sa femme de parler à ce dangereux consolateur; & ce ne fut pas sans peine qu'elle obéit. Le Gentilhomme commençoit à devenir sur l'âge; & son

épouſe, au contraire, croiſſoit en beauté: il crut qu'en changeant de conduite à ſon égard, il ſe ſauveroit de l'affront qu'il regardoit comme le pire de tous: mais plus il s'attacha à lui prodiguer des careſſes, moins il réuſſit à regagner ſon amitié. Offenſé de ce mépris, il ſe livra à la plus forte jalouſie; & la Dame, accoutumée aux conſolations, continua à le traiter en perſécuteur. Elle fit des avances à un jeune Gentilhomme: il y répondit; & ils trouverent moyen de ſe voir intimement & ſouvent. Pluſieurs fois elle fut ſurpriſe avec lui par ſon mari; tantôt c'étoit en écoutant la lecture de quelque Ouvrage galant qu'il lui liſoit, tantôt en converſation tête à tête dans quelque promenade. Le mari entroit en fureur; mais il ne pouvoit convaincre ſa femme d'aucune action criminelle. Enfin, devenant de plus en plus jaloux, il prit des meſures pour faire aſſaſſiner le galant, qui, s'étant douté du ſort qu'on lui préparoit, ſe détermina à aller faire la guerre en Allemagne. Comme il étoit peu riche, la Dame lui donna un anneau de mille écus, qu'il mit en gage pour cinq cents. Le mari l'apprit, renferma ſa femme dans un vieux Château, & lui

commanda d'écrire au galant pour ravoir la bague. Elle écrivit en effet ; mais elle joignit à ſon billet un diamant d'une plus conſidérable valeur. Ces querelles de ménage auroient eu une fin tragique ; mais enfin le vieux époux mourut, & la Dame donna ſa main au jeune Gentilhomme, qui l'aima beaucoup. On peut dire qu'il ne tint qu'au premier mari d'être heureux, & que ſa conduite, dans tous les temps, éloigna ſon épouſe de lui.

Voici le ſujet de la dixieme.

Un Gentilhomme François, âgé de dix-huit ans, achevoit ſes études dans une ville de Province ; il y fit connoiſſance avec une belle Dame qui retarda long-temps ſon bonheur, parce qu'elle doutoit qu'il lui fût vraiment attaché. Elle ne fut parfaitement convaincue de ſon amour, qu'après l'avoir fait paſſer par de rudes épreuves ; car d'abord elle exigea qu'il paſſât une nuit toute entiere auprès d'elle, mais dans la plus exacte retenue. Le Conte dit qu'il s'en tira ſans mériter aucun reproche ; il ſentit bien ſans doute que pour s'aſſurer des plaiſirs durables pour la ſuite, il falloit ſe priver de ceux

qui sembloient s'offrir pour le moment. Une autre fois elle lui donna un second rendez-vous pendant une belle nuit qui sembloit tout-à-fait favorable aux Amans destinés à être heureux. Pour cette fois la maligne Dame avoit substitué à sa place sa Soubrette, qui étoit jeune & jolie. L'Amant se croyoit sûr d'être heureux, & se préparoit à le devenir, lorsque celle-ci fit un cri : sur le champ il reconnut son erreur, s'enfuit, & mérita enfin, par des épreuves si méritoires à l'âge de dix-huit ans, d'obtenir le cœur & la main d'une beauté parfaite, sensible, & délicate.

La seizieme de la premiere édition est belle & très-touchante. La voici.

A la Cour d'un Roi & d'une Reine de Castille, dont l'Auteur ne dit pas les noms, il y avoit un Gentilhomme, appelé *Elisor*, qui passoit pour le cavalier le plus accompli de son temps. Depuis plus de sept années qu'il servoit la Reine en qualité de son Ecuyer, cette Princesse ne s'étoit jamais apperçue qu'il se fût attaché à aucune Dame. Un jour elle lui en fit des reproches, & voulut absolument savoir s'il étoit aussi indifférent qu'il paroissoit l'être : » Madame, ré-

» pondit Elifor, fi vous pouviez lire dans » mon cœur, vous ne me feriez pas » cette demande «. Cette réponfe piqua la curiofité de la Reine : elle lui ordonna de s'expliquer plus clairement, fous peine d'être privé de fes bonnes graces. » Je » n'ai pas la force de prononcer devant » vous, Madame, reprit le Cavalier, le » nom de celle que j'adore ; mais la pre» miere fois que vous irez à la chaffe, je » vous la ferai voir, & vous conviendrez » que c'eft la plus belle & la plus par» faite perfonne du monde «. Ce langage eft celui de tous les Amans ; mais il ne donna que plus d'envie à la Reine de connoître cette Beauté : elle commanda une chaffe pour le lendemain. Elifor s'y rendit, fuivant le devoir de fa charge : il étoit ce jour-là fuperbement habillé, & portoit fur fon eftomac un grand miroir d'acier *en forme de hallecret*, & par deffus fon ajuftement un ample manteau de frife noire, fuivant l'ufage des Caftillans. Ayant mis pied à terre pour defcendre la Reine de fa haquenée, il ouvrit fon manteau, en lui difant : » Je prie » Votre Majefté de regarder dans ce » miroir, & il la porta doucement à » bas «. La Reine feignit de ne pas en-

tendre ce que lui disoit Elisor ; & quand la chasse fut finie, elle l'appela en particulier, & lui fit des reproches de n'avoir pas tenu la parole qu'il lui avoit donnée : » Vous avez vu, Madame, dans » le miroir qui couvre mon estomac, ré» pondit Elisor, celle que j'aime de toute » mon ame, & la seule que j'aimerai » pendant toute ma vie. Je ne vous or» donnerai point, reprit la Reine, d'é» touffer un amour que je sais par moi» même qu'on ne peut pas toujours maî» triser ; mais je prétends savoir depuis » quel temps cette passion, que vous » avez si bien cachée, est née dans votre » cœur. = Du moment que j'ai été at» taché à votre service, depuis sept an» nées. = Eh bien, Elisor, *s'il est ainsi* » *que vous le dites, je veux faire telle* » *preuve de la vérité, que je n'en puisse* » *jamais douter ; & après la preuve faite,* » *je vous estimerai tel envers moi, que* » *vous-même jurez être ; & vous connois-* » *sant tel que vous dites, me trouverez* » *telle que vous désirez* «. La Reine lui ordonna de partir dès le lendemain, & de se retirer pendant sept ans dans quelque endroit dont personne ni elle-même n'eût connoissance ; mais en quit-

tant cet Amant ſoumis & malheureux ; elle rompit une bague, & lui en remit la moitié, pour le rappeler à ſa mémoire, lorſque, ſon exil expiré, il ſe préſenteroit devant elle. Eliſor ſe rendit dans un lieu ſolitaire, où il paſſa ſes ſept années, combattu entre la douleur & l'eſpérance, & n'ayant pour compagnie qu'un ſeul domeſtique. Au bout de ce temps, comme la Reine alloit à la Meſſe, un Hermite, portant une grande barbe, vint lui baiſer la main, & lui préſenta un papier plié en forme de Requête. Cette Princeſſe, ſans jeter les yeux ſur le Suppliant, entra dans l'égliſe ; & ce ne fut qu'au milieu de la Meſſe qu'elle ſongea à ouvrir le papier : elle y trouva la moitié de l'anneau. Auſſi-tôt des ordres furent donnés pour chercher l'Hermite : on ne put le découvrir. Pendant ſa ſolitude, l'amour de Dieu avoit détruit en lui l'amour des créatures ; & il étoit retourné dans ſa retraite pour vaquer, juſques à la mort, aux ſoins de ſon ſalut. C'eſt ce qu'il mandoit à la Reine, qui en fut inconſolable.

C'eſt de la vingt-neuvieme de ces Hiſtoires que le bon La Fontaine a tiré ſon Conte de la Servante juſtifiée.

Dans

Dans la trente-deuzieme Nouvelle, il est question de deux ou trois méchans Cordeliers qui tromperent indignement une pauvre femme qui avoit une jeune & jolie fille à marier.

CES Moines libertins produisirent un jeune Frere de leur Ordre, qu'ils firent passer pour un Gentilhomme réfugié dans leur Couvent pour une mauvaise affaire, qui se proposa pour épouser la fille. La bonne femme, dirigée par les Cordeliers, la lui donna aussi-tôt; la dot fut touchée; le mariage consommé dans le Couvent, donna lieu aux vieux & aux jeunes de partager tous cette bonne fortune. Cependant la petite fille se douta de quelque chose; elle crut reconnoître son mari qui disoit la Messe; elle communiqua son soupçon, & on lui conseilla de déranger le bonnet de nuit de son époux pour connoître l'état de sa tête; c'est ce qu'elle fit, & ce qui découvrit, comme dit la Reine de Navarre, *le pot aux roses*. Les voluptueux Cordeliers furent punis comme ils le méritoient.

La trente-troisieme est fort singuliere.

DU temps de Louis XI, le Seigneur de Montmorency fut envoyé en ambas-

sade à Londres, où le Roi d'Angleterre lui fit le plus grand accueil. Un jour qu'il fut invité à la table de ce Monarque, il apperçut à la boutonniere de l'habit d'un Seigneur qui étoit assis à côté de lui, un gant de femme, chargé à chaque doigt de superbes diamans de toute couleur, ce qui attira l'attention du Seigneur de Montmorency. Le Lord, qui remarqua la curiosité de l'Ambassadeur, n'attendit pas qu'il lui demandât la raison de cette singularité, & lui dit dans le langage de son pays: » Je voy bien que » vous trouvez estrange de ce que si gor» giasement j'ay accoustré un pauvre gant, » ce que j'ay encore plus envie de vous » dire : car je vous tiens tant homme de » bien, & connoissant quelle passion c'est » qu'amour, que si j'ay bien faict vous » me louerez, ou sinon vous excuserez » l'amour qui commande à tous hon» nestes cueurs. Il fault que vous enten» diez que toute ma vie jay aimé, aime, » & aimeray encore après ma mort une » belle & respectable Dame. Je demeu» ray sept ans sans oser lui en faire le » semblant; mais un jour estant dedans » un pré, & la regardant, me print un si » grand battement de cueur, que je perdis

» toute couleur & toute contenance, » dont elle s'apperceut, & me demandant » ce que j'avois, je lui dis que c'estoit » une douleur de cueur insupportable. Elle » charitable posa la main gantée sur mon » cueur ; & à l'heure lui serray la main » contre mon estomach, en lui disant : » Hélas ! ma Dame, recepvez le cueur » qui veult rompre l'estomac pour saillir » en la main de celle dont j'espere grace, » vie & miséricorde. Quand elle entendit » ce propos, le trouva estrange, & voulut retirer sa main ; mais je la lui tins » si ferme, que le gant demeura en la » place de sa cruelle main ; & pour ce » que jamais je n'avois eu ne ay eu depuis plus grande privaulté d'elle, je » attaché ce gant comme l'emplâtre la » plus propre que je puisse donner à mon » cueur, & l'ay aorné comme voyez «.

Le Seigneur de Montmorency étoit trop poli pour rire tout haut de cette extravagance ; au contraire il loua en apparence le Lord, & lui dit qu'il étoit heureux de n'avoir obtenu que le gant de sa Dame, puisque vraisemblablement, si elle lui avoit accordé son cœur, il seroit mort de plaisir. Le Lord prit cette plaisanterie pour une véritable louange, dont il fut fort flatté.

Cette Nouvelle nous prouve combien les mœurs & la façon de penser ont changé en Angleterre depuis moins de trois ſiecles.

La trente-ſixieme Nouvelle eſt plus plaiſante que longue.

Il y avoit autrefois dans l'Egliſe Cathédrale de S. Jean de Lyon un monument élevé en l'honneur de quelque ancien Prince ou Général, & aux quatre coins de ce tombeau étoient quatre figures de marbre blanc repréſentant des ſoldats. Une bonne femme étoit accoutumée à venir dans cette Chapelle, & à placer ſon petit pain de bougie au défaut de la cuiraſſe d'une de ces figures. Un jour un ſoldat véritable, en chair & en os, étant entré un peu tard dans l'Egliſe, après avoir bien ſoupé, s'endormit au milieu de ſes camarades de marbre. A l'heure de Matines, la bonne femme vint à ſon ordinaire, & plaça ſa chandelle ſur le ſoldat réel & dormeur. Celui-ci ne s'apperçut pas plus qu'elle du quiproquo, juſqu'à ce que la cire étant fondue coula ſur ſa peau, & le réveilla. Alors il s'enfuit emportant la lumiere, & la bonne femme de le ſuivre en criant au miracle. MM. les Comtes Chanoines rirent beaucoup de cette aven-

ture, & la Reine de Navarre en fit un Conte.

La quarante-deuxieme Nouvelle est tragique; & n'est morale qu'autant qu'elle nous apprend quelle étoit la façon de penser des plus honnêtes Italiens des quinzieme & seizieme siecles; en quoi ils faisoient consister l'honneur, & avec quelle légéreté ils se vengeoient par l'assassinat.

Un Duc de Florence devint amoureux d'une Demoiselle, sœur de son Favori; il tâcha de la séduire, & n'y put réussir: enfin il s'adressa au frere même, lui confia son amour, & le pria de contribuer à son bonheur. Celui-ci lui fit d'abord quelques remontrances; mais voyant qu'il continuoit à suivre son projet, il dissimula, promit au Duc tous ses bons offices, &, quelques jours après, lui dit qu'il avoit déterminé sa sœur à lui donner un rendez-vous où il le conduiroit lui-même. Mais le jeune Florentin ne vouloit que venger l'honneur de sa famille, qu'il croyoit intéressée au projet qu'avoit le Duc. Sous prétexte de l'introduire dans la chambre de la Demoiselle, il le fit passer par des corridors obscurs où il l'assassina, & s'enfuit à Venise, où il se vantoit haute-

ment d'avoir ſauvé l'honneur de ſa ſœur en ôtant la vie à ſon Prince.

La quarante-neuvieme n'eſt pas ſi noire.

Il y avoit autrefois dans la Province du Perche deux Gentilshommes, qui, ayant été élevés enſemble, vivoient dans la plus parfaite union. Tout étoit entre eux en commun, la maiſon, la table, le coffre-fort, & même le lit; car, ſuivant l'uſage de ce temps-là, ils couchoient enſemble dans un de ces grands lits, qui pouvoient aiſément recevoir toute une famille. L'un des deux amis ſe maria à une Demoiſelle jolie, ſpirituelle & aimable, & qui auroit pu faire le bonheur de ſon époux, ſi la jalouſie n'étoit venue troubler la paix de ſon ménage. L'union des amis continua d'abord ſur le même pied. La jeune femme croyoit plaire à ſon époux, en riant, plaiſantant, & mettant en jeu tous les agrémens & la gaieté de ſa jeuneſſe avec l'ami de la maiſon. Celui-ci répondoit à ſes plaiſanteries avec eſprit, & avec cette liberté d'ame que l'on conſerve aiſément quand on n'eſt point amoureux; il ſe joignoit à elle pour railler ſon mari devant lui-

meme, sans crainte & sans amertume. Celui-ci, d'un caractere plus sérieux & plus sombre que l'autre, étoit quelquefois tenté de se fâcher; mais sa femme prenant parti contre lui, à dessein de lui faire entendre raison, en venoit ordinairement à bout. Cependant cette façon de vivre, si aisée & si agréable, qui ne devoit inspirer au mari aucune inquiétude, lui en causa. Ce ne fut pas d'abord avec son ami qu'il osa s'en expliquer; il ordonna à sa femme d'être plus circonspecte, & lui déclara qu'il trouveroit très-mauvais qu'elle causât aussi familiérement avec son ami: il lui défendit de l'en avertir; mais on juge bien que celui-ci ne fut pas long-temps sans s'en appercevoir. Il en résulta d'abord une explication, à la fin de laquelle le jaloux convint qu'il avoit tort. Son ami lui jura que, quoiqu'il rendît justice aux charmes & aux agrémens de sa femme, il n'en étoit nullement amoureux; qu'il ne lui étoit pas entré un seul instant dans l'esprit, ni dans le cœur, de former des vœux contraires au bonheur & à la tranquillité de son ami; qu'il se croiroit trop coupable si cela lui arrivoit, & qu'il se banniroit plutôt de leur pré-

ſence, que de ſe livrer à une paſſion ſi déplacée. Cette explication ſi franche & ſi honnête ne fit effet que pour quelque temps. Les folles inquiétudes recommencerent; l'ami ſincere & innocent ne pouvoit que répéter la même choſe; mais bientôt on ne s'en contenta plus. Enfin, après pluſieurs ſcenes inſupportables d'humeur, l'ami garçon prit le parti de ſe ſéparer du marié. » Rompons nos liens, lui dit-il; après tout, » ils ne ſont pas indiſſolubles; mais je » vous avertis, que ſi je me ſuis fait un » devoir ſacré de ne point penſer à votre femme pendant que nous étions » intimement liés enſemble, je ne me » crois plus à préſent obligé au même » ménagement «. En effet, ils ſe ſéparerent, & ne ſe virent plus, quoique demeurant toujours dans le même canton. Mais le ci-devant ami de la maiſon dit à la femme tant de choſes honnêtes ſur le chagrin qu'il avoit d'être privé de ſa ſociété, qu'elle conſentit à le recevoir chez elle ſecrétement, & ſans que ſon époux en fût informé. Ces entrevues myſtérieuſes eurent des ſuites, que probablement la durée de leur ſociété journaliere & continuelle n'auroit jamais entraînées. Au

bout de quelques années, le mari s'apperçut que ce qu'il avoit craint mal-à-propos, lui étoit véritablement arrivé; il en tomba malade de chagrin, en mourut, & ſon ancien ami épouſa ſa veuve.

La cinquantieme Nouvelle eſt d'un genre qui pouvoit paroître piquant du temps de la Reine de Navarre, & ne l'eſt plus aujourd'hui; c'eſt une Hiſtoire de Moines libertins.

QUELQUES Cordeliers s'étant trouvés à une noce de Village, la mariée étant allée ſe coucher de bonne heure après ſouper, l'un des Perés amuſa le marié, le fit boire & danſer, tandis que l'autre fut tenir ſa place. Ils changerent enſuite de rôle, juſqu'à ce que le pauvre Payſan, s'étant enfin rendu dans le lit nuptial, eſſuya des reproches d'une importunité dont il ne s'étoit pas encore rendu coupable. Ces reproches entraînerent une explication le lendemain matin. On reconnut les Cordeliers à leurs faits & geſtes; & ils payerent bien cher la nuit délicieuſe qu'ils avoient paſſée; car les Payſans mirent le feu à leur Couvent.

La cinquante-unieme Nouvelle eſt intéreſſante, & peut cependant être expoſée en peu de mots.

UN Gentilhomme de la Ville de Crémone, ayant, pendant plusieurs années, fait inutilement sa cour à une Dame de son voisinage, en fut si affligé, qu'il tomba sérieusement malade. Les Médecins furent appelés, & ne pouvant déterminer la cause de son mal, à tout hasard ils ordonnerent la saignée. La Dame, qui aimoit le Gentilhomme, ne put apprendre sans douleur l'état où il se trouvoit; elle lui écrivit aussi-tôt que, persuadée de la sincérité de son amour, elle étoit résolue à lui en accorder la récompense, & qu'il pouvoit, sur le soir, venir la trouver à une petite maison qu'elle avoit dans un des Fauxbourgs de Crémone. Ce billet rendit la santé au Gentilhomme : il ne manqua pas au rendez-vous à l'heure indiquée, & il y reçut les témoignages les moins équivoques de l'amour de sa Dame ; mais durant ces heureux momens, le bras saigné se débanda sans qu'il s'en apperçût, & il perdit tant de sang, qu'au bout de quelques minutes il expira dans les bras de celle qui avoit fait son bonheur. La Dame fut tellement touchée de la perte qu'elle venoit de faire, & dont elle étoit la

cause, que, tombant dans le désespoir, elle prit l'épée du mort, & se la passa à travers la poitrine. Ces deux Amans furent enterrés l'un à côté de l'autre.

En lisant la cinquante-troisieme, on s'attendrit sur le sort des maris malheureux.

SOUS le regne de Louis XII, il y avoit à Paris un homme si simple, qu'il croyoit à la vertu de toutes les femmes, & sur-tout de la sienne, qui étoit certainement une de celles qui méritoient le moins d'admiration. Cette méchante créature, après avoir vécu publiquement avec un Chantre du Roi, quitta son mari, & suivit son Amant jusqu'à Blois, où la Cour venoit de se rendre. Le mari ayant appris le lieu de sa retraite, lui écrivit pour l'engager à revenir avec lui, & la menaça, si elle n'obéissoit, de lui intenter un Procès au Tribunal de l'Officialité. Cette femme, sentant bien que, si l'affaire étoit portée devant les Juges, son Chantre seroit puni, & elle obligée de retourner auprès de son mari, s'avisa d'une ruse qui ne pouvoit être conçue que dans une aussi méchante tête que la sienne : elle feignit d'être grièvement malade, appela autour de son lit toutes

les femmes dévotes de ſon quartier, &; leur confeſſant ſon crime, elle proteſta que ſi Dieu lui rendoit la ſanté, elle étoit déterminée à changer de vie. Toute l'aſſemblée fut édifiée de ſon repentir; le ſoir la maladie empira, en apparence; il fallut lui adminiſtrer les derniers ſecours de l'Egliſe; & le lendemain matin on publia qu'elle étoit morte. Quelques bonnes femmes vinrent l'enſevelir; & à la fin de la journée, on la porta au cimetiere. Dans la nuit elle fut retirée de ſon trou par le Chantre, & par une Chambriere, qui avoit été la confidente de cette étrange manœuvre, & reſta longtemps cachée dans une campagne hors de la Ville. Pour faire ceſſer les pourſuites du mari, on lui envoya, en bonne forme, l'extrait mortuaire de ſa femme, & une atteſtation de pluſieurs Bourgeois, comme elle avoit fait une bonne fin. Le bon homme de mari fut joyeux d'être délivré d'une méchante compagne, & très-ſatisfait de la croire en Paradis. Quelque temps après, dans l'eſpoir d'être plus heureux, il épouſa une jeune & honnête perſonne, de laquelle il eut pluſieurs enfans. Mais au bout d'environ quinze ans, on vint l'avertir que ſa premiere

femme n'étoit point morte. L'Officialité ſe mêla de ce ſcandale, & contraignit ce malheureux époux à reprendre celle qui, ſi long-temps & ſi publiquement, l'avoit déshonoré, & à quitter celle qui lui avoit donné de beaux enfans, & dont il n'avoit que lieu de ſe louer.

La ſoixantieme eſt d'autant meilleure, qu'elle eſt courte.

Il y avoit à la Cour de François I une Dame très-aimable, mais encore plus coquette, qui ſe plaiſoit à écouter les fleurettes des Cavaliers, à leur donner les plus flatteuſes eſpérances, mais terminoit toutes ſes intrigues par jouer à ſes adorateurs quelques tours ſanglans. Se trouvant, depuis pluſieurs ſemaines, excédée des propos avantageux d'un de ſes Amans, elle lui donna rendez-vous dans une eſpece de garde-meuble qui étoit au deſſus de l'appartement qu'elle occupoit à la Cour. Le galant ne manqua pas de s'y rendre auſſi-tôt qu'il crut tout le monde retiré; mais la Dame, qui avoit mis pluſieurs de ſes amis dans ſa confidence, le voyant arriver enveloppé dans un grand manteau, commença à crier *au voleur*. Les amis qui s'étoient poſtés un

peu plus loin sur son passage, répéterent en chœur, *au voleur, au voleur.* Vingt domestiques sortirent de tous côtés avec des flambeaux, en redoublant les cris, *au voleur, au voleur, au voleur.* Le pauvre galant voulut fuir; en courant, son manteau tomba, & il fut reconnu, c'est ce qu'il craignoit le plus. Alors les cris se changerent en grands éclats de rire. Il eut beau le lendemain nier le fait, il fallut essuyer les railleries de toute la Cour, & du Roi même, à qui on avoit expliqué le mystere de cette aventure.

La soixante-cinquieme est assez simple, & peut être répétée plusieurs fois dans tous les temps.

Un Avocat de Paris, déjà vieux, très-expérimenté, fort riche, depuis long-temps veuf & sans enfans, s'avisa, dans l'espérance d'avoir un héritier, de prendre pour épouse une jeune & aimable fille qui n'avoit pas plus de dix-huit ans. Ce second mariage ne pouvoit être heureux. La jeune femme, ennuyée des froideurs de son époux, se livra à tous les amusemens qui plaisent si fort à la jeunesse. Un jour qu'elle dansoit dans un bal, elle fut remarquée par un très-grand Seigneur, qui en devint éperdument amou-

reux. Depuis ce jour il la suivit par-tout, lui parla souvent de sa passion, & à force de persévérance il parvint à être écouté, & à obtenir un rendez-vous dans la maison même de l'Avocat. Il trouva la porte ouverte, comme on en étoit convenu avec lui; mais en montant l'escalier il rencontra l'époux une lumiere à la main. Sans se déconcerter: » Monsieur, lui » dit-il, ne soyez point étonné si je viens » vous voir à une heure indue, j'ai à vous » consulter sur une affaire fort impor- » tante; mais avant d'entrer en matiere, » faites-moi le plaisir d'ordonner qu'on » m'apporte un coup à boire, car je meurs » de faim & de soif, arrivant de la » chasse avec le Roi «. L'Avocat, très-honoré de la visite qu'il recevoit, appela sa femme, afin qu'elle fît promptement servir une collation à son client. Pendant ce temps il écouta ce que l'amoureux Seigneur avoit à lui dire, & qui consistoit dans l'exposition d'une question de droit que le Seigneur avoit effectivement à faire juger. La collation étant apportée, l'Avocat, pour qu'il pût donner son avis, passa dans son cabinet afin d'y chercher les livres nécessaires; la recherche fut longue, & la jeune femme

saisit cet instant pour dire à son Amant qu'en sortant de la maison il ne manquât pas d'y rentrer par une autre porte, & qu'il se glissât dans une certaine garde-robe dont elle lui donna la clef, où elle iroit le joindre. Tout réussit au gré des parties intéressées : l'Avocat eut un excellent client ; la jeune femme cessa de se plaindre de la froideur de son vieil époux, & le grand Seigneur eut la satisfaction d'être aimé d'une belle femme, & de voir ses intérêts discutés par un habile Avocat.

Boistuau n'ayant point intitulé son Histoire des Amans fortunés, *Heptameron*, n'y a fait entrer que soixante-sept Contes ; mais Gruget ayant annoncé ce Recueil comme étant de la Reine de Navarre, & composé de sept Journées de dix Nouvelles chacune, en a ajouté trois, placées en différens endroits. La quarante-cinquieme Histoire de l'édition de 1559, est une de celles-là : quoiqu'assez gaillarde, elle n'est ni piquante ni intéressante.

La quarante-sixieme est plaisante.

UN Cordelier prêchant contre les maris qui battent leurs femmes, leur disoit : » Mes chers Auditeurs, vous savez tous » que les enfans qui battent leurs peres & » leurs meres, commettent un grand pé» ché : on les envoie à Rome pour obtenir » l'absolution

» l'absolution du Pape, pour un cas aussi
» grave : mais, en vérité, ceux qui bat-
» tent leurs femmes sont peut-être encore
» pis ; car enfin, qu'en arrive-t-il ? vos
» femmes vous envoient au Diable. On
» revient de Rome ; Mais, comme dit l'E-
» criture, on ne revient point de l'enfer.
» Hélas ! me dira un pauvre mari, com-
» ment puis-je empêcher ma femme de
» me donner au Diable? Oh! je m'en
» vas vous le dire : il faut la battre, mais
» la battre avec précaution & cérémonie.
» Vous savez bien que l'on chasse le
» Diable avec la Croix & l'eau bénite.
» Venez dans notre Couvent, emprun-
» tez-nous notre Croix & notre goupil-
» lon, & servez-vous du manche de l'un
» & de l'autre pour les rosser ; elles au-
» ront beau appeler le Diable à leur se-
» cours, il n'y viendra pas. D'ailleurs,
» cela vous donnera le temps de la ré-
» flexion, & à nous, celui de vous en
» faire faire ; car je vous avertis, qu'a-
» vant de nous prêter à cette correc-
» tion, nous voudrons savoir de quoi il
» s'agit «.

La soixante-sixieme de l'édition de Gruget est une véritable anecdote, & très-singuliere ; la voici.

L'ANNÉE que Monſieur de Vendôme (Antoine pere de Henri IV) épouſa la Princeſſe de Navarre, après les fêtes qui furent données à l'occaſion de ce mariage, les deux époux, & le Roi & la Reine de Navarre, ſe mirent en chemin pour la Guyenne. S'étant arrêtés dans le Château d'un Gentilhomme pour y paſſer la nuit, ils s'amuſerent tant & ſi long-temps à danſer avec les jeunes perſonnes qui y avoient été raſſemblées pour leur faire fête, que les jeunes époux, extrêmement fatigués, furent ſe jeter ſur le lit qui leur avoit été préparé, ſans daigner quitter leurs habits, & ſans prendre la précaution de fermer leur porte. Comme ils étoient dans leur premier ſommeil, ils furent réveillés par les clameurs d'une vieille ſervante, qui, tenant une lanterne ſourde à la main, les apoſtropha dans ces termes, ainſi rapportés par la Reine leur belle-mere : » Infame » ribaude que tu es, il y a long-temps » que je te ſoupçonne; peux-tu t'aban- » donner ainſi à ce vilain Apoſtat? Si la » crainte de Dieu ne me retenoit, je » vous aſſommerois tous les deux là où » vous êtes, & je changerois en vraies » douleurs vos vains plaiſirs; mais je vais

» tout dire à Madame, & l'amener ici «... Un éclat de rire qui échappa aux jeunes époux, fit que la vieille ſervante approcha ſa lanterne & reconnut ſon erreur ; elle ſe jeta à leurs genoux, & leur demanda pardon d'avoir interrompu leur ſommeil; mais M. de Vendôme ne le lui accorda, qu'à condition qu'elle les mettroit au fait de cette aventure. La ſcrupuleuſe vieille leur dit qu'il y avoit long-temps qu'elle ſoupçonnoit un Protonotaire qui ſe mêloit de faire le factotum dans la maiſon, d'entretenir un commerce criminel avec une jeune Chambriere de la Dame du Château; que pour faire l'acquit de ſa conſcience, elle les guettoit depuis pluſieurs jours, & que cette nuit elle avoit cru les prendre ſur le fait. Les jeunes époux rirent beaucoup de ce récit ; & comme le jour n'étoit pas encore prêt à paroître, en l'attendant, & ne pouvant dormir, ils s'amuſerent à faire des commentaires ſur la charité des vieilles filles qui les portent à troubler les plaiſirs des jeunes.

Boiſtuau, Editeur des *Amans fortunés*, ou de la premiere édition des Contes de la Reine de Navarre, eſt auſſi le premier Auteur d'un Recueil que l'Abbé Lenglet place parmi les Romans,

quoique la plupart des Histoires qu'il contient; si elles ne sont pas absolument vraies, ne soient point romanesques. Il a été imptimé pour la premiere fois en 1551, sous le titre d'*Histoires prodigieuses, par Pierre Boistuau, dit Launai*, réimprimé en 1567, avec une seconde Partie, par Claude de Tesseran, Parisien. En 1575, il en parut une troisieme Partie par Francois de Belleforêt; en 1578, une quatrieme par Roderic Hayer; en 1582, une cinquieme Partie, dont Belleforêt fut encore l'Editeur, mais qui est entiérement composée d'un Traité des Monstres, par Arnaud Sorbin, Evêque de Nevers. Ces cinq Parties ont été réimprimées à Anvers en 1595; on doit y joindre le Recueil des cas mémorables advenus de nos ans & siecles passés, par Jean de Marcouville, Gentilhomme Percheron; Paris, 1564. En convenant que ce ne sont point là des Romans, nous avons cependant trouvé, en les parcourant, quelques remarques assez singulieres & assez curieuses, pour croire qu'elles amuseront ceux de nos Lecteurs auxquels les anecdotes fabuleuses ne déplaisent pas.



TRAITS singuliers & remarquables tirés des Histoires prodigieuses de Boistuau, dit Launai, *& de ses Continuateurs.*

LES six Livres de ces Histoires sont divisés par Chapitres, dont chacun a un objet différent. Dans celui des morts prodigieuses, ou pour mieux dire singulieres de différens Rois & Princes, on lit que Zénon, Empereur de Constantinople, après avoir remporté plusieurs éclatantes victoires, mourut misérablement, ayant été enterré vif par le commandement de sa femme. Qu'Asclepius, frere de Pompée, qui avoit été un très-grand homme de mer, & avoit pendant vingt-deux ans couru toutes celles alors connues, livré plusieurs combats, & essuyé un grand nombre de tempêtes, mourut en tirant de l'eau d'un puits, où il se laissa tomber & se noya. Qu'un Roi d'Angleterre, nommé Menbricius, fut mangé des loups, à la poursuite desquels il s'amusoit: c'est ce qui engagea Alfred, un de ses successeurs, à faire une si cruelle guerre à ces animaux en Angleterre, qu'il n'en

reste pas un seul. Drusus ayant vaincu les Parthes, & entrant en triomphe dans Rome, fut tué sur son char de victoire, d'une tuile qui lui tomba sur la tête. Charles, Roi de Navarre, sentant de grandes douleurs de nerfs, on lui conseilla de se faire envelopper d'un drap imbibé d'eau-de-vie ; par malheur le feu prit à un fil, de là au drap, & au corps du Roi, qui fut entiérement consumé. L'Empereur Othon III fut empoisonné avec une paire de gants parfumés, que lui envoya la veuve de son ennemi. L'Empereur Henri VII le fût en recevant la communion ; & le Pape Victor III en disant la Messe. Benoît VI mourut de faim dans une prison où on l'avoit laissé sans nourriture ; & Jean XI fut étouffé sous des matelas & des oreillers. Tout le monde sait l'Histoire de Popiel, Roi de Pologne, qui fut dévoré par les rats. Son jurement ordinaire étoit de dire : *Si cela n'est pas vrai, que les rats me mangent ;* il mentoit souvent, & les rats le mangerent. Le Roi d'Angleterre, Andebout, mourut ivre, à la fin d'un grand souper. Le sort du Roi Nabucodonosor fut pire en quelque maniere ; car il fut réduit pendant vingt-deux ans à l'état des bêtes,

après quoi il remonta sur son trône, & gouverna de nouveau l'Assyrie, malgré l'opposition de son fils qui ne vouloit pas le reconnoître. L'estampe qui représente ce Roi infortuné dans le Livre de Boistuau, nous le montre tout velu, marchant à quatre pattes, & broutant l'herbe, mais ayant toujours sa couronne sur sa tête.

Dans un autre Chapitre, il est question de la force & des effets de l'imagination des femmes enceintes. L'Empereur Charles IV étant en Bohême, on lui présenta une fille qui avoit tout le corps couvert d'un poil frisé qui ressembloit à une toison d'agneau. On reconnut que c'étoit une suite de l'attention que la mere avoit donnée, depuis le commencement de son mariage, à une figure de S. Jean-Baptiste, qui étoit placée dans sa chambre à coucher, vis-à-vis de son lit. Une autre femme grosse eut une envie bien extraordinaire; ce fut celle de manger deux bons morceaux de la chair d'un jeune homme gras & bien nourri, qu'elle voyoit souvent; elle s'en expliqua, & reçut en vain toutes sortes de représentations sur un goût aussi étrange. Un jour qu'elle rencontra le jeune homme, qui ne s'y attendoit pas, elle se jeta sur lui,

Q iv

lui emporta un morceau de la main, & s'enfuit. On juge bien que le jeune homme ne se mit plus à portée de satisfaire une pareille envie; cependant elle n'étoit pas passée, & la malheureuse femme tomba malade, non de regret de ce qu'elle avoit fait, mais de chagrin & de désespoir de n'en pouvoir faire davantage. Elle mourut en mettant au monde deux jumeaux, dont l'un étoit vivant, & l'autre mort.

Dans le Chapitre des *Monstres*, on trouve une multitude d'Histoires de ce genre, qui ne sont ni intéressantes ni agréables; je ne ferai mention que de deux. L'an 1495, il naquit auprès de Vomrs deux filles jumelles qui se tenoient ensemble; elles étoient attachées par le front, dans une posture qui gênoit certainement beaucoup leur démarche. Le monstre le plus étrange qui ait peut-être jamais été, est celui que l'on voit représenté dans le Livre de Boistuau: il a une trompe d'éléphant au bout du nez, des oreilles d'âne, une queue de serpent, des pattes de lion, & six têtes de chiens de différentes especes, barbets, doguins, & épagneuls, qui sortent de ses coudes, de ses genoux, & de quelques autres parties de son corps.

Dans un autre Chapitre, où il eſt queſtion des Augures & de la divination ſi reſpectée des anciens Romains, on prétend que la mort de Céſar fut prévue cent jours avant qu'elle arrivât, parce que le tonnerre étant tombé ſur l'inſcription qui étoit au bas de ſa ſtatue, enleva la premiere lettre de ſon nom, le C, ſi bien qu'il ne reſta plus que les quatre dernieres, *eſar* ; le C ſignifiant cent en chiffres Romains, on en conclut que dans cent jours Céſar ſeroit lui-même enlevé de la terre.

A l'occaſion des tremblemens de terre, Boiſtuau parle de celui de 1538, qui fit autant de mal en Portugal, & particuliérement à la ville de Lisbonne, qu'un pareil accident en a occaſionné dans le même pays environ deux cents ans après.

Dans le Chapitre des *Amours prodigieuſes*, Boiſtuau raconte une Hiſtoire aſſez romaneſque & paſſablement intéreſſante. Il y avoit à Corinthe un jeune homme charmant, dont toutes les Courtiſanes, qui, comme on ſait, ſe trouvoient en grand nombre dans cette ville de la Grece, étoient éperdument épriſes. Une ſeule, nommée Lamia, lui avoit réſiſté d'abord, & on juge bien que c'eſt

de celle-là dont le jeune homme devint amoureux. Elle s'en apperçut avec plaisir, & continua à lui tenir rigueur. De son côté, il la pressoit vivement; enfin il obtint d'elle la promesse de le rendre heureux, mais à une condition qui paroissoit impossible à remplir, c'est qu'il lui procureroit la chaîne d'or de Bacchide; c'étoit la plus belle & la plus achalandée de toutes les Courtisanes de Corinthe; elle avoit acquis ce bijou depuis que ses faveurs étoient en vogue; en ne les accordant qu'à ceux qui la mettoient en état d'ajouter un chaînon à cette magnifique chaîne d'or & de pierreries, qu'elle portoit au cou & étaloit avec le faste d'un triomphateur entouré des dépouilles d'une multitude de pays conquis. Comme dans le cœur des femmes les plus intéressées il y a toujours une petite place réservée au sentiment, ce qu'elle faisoit payer si chérement à d'autres, elle l'accordoit gratuitement au bel Aristogiton; c'est le nom du jeune homme. Il en profitoit quelquefois, mais toujours assez indifféremment, n'étant occupé que de Lamia. Il résolut enfin de satisfaire celle-ci, & n'hésita pas à demander à Bacchide sa chaîne pour la sacrifier à sa rivale. On juge bien que

la proposition fut d'abord rejetée, même avec fureur; mais enfin voici comment le jeune homme s'y prit pour la faire réussir. Il feignit de tomber dans le plus violent chagrin & dans la plus affreuse mélancolie; bientôt il supposa une maladie de langueur, que les Médecins, ne fût-ce que par complaisance pour lui, déclarerent mortelle, en annonçant à Bacchide qu'elle étoit sur le point de perdre ce charmant objet. Elle répondit qu'elle donneroit sa vie pour le conserver. Je ne vous en demande pas tant, répliqua Aristogiton d'une voix mourante, je ne vous demande que votre chaîne pour l'offrir à Lamia. = Quoi ! vous pensez encore à elle dans l'état où vous êtes? = Sans doute, & c'est le seul moyen de conserver mes jours = Ce dernier mot bien répété détermina la tendre Courtisane; elle alla elle-même offrir son trésor à sa rivale; & celle-ci, touchée à son tour de la démarche de son ennemie, ne voulut point profiter de sa générosité. Elle la lui rendit en présence d'Aristogiton, en lui conseillant de rester toujours attaché à une Amante si passionnée. Enfin, l'affaire s'arrangea entre les deux Belles & le jeune homme, qui partagea sans doute

entre elles ses faveurs & sa reconnoissance.

Dans le Chapitre des *Banquets prodigieux*, Boistuau nous raconte des choses étranges, indépendamment des traits de prodigalité & de gourmandise qui sont connus de tout le monde. Il nous dit que Darius, Roi de Perse, donnoit des festins si nombreux & si magnifiques, qu'il avoit quelquefois à souper quinze mille personnes. Chacun de ces soupers coutoit quatre cents talens; chaque talent valant environ mille écus, l'écot se montoit à quinze ou seize écus par tête. Lorsque Xercès tenta de passer dans la Grece avec une armée de près de huit cent mille hommes, il se trouva dans l'Asie un simple Négociant, nommé Pithius, assez riche pour régaler toute cette armée pendant une journée.

Boistuau dit avoir vu dans sa jeunesse, à Avignon, un Seigneur Italien qui étoit d'une magnificence extrême, sur-tout quant à la bonne chere; il donnoit des fêtes au public Avignonois, où les gens de tous les états étoient admis: on abandonnoit au peuple un bœuf entier rôti, dont le corps étoit rempli de volaille & de gibier de toute espece; il y avoit pour les Seigneurs des tables somptueusement

garnies, ſur leſquelles on admiroit des cages de ſucre, dans leſquelles étoient enfermés des oiſeaux vivans, & des plats de gelée tranſparente, à travers laquelle on voyoit nager des poiſſons. Enfin, non content de ſervir aux convives des oiſeaux & du gibier rare, on leur en donnoit autant en peau & en plume à emporter chez eux, pour s'en régaler dans leur famille.

L'Empereur Maximin a été le plus grand mangeur & le plus gourmand de tous les Souverains du monde; *auſſi étoit il devenu ſi gras*, *&*, pour me ſervir des expreſſions de l'Auteur, *étoit-il ſi chargé de cuiſine, qu'à force de ſouffler il eût fait tourner un moulin à vent; & ſi avoit coutumiérement devant lui deux hommes occupés à lui porter le ventre, & devinrent ſes membres, par ſucceſſion de temps, tels que les bracelets de ſa femme lui ſervoient d'anneaux à ſes doigts.* Le célebre Médecin Galien rapporte d'un autre Tyran, qu'il s'étoit tellement accoutumé à boire & à manger, qu'il devint ſi gros & ſi gras, qu'il n'oſoit ſe manifeſter au peuple, de peur d'être moqué; & ainſi reclus, s'enfla ſi bien de graiſſe, qu'il étoit obligé de ſe faire appliquer des ſangſues ſur tous les membres, pour lui tirer cette humeur.

Pour rendre la chose plus sensible, Boistuau a fait graver dans son Livre la figure de ce Prince à table.

Dans un autre Chapitre, l'Auteur assure, à ce qu'il dit d'après Pline, que ceux qui mangent de la cervelle d'ours, se croient transformés en ours; & il cite pour exemple un Gentilhomme Espagnol, qui, de son temps, ayant mangé de la cervelle d'ours, avoit couru dans les forêts comme cette bête féroce.

Une Histoire plus vraisemblable, est celle d'un Gentilhomme Milanois, qui se noya dans une riviere, sur la foi d'un écho. Etant arrivé sur l'un des deux bords, & voyant quelques habitations de l'autre côté, il cria, en demandant s'il n'y avoit point de péril à passer; une voix répondit *passer* : est-ce par ici, reprit le voyageur? & la même voix répéta *par ici*. Le voyageur passe; & lorsqu'il est au milieu de l'eau, il perd pied & se noie.

Boistuau nous assure, dans un nouveau Chapitre des Monstres, qu'au commencement du seizieme siecle, on apporta de Turquie à Venise une hydre à sept têtes, dont il nous donne la représentation. Elle a deux pattes, une queue de serpent re-

courbée, & chaque tête eſt coiffée d'un bonnet. L'Auteur ajoute que les Vénitiens trouverent ce monſtre ſi ſingulier & ſi curieux, qu'ils l'envoyerent en préſent au Roi François I, qui le fit placer dans ſon cabinet de curioſités. Jean de Marcouville, contemporain & continuateur de Boiſtuau, prétend qu'on l'y voyoit encore de ſon temps. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il ne ſe trouve plus dans le précieux cabinet dont Monſieur le Comte de Buffon a la garde. On peut même croire que ſi ce monſtre y exiſtoit encore, il en ſeroit banni, comme une piece factice. Il faut qu'au commencement du ſeizieme ſiecle, les Vénitiens eſtimaſſent particuliérement les monſtres, qu'ils conſervoient empaillés; car le même Marcouville rapporte que, vers ce temps, le Sénat de Veniſe fit préſent à un Ambaſſadeur de France, qui s'étoit comporté avec beaucoup d'habileté dans une négociation épineuſe, d'un grand crocodile, qui avoit été apporté du Nil à Veniſe, par Alexandrie. De notre temps, les préſens que les Souverains font aux Ambaſſadeurs en pareille circonſtance, conſiſtent en bijoux précieux, en portraits, ou en épées d'or enrichies de diamans. Chaque ſiecle a ſes uſages.

Boiſtuau a connu en Italie beaucoup de

Charlatans qui manioient les ſerpens ſans danger ; il prétend qu'il ne faut pour cela que ſe frotter les mains avec du jus de rave. Il a vu auſſi des Opérateurs débiter un baume, qu'ils appeloient *balzamin*, au moyen duquel, après s'être fait mordre la langue par des ſerpens, qui la leur faiſoient enfler conſidérablement, ils ſe la guériſſoient ſur le champ. Il a été témoin d'un combat de deux de ces gens-là, l'un Padouan, & l'autre Véronois, qui, s'étant rencontrés enſemble dans la Ville de Treviſe, firent aſſaut de poiſon & de contre-poiſon. Le premier propoſa à l'autre de choiſir, entre une racine qu'il lui montra, & un gros crapaud noir, en l'aſſurant que s'il avaloit l'un, il avaleroit l'autre, & qu'enſuite ils pourroient chacun prendre leurs remedes. Le Véronois choiſit la racine, le Padouan avala le crapaud. Tous les deux enflerent, furent bien malades : mais enfin le Véronois en mourut. Le Padouan triompha, vendit ſes drogues tout ce qu'il voulut, & partit promptement, pour éviter les pourſuites de la Juſtice, qui n'auroit ſûrement pas approuvé ce combat à outrance.

Dans le Chapitre vingt-quatrieme, Boiſtuau nous aſſure que l'an 1573, le Luthéraniſme

Luthéranisme & le Calvinisme ayant voulu s'établir en Irlande, le Ciel fit un miracle, pour conserver les bons Irlandois dans leur attachement à la Catholicité. Il crut auprès de Cork en Irlande, un grand arbre, qui, au lieu de fruit, portoit des chapelets & des rosaires; tout le monde s'empressa d'en cueillir, & ils furent distribués dans toute l'Europe, comme les preuves du plus beau miracle. L'Auteur assure qu'il a vu apporter & vendre de ces chapelets dans la Ville de S. Malo en Bretagne; mais il n'a pas vu l'arbre sur lequel ils croissoient. Il n'a pas même été témoin d'une autre merveille, qu'on dit qui arrive communément aux Isles Hébrides, situées dans la mer du Nord. Il y a dans ce pays-là des arbres, dont les feuilles & les fruits, tombant à terre pendant l'automne, se changent en oiseaux, qui d'abord courent & voltigent, & enfin s'échappent & s'envolent dans les airs. Dans ce même pays, il y a des arbres, au haut desquels il croît des épis qui produisent du bled.

L'un des Continuateurs de Boistuau nous dit des choses merveilleuses de plusieurs jumeaux, qu'il a vus & connus,

& qui ſe reſſembloient parfaitement : entre autres, de deux, dont le nom étoit Colin, & qui vivoient à Rome. Il paroît que les Grecs appeloient ces jumeaux, ſur-tout quand il y avoit entre eux autant de reſſemblance, *Ménecmes*. Ce ſont les Latins qui les ont appelés les premiers *Gemelli*, *Gemeaux*. Nos vieux François les appeloient *Beſſons*.

Dans un Chapitre conſacré aux accouchemens extraordinaires, on trouve qu'en Italie il y eut une femme qui eut vingt enfans en deux couches, neuf à la premiere, & onze à la ſeconde ; il eſt vrai que pendant ſes groſſeſſes ſon ventre étoit d'un ſi furieux volume, qu'elle étoit obligée de le ſoutenir par une ſerviette qu'elle attachoit à ſon col ; cependant elle accoucha heureuſement toutes les deux fois. Tout le monde ſait l'hiſtoire de cette Comteſſe de Hollande, qui, ayant reproché à une pauvre femme, qui avoit ſix petits enfans, qu'elle ne pouvoit pas les avoir eus d'un ſeul homme, fut punie du Ciel en voyant accomplir le vœu de la malheureuſe Mendiante, qui lui ſouhaita autant d'enfans qu'il y a de jours en l'an. Elle les eut tous d'une ſeule couche; & s'ils ne vécurent pas long-temps,

du moins furent-ils tous baptiſés. Si cette derniere Hiſtoire eſt un peu difficile à croire, du moins trouvera-t-on aſſez ſimple ce que raconte Cronier, Hiſtorien de Pologne, qu'en 1469, une femme de Cracovie eut d'une ſeule couche trente-ſix enfans.

Dans la ſeconde continuation de Boiſtuau, dont l'Auteur eſt Belleforeſt, on trouve un grand nombre d'Anecdotes ſur les chiens, dont quelques-unes ſont très-connues, les autres le ſont moins; telle eſt celle d'un chien de Sienne en Toſcane, qui avoit formé, de ceux de ſon eſpece, différentes compagnies ou troupes, qu'il faiſoit agir & manœuvrer utilement pour la défenſe de la Ville ſa patrie, alors aſſiégée par les François. Il faiſoit les fonctions de Major Général dans cette petite armée, dans laquelle il y avoit des corps de barbets, de lévriers, de baſſets; les plus redoutables étoient les mâtins, ce que nous appellerions aujourd'hui les grenadiers. Ce chien guerrier s'appeloit communément le Capitaine Peliſſe, parce qu'il étoit barbet à grands poils. Il étoit très-connu & admiré des François, & fut compris dans la capitulation de la place. On trouve la plus grande partie des détails de cette Hiſtoire ſingu-

liere dans les fameux Mémoires militaires de Blaize de Montluc, Maréchal de France, qui écrivoit au seizieme siecle, & avoit fait la guerre en Italie avec François I.

On lit dans les anciens Mémoires de la Maison de Benac, très-illustre dans le pays de Bigorre, qu'un Seigneur de cette famille, Booz de Benac, ayant été à la Croisade, & y ayant resté vingt-cinq ans à faire la guerre aux Infideles, revint enfin dans sa patrie, où personne ne vouloit le reconnoître : on s'étoit mis en possession de son bien, & on ne vouloit pas le lui rendre ; par bonheur il retrouva un vieux lévrier, qui lui avoit appartenu, & qui ne s'y trompa pas. Il le reconnut, le caressa, & ne voulut plus le quitter. Cet instinct, ou plutôt ce sentiment, ranima enfin ceux des parens du Gentilhomme ; ils se rappelerent le souvenir du Sieur de Benac, & lui rendirent justice.

Tout le monde sait l'histoire du chien de Montargis, qui combattit en champ clos contre l'assassin de son Maître.

Je ne veux point m'arrêter à une infinité d'histoires de présages, que Belleforest raconte comme étant arrivés au

commencement du seizieme siecle, & annonçant les malheurs qui ont été si communs pendant le cours de ce siecle. On vit dans l'air des troupes de vautours combattre contre celles de corbeaux; des compagnies de geais, contre d'autres de corneilles; une foule d'oiseaux noirs & lugubres se percher sur le clocher de la Cathédrale de S. Pierre de Geneve, avant que le Catholicisme en fût banni. En 1567, on vit se promener dans la Savoie une Procession lugubre, composée de gens habillés de noir, portant des flambeaux, précédés d'une Croix également noire, & entourant une veuve désolée, qui se déchiroit la poitrine & s'arrachoit les cheveux. Cette Procession sortoit par une montagne, & rentroit par une autre.

Entre les prodiges d'une autre espece, l'on apprend que l'an 1275, il naquit à Cracovie en Pologne, un enfant qui parla à six mois, & annonça une irruption des Tartares, en déclarant que Dieu permettoit que ce désordre arrivât, en punition des péchés des Polonois. Comme on lui demandoit d'où il savoit cela, il dit que c'étoit par révélation divine; qu'au reste, il seroit en-

veloppé lui-même dans le désastre de sa patrie : ce qui arriva peu après : lui & toute sa famille furent massacrés, comme une infinité d'autres.

Belleforest croit fermement aux revenans ; il s'en rapporte à sa propre expérience. Ayant couché une nuit dans le Château de Fontenibles, près de Toulouse, dans une belle chambre à côté de la Chapelle, il fut tourmenté toute la nuit par des revenans ou des esprits follets ; il entendit un grand vent, & fut secoué dans son lit, quoiqu'il fît très-beau ; on en tira les rideaux, on lui ôta sa couverture, sans qu'il pût voir de qui cela venoit ; enfin, il eut grand peur, & quitta bien vîte ce séjour.

Un Seigneur Anglois l'a assuré, qu'ayant voulu faire son Château d'une ancienne Abbaye, dont les Moines avoient été chassés du temps de Henri VIII, il ne put jamais y habiter tranquillement, parce qu'il entendoit tous les jours les anciens Religieux qui revenoient psalmodier & chanter des Messes de *Requiem* à ses oreilles ; ce qui l'empêchoit de dormir, ou le réveilloit en sursaut d'une maniere effrayante.

L'an 961 de notre Ere, il y eut une

inondation du Rhin, d'une espece bien particuliere ; le fleuve s'enflamma en même temps qu'il s'enfla, & ses ondes répandues sur le rivage, à droite & à gauche, non seulement entraînoient les maisons & noyoient les habitans, mais brûloient & consumoient les uns & les autres.

Entre les Continuateurs de Boistuau, il n'y en a point où l'on trouve des traits plus singuliers & plus curieux, que dans l'Ouvrage de Jean de Marcouville. Il étoit ami intime de Boistuau, & ne cesse de faire son éloge, en enchérissant sur toutes les choses extraordinaires qu'a écrites celui-ci. Il se désole sur les malheurs de la France, & prouve, par une infinité de faits, que les troubles du seizieme siecle ont été prévus & prédits un peu avant qu'ils éclatassent. Le bon-homme dit, par un triste jeu de mots, que c'est bien à tort que l'on a appelé nos guerres de France, civiles, car elles étoient bien criminelles. Il met la fameuse Comete de 1557 au nombre des plus terribles signes qui aient paru dans le Ciel, pour annoncer nos malheurs. Il parle ensuite des tonnerres de l'an 1561, des pluies

qui s'enſuivirent, & qui durerent pendant deux ans entiers & occaſionnerent la peſte & la famine; mais il craint ſurtout la fin de l'année 1563, pendant laquelle il écrivoit, attendu que dans la vie de l'homme, l'année ſoixante-troiſieme eſt l'année clymatérique, toujours dangereuſe à paſſer, & dans laquelle on éprouve du moins quelque accident ou quelque grande maladie. Or, dit-il, ce qui arrive aux hommes en particulier, doit auſſi arriver aux Empires. D'ailleurs, *Noſtradamus* avoit prédit que le mois de Mai de l'année 1563 ne ſe paſſeroit pas tranquillement; & puis, ajoute Marcouville, il y a un proverbe qui dit: *Quand oportet ſe trouve en place, il faut que la choſe ſe faſſe.* Enfin, il y avoit tout à parier, en 1563, que la fin du monde approchoit.

Un phénomene bien extraordinaire du même temps, eſt la naiſſance d'un veau enfroqué, qui fut généralement regardé comme un augure & un préſage certain de la révolte de Luther contre le Pape, & de la deſtruction du Monarchiſme dans une partie de l'Allemagne. Chacun des deux partis, Catholique & Proteſtant, interpréta à ſa maniere ce prétendu &

ridicule miracle, qui arriva à la fois dans deux endroits différens; l'un en Saxe, & l'autre dans la Seigneurie de Frieberg, près de Zell en Westphalie. (Il est à remarquer que la Seigneurie & les Seigneurs de Frieberg ont pris & conservé ce veau enfroqué dans leurs armes, & que, par quelques Généalogistes, ce veau a été transformé en cochon.)

La famine fut extrême dans toute la France en 1528. Alors les pauvres étoient obligés de se rassasier de mauvaises herbes, d'orties, & de chardons; on fit du pain de fougeres, de glands, & de fênes de hêtre. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, ce fut que les pauvres se virent obligés de vendre leurs héritages aux riches, pour avoir du pain. Depuis, la famine se fit encore sentir cruellement en France pendant les années 1556 & 1557.

En 1542, l'Allemagne éprouva un fléau cruel; ce fut l'arrivée d'une nuée de sauterelles, qui détruisit l'espoir des Laboureurs. Cependant, dit Marcouville, tous ceux qui purent manger ces sauterelles fraîchement tuées, & grillées ensuite, s'en trouverent très-bien; mais comme elles s'arrêtoient en tas dans la campagne, y mouroient & y pourrif-

ſoient, elles y répandirent une infection horrible; de ſorte que, pour s'en garantir, il fallut les brûler, & avec elles toutes les récoltes. Au reſte, il ne faut pas s'étonner, dit-il, ſi les Allemands mangeoient des ſauterelles, puiſque tout le monde ſait que S. Jean vivoit de ſauterelles dans le Déſert. Mais ce que beaucoup de perſonnes ignorent, c'eſt que les Allemands, du temps de Marcouville, mangeoient des vers à ſoie.

En 1546, il y eut en Allemagne une maladie épidémique & peſtilentielle, que l'on appela *la ſuette*, parce qu'on ne s'en guériſſoit que par la ſueur; auſſi les gens qui en étoient attaqués s'enveloppoient-ils dans un drap, & ſe couvroient beaucoup; s'ils ne ſuoient pas, ils mouroient, & ſe trouvoient ainſi tout enſevelis. Cette maladie, à ce qu'on croit, avoit, comme quelques autres, été apportée des pays étrangers dans pluſieurs ballots de laine; de ſorte qu'on diſoit qu'elle étoit ſortie d'un coffre. Ceux qui n'en mouroient pas, perdoient au moins la mémoire, au point que les peres ne reconnoiſſoient plus leurs enfans.

Marcouville nous rappelle l'hiſtoire des rats de Bourgogne, dont j'ai parlé

dans un autre de mes Volumes, & qui furent aſſignés devant l'Official d'Autun, à l'effet de déguerpir du canton : mais on trouve ici quelque choſe de plus ; c'eſt que le fameux *Barthelemy Chaſſanée*, qui plaida la cauſe des rats, remontra *que ces pauvres animaux ne pouvoient comparoître, ſuivant l'aſſignation qui leur avoit été baillée, d'autant qu'il y avoit tant de chats dans les Villes & Villages, qu'ils y courroient riſque de leurs perſonnes ; par quoi avoient juſte cauſe d'exoine, & demanderoient ſauf-conduit & garantie de leurs perſonnes, avant que de eſter à droit.*

L'Empereur Charles le Gros, deſcendant de Charlemagne, tomba dans une ſi grande pauvreté, qu'il fut obligé d'implorer l'aſſiſtance de l'Empereur Arnoud ſon ennemi, & de lui demander quelques ſecours ou aumônes, pour le faire ſubſiſter.

Ce fut en 1538 que le tonnerre tomba ſur la tour de Billy, qui étoit ſituée derriere les Céleſtins, vis-à-vis de l'Iſle Louvier, ſur les bords de la riviere de Seine. Cette tour, étant remplie de poudre à canon (car c'étoit dès-lors le ſiége principal de l'Arſenal de Paris),

écroula avec le plus grand fracas, & causa un désordre affreux chez les Célestins & dans tous les environs. On en a encore trouvé les restes l'année derniere 1780, en travaillant aux fondemens d'une maison, située d'un côté sur la riviere, & de l'autre dans la cour des Célestins.

Marcouville prétend qu'en l'année 1547, il plut du bled au pays de Carinthie ; que sous le regne du Roi Robert, il plut en France de petits poissons ; qu'il y a en Judée une fontaine nommée *Lycos*, dont l'eau est bouillante, & qui, mise dans une lampe, y brûle comme de l'huile : enfin, il parle de la fontaine de Jouvence, si fameuse dans nos Histoires & nos anciens Romanciers, qui rajeunissoit, sans cependant redonner la couleur aux cheveux blanchis par l'âge, ni effacer les rides de la vieillesse. Il ne s'agit plus que de savoir où cette fontaine est située.

En 1547, il y eut en Allemagne une fille qui resta deux ans sans manger. Dès le neuvieme siecle, il y en avoit eu une dans le même pays, qui passa trois années sans prendre aucune nourriture.

Du temps que l'Impératrice Irene

régnoit à Constantinople, on fut sept jours entiers sans voir paroître le soleil. On regarda cela comme une preuve de l'indignation du Ciel contre les crimes de cette méchante Souveraine.

Le Roi François I ayant fait alliance avec l'Empereur Turc Soliman, le Monarque Ottoman envoya à l'Empereur François une grande quantité de bêtes féroces, lions, tigres, léopards, &c. Malheureusement ceux qui conduisoient ces animaux, les laisserent échapper dans la forêt d'Orléans, & ils firent un désordre affreux dans la Beauce & les pays circonvoisins. Par bonheur, le climat de la France étant trop froid, ils n'y purent perpétuer leur espece.

En 1552, un Légat du Pape, au Concile de Trente, nommé le Cardinal *Crescentio*, mourut fou, après s'être fatigué à écrire au Pape de longues dépêches. Il s'imagina voir un chien noir, qui le poursuivoit par-tout, lui montrant des yeux étincelans, une gueule béante, & prêt à le dévorer. On fit ce qu'on put pour le dissuader de cette vision, il ne fut pas possible d'en venir à bout; enfin il expira, craignant toujours d'être la victime du prétendu chien noir. Il n'étoit

pas le ſeul qui, dans ce temps-là, faiſoit de pareils rêves en Italie : rien n'étoit ſi commun au ſeizieme ſiecle que les foux, ſur-tout dans ces climats brûlans : mais quelques-uns avoient des fantaiſies très-gaies. Marcouville nous en cite pluſieurs, qui croyoient être de verre, & craignoient qu'on ne les caſſât en les approchant de trop près. Preſque tous ſe croyoient enſorcelés ; & puiſqu'on croyoit aux enſorcellemens, on croyoit aux Sorciers. Il y avoit des gens qui faiſoient profeſſion de magie & de ſorcellerie. Marcouville nous apprend le nom du Sorcier en titre d'office, de l'Empereur Charles-Quint : il s'appeloit *Damanthus*. On étoit auſſi perſuadé en Italie, qu'il y avoit des femmes Fées qui changeoient les hommes en bêtes, qui les forçoient à danſer, malgré qu'ils en euſſent, pendant pluſieurs années de ſuite, &c. &c. On prétend que la lecture des Romans & des Fables contribuoit beaucoup à accréditer ces opinions. Les Poëtes, dit Marcouville, influent beaucoup plus qu'on ne croit ſur la façon de penſer d'un ſiecle ; il eſt perſuadé que Pétrarque, Bocace & l'Arioſte ont corrompu le leur. C'eſt ſur-tout lorſque les femmes

ſe mêlent d'écrire d'une façon ſéduiſante, qu'elles pervertiſſent la jeuneſſe qui ſe laiſſe prendre aux charmes de leur ſtyle, auſſi aiſément qu'à ceux de leur figure. Marcouville nous parle d'une Courtiſane, nommée *Leontium*, qui écrivit des Livres de Philoſophie, ou plutôt d'anti-Philoſophie, contre Théophraſte, gendre & Diſciple d'Ariſtote. Cette jolie femme faiſoit auſſi des vers, & étoit Maîtreſſe du Poëte Métrodore.

Changeant de matiere, Marcouville obſerve que le devoir des meres ſeroit de nourrir leurs enfans, & que le lait des Nourrices influe beaucoup ſur le caractere des Nourriſſons. Il cite à cette occaſion une Loi de Licurgue, qui preſcrivoit à toute femme du peuple de nourrir elle-même ſes enfans; & aux Reines & aux Princeſſes, de nourrir du moins leurs aînés.

Plutarque cite une autre Loi en vigueur dans pluſieurs Royaumes de l'Aſie, qui exclut de la ſucceſſion maternelle les enfans qui n'auroient pas été allaités par leurs meres elles-mêmes.

L'Empereur Caligula devoit ſa cruauté à l'uſage qu'avoit ſa Nourrice, de ſe frotter les mamelles de ſang, eſpérant

que cela lui feroit venir du lait, dont elle manquoit.

Il y avoit une Loi chez les Romains, qui condamnoit à mort les Nourrices qui devenoient grosses avant que d'avoir sevré les enfans.

Les Romains regardoient la danse comme une action indigne d'un personnage grave, de quelque sexe qu'il fût. Deux anciens Consuls de Rome furent censurés & bannis du Sénat, pour avoir dansé. Cicéron fut obligé de justifier Murena du reproche d'avoir dansé pendant qu'il étoit Préteur en Asie. Le Sénat de Marseille se fit un honneur infini, pour avoir empêché pendant long-temps qu'on ne dansât dans cette Ville. Le Pape Zacharie défendit la danse sous peine d'excommunication; un autre Pape accorda des Indulgences à toutes les femmes qui porteroient une espece de chaussure, assez haute & assez épaisse, qui les empêchoit de danser.

Les derniers traits mémorables des cas merveilleux, publiés par Jean de Marcouville, c'est qu'Albert le Grand avoit connu une fille de Cologne en Allemagne, qui s'étoit si bien accoutumée, étant fort jeune, à manger des araignées

&

& des chenilles, que, depuis l'âge de quatorze ans, jusqu'à ce qu'elle mourut, dans un âge fort avancé, elle ne prit plus d'autre nourriture.

HISTOIRE des amours extrêmes d'un Chevalier de Séville, dit Luzman, *à l'endroit d'une belle Demoiselle appelée* Arbolea, *&c.* (Paris, 1587.)

DEUX Gentilshommes de la ville de Séville en Espagne, l'un nommé Laumenie, & l'autre appelé Calides, ayant fait ensemble leurs études, leurs premieres armes, & s'étant mariés le même jour, se promirent réciproquement de resserrer les liens de leur amitié par un mariage entre leurs enfans, si le Ciel accordoit à l'un d'eux une fille, & à l'autre un fils. En effet, leurs vœux furent exaucés : au bout d'une année, l'épouse de Calides accoucha d'une fille qui reçut le nom d'Arbolea, & Laumenie se vit pere d'un fils qu'il nomma Luzman. Ces deux enfans furent élevés ensemble, reçurent la même éducation, & prirent l'un pour l'autre la plus grande tendresse. Le temps

de les unir étant arrivé, Luzman, de l'aveu de Calides & de Laumenie, fit part à Arbolea de la volonté de leurs parens, & de la joie qu'il ressentoit : mais quel fut son étonnement lorsque cette charmante fille, après avoir laissé échapper quelques larmes, lui dit : Je vous aime, » Luzman, & vous ne seriez pas digne de » la tendresse que j'ai pour vous, si vous » osiez douter de ma tendresse. J'ai cru » long-temps que tout mon bonheur » dépendoit de vous avoir pour époux ; » mais une félicité plus pure, plus du- » rable que celle dont on peut jouir dans » le monde, m'appelle à un autre état » que celui du mariage ; &, foulant aux » pieds toutes les affections charnelles, » je brûle de m'ensevelir dans une pro- » fonde retraite, pour ne m'y occuper » que de mon salut. Vous êtes trop juste » pour vous opposer à cette sainte envie, » & d'ailleurs ce seroit vainement. Si vous » m'aimez autant que je le crois, vous » devez n'aspirer qu'à me voir heureuse, » & je ne puis l'être qu'en me pénétrant » toute entiere de l'amour divin «.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le passionné Luzman. Il versa des pleurs ; il se jeta aux pieds d'Arbolea,

& lui dit tout ce que ſon amour put lui ſuggérer de plus tendre ; rien ne fut capable de lui faire changer de ſentiment. Elle s'échappa de ſes bras & courut ſe renfermer dans ſon appartement. Cet Amânt infortuné fut trouvé ſans mouvement par Calides, dans le même lieu où il venoit de recevoir ſon arrêt. En vain ce bon pere voulut-il tenter tous les moyens pour le conſoler, & lui promit-il d'employer ſon autorité, il n'en put obtenir que ces mots : » Elle m'abandonne, elle veut ma mort, elle ſera » ſatisfaite «.

Pendant que ceci ſe paſſoit, Laumenie arriva, qui partagea bien ſincérement la douleur de ſon fils : mais comme ces deux peres étoient à délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre dans cette fâcheuſe conjecture, la mere d'Arbolea, toute éplorée, vint leur apprendre que ſa fille s'étoit dérobée de la maiſon, & qu'un billet lui annonçoit qu'elle étoit entrée dans le Couvent des Religieuſes de Notre-Dame. Tous y coururent ſur le champ ; mais Arbolea fit ſupplier ſes parens de permettre que dans ce moment de ferveur elle ſe privât de leur vue. Il fallut ſe contenter de cette réponſe ; &

Calides dit ſeulement à la Supérieure qui la lui rendit, que de ce moment il proteſtoit contre tous les vœux que ſa fille prononceroit dans la ſuite.

Ces deux familles n'étoient pas encore au terme de leurs chagrins! Dans la nuit même qui ſuivit cette ſcene cruelle, Luzman s'étant couvert d'un habit de Pélerin, & muni de bijoux & de quelque argent, ſortit ſecrétement de Séville, & il étoit déjà fort loin de cette ville lorſque le ſoleil commença à éclairer l'horizon. Nous allons le ſuivre dans ſes courſes, & en extraire les faits qui nous ſembleront les plus propres à intéreſſer nos Lecteurs; car il ſeroit trop faſtidieux de les engager à écouter les plaintes de ces parens déſolés.

Le deſſein de Luzman étoit de paſſer en Italie : il étoit déjà loin de Saragoſſe, & approchoit de Barcelone, penſant toujours à Arbolea, lorſqu'il apperçut une jolie chaumiere, qu'il reconnut pour être un Hermitage. Il y entre, fait ſa priere devant un petit oratoire, & en ſe relevant, il voit un vénérable Hermite qui lui fait politeſſe & lui offre tous les ſervices dont il peut avoir beſoin. Curieux d'être inſtruit du ſujet qui a pu engager ce ſolitaire à mener une vie auſſi

triſte, il apprend qu'après avoir été marié pendant huit mois avec une Dame, à laquelle il avoit fait ſa cour au delà de dix années, la mort la lui avoit enlevée. Déſeſpéré de ce malheur, ce tendre époux s'étoit retiré du monde, & de ſes mains avoit bâti l'Hermitage dont Luzman admiroit la ſimplicité & la propreté. Il y ſoupiroit depuis vingt ans, & comptoit y terminer ſes jours. Ce récit de l'Hermite fit faire à Luzman bien des réflexions; mais il ne put ſe perſuader qu'un époux, en perdant l'objet de ſon amour, étoit plus infortuné qu'un Amant qui, près d'être heureux, voit toutes ſes eſpérances trompées.

Notre voyageur trouva à propos, dans le port de Barcelone, un vaiſſeau qui le paſſa en peu de temps à Veniſe; & ſur le récit qu'on lui fit des grandes qualités du Duc de Ferrare, il forma le deſſein de ſe rendre à ſa Cour. Après avoir vu Padoue, toujours abſorbé dans ſes idées, & s'éloignant ſans ceſſe des routes fréquentées, il ſe trouva au pied d'une montagne, ſur le penchant de laquelle, au milieu d'une touffe d'arbres, il remarqua un tombeau, ſur lequel, en caractères de ſang, ces mots étoient écrits :

» Qui que tu sois, qui as pénétré dans
» cette retraite, saches que sous cette
» tombe repose le corps du mortel qui
» aima avec le plus d'ardeur. O sort mi-
» sérable! la mort, en tranchant ses jours,
» a terminé deux vies. Telle est la loi
» des Amours «.

Comme on voit, rien n'indiquoit qui étoit enseveli sous cette tombe; cependant Luzman étoit curieux de le savoir; il parcourut une loge faite avec des branches d'arbres; il remarqua une espece de lit de mousse; mais rien ne lui assuroit qu'elle fût actuellement habitée. Enfin, à force de chercher, il vit une harpe, & sans trop savoir ce qu'il faisoit, il en tira des sons lugubres fort analogues à sa situation présente & au lieu où il se trouvoit. Pendant qu'il s'occupoit ainsi, il apperçut à l'entrée de la loge une Dame assez jeune encore, mais décharnée, pâle, & dont la beauté cependant paroissoit avoir été peu commune; elle étoit couverte de peaux de bêtes sauvages, & armée d'un arc & de fleches. Si elle fut surprise d'y voir un inconnu, Luzman ne fut pas moins étonné de rencontrer dans ce désert une personne, qui, par la majesté de sa taille & un cer-

tain air imposant, annonçoit qu'elle étoit d'une illustre origine. Elle lui demanda par quel étrange hasard il étoit parvenu dans ce lieu presque ignoré de tous les hommes. Luzman satisfit sa curiosité, & ne lui cacha point les motifs du chagrin qui se lisoit sur son visage. Les cœurs gonflés d'amertume ne cherchent qu'à se soulager en faisant le récit de leurs maux: la belle solitaire se fit peu prier pour déclarer les siens; & elle le fit à peu près en ces termes :

» Avant de vous découvrir qui je suis, » j'exige que vous me fassiez serment de » ne révéler qu'après ma mort ce que vous » allez apprendre «. Luzman le jura, & elle continua ainsi : » Je me nomme Porcie, je suis la niece du Duc de Ferrare qui regne avec tant de gloire. » Recherchée en mariage par plusieurs » Princes d'Italie, j'ai rejeté leurs vœux, » & j'ai donné mon cœur à un charmant » Chevalier Espagnol, appelé Eredian, » qui servoit dans les troupes de mon » oncle. L'amour est un sentiment involontaire qui foule aux pieds tous les » rangs. Le refus continuel de choisir un » époux révolta le Duc de Ferrare; il ne » me donna que huit jours pour me

» déterminer : ce temps étoit court ; il
» me suffit ; & décidés à tout souffrir
» plutôt que de nous voir séparés, Eredian & moi nous quittâmes la Cour
» de mon oncle, dans le dessein de nous
» rendre en Espagne ; mais nous sûmes
» bientôt que le Duc avoit fait garder
» tous les passages, & qu'il nous étoit
» impossible de quitter ses Etats sans
» tomber entre les mains de ses gardes.
» Nous nous étions jetés au milieu de ce
» désert, & nous résolûmes d'y demeurer
» jusqu'à ce qu'une occasion sûre & favorable nous permît d'en sortir. Trois ans
» se sont passés, & ce sont les seuls heureux de ma vie ; nous étions ignorés
» du reste de l'univers ; mais nous nous
» aimions, Eredian & moi. Hélas ! s'il eût
» eu ma fermeté, il vivroit encore. Ayant
» tenté vainement, à bien des reprises, de
» découvrir une route sûre pour nous
» échapper, il en a conçu un tel chagrin,
» qu'au bout de trois années j'ai eu la
» douleur de le voir expirer dans mes bras.
» Jugez de mon désespoir. Depuis dix
» années je pleure mon malheureux époux,
» à qui de mes propres mains j'ai élevé
» ce tombeau ; c'est de mon sang que
» les lignes que vous avez lues sont tra-

» cées. Tel eſt le ſujet de mon éternelle » douleur «.

L'effort qu'avoit fait Porcie, en rappelant ſes malheurs, lui cauſa un évanouiſſement, dont elle ne revint que pour ſupplier Luzman de placer ſon corps à côté de celui de ſon cher époux, lorſqu'elle auroit rendu le dernier ſoupir. En effet, elle expira dans la nuit, & notre Pélerin remplit ce devoir en verſant bien des larmes. Comme la ville de Ferrare n'étoit éloignée de cette ſolitude que d'environ ſept lieues, il s'y rendit, demanda à parler au Duc en particulier, & lui découvrit le ſort de ſa malheureuſe niece & de ſon Amant. Le Duc regretta ſincérement Porcie : il ordonna que les corps de Porcie & d'Eredian fuſſent apportés dans ſa Capitale, & il leur fit élever un ſuperbe tombeau. Après la cérémonie de leurs funérailles, Luzman ſe remit en route, ne pouvant ſe perſuader que ces Amans euſſent été plus malheureux qu'il croyoit l'être ; tant les douleurs des autres nous ſemblent légeres, en comparaiſon de celles que nous reſſentons. Après avoir réſidé quelques jours à Milan, il tourna ſes pas vers Gênes ; & comme il étoit au milieu des montagnes,

à environ trois lieues de cette ſuperbe ville, il eut le bonheur de ſauver la vie à un jeune homme, nommé Salluccio, fils d'un noble Génois. Salluccio avoit été au ſervice du Duc de Milan, & étoit devenu amoureux de la fille du Duc d'Urbin, pendant que les deux Princes traitoient enſemble les conditions d'une alliance qui devoit unir leurs intérêts. Le Duc de Milan ayant épouſé la Princeſſe d'Urbin, Salluccio eut l'audace de lui déclarer ſon amour. La nouvelle Ducheſſe ſourit de cette extravagance; elle n'en parla pas à ſon époux, mais elle bannit l'inſolent de ſa préſence. Salluccio déſeſpéré perdit la raiſon. Il quitta Milan, & fut courir les montagnes qui avoiſinent Gênes ſa patrie. Dans un accès de douleur, il étoit près de ſe jeter dans un torrent, lorſque Luzman l'apperçut & le retint par ſes vêtemens. Ce ſervice lui valut l'amitié de Salluccio, qui avoit des momens lucides. Luzman en ſaiſit un pour le conduire chez ſon pere à Gênes, & le temps ſans doute lui rendit la raiſon. Cet exemple frappa fortement Luzman, mais ne le convainquit point qu'il étoit infiniment moins malheureux que le fou Salluccio.

Il ne demeura que peu de jours à Gênes, & voulut faire un tour à Lucques, dont le Sénat étoit alors en grande réputation de ſageſſe. Il y arriva aſſez à temps pour voir décider une cauſe fort ſinguliere. Un riche Citoyen de cette ville avoit trois fils. Adornio, qui étoit l'aîné, avoit pris le parti du mariage : le ſecond, appelé Belio, content d'aimer toutes les femmes aimables, & de leur plaire, s'étoit décidé pour le célibat; & le troiſieme, nommé Baſurto, ſatisfait de rendre hommage à une belle Dame, ſe croyoit aſſez heureux de l'aimer, ſans prétendre à ſes faveurs. La Loi de Lucques permettant à un pere de choiſir un héritier entre tous ſes enfans, & celui-ci ayant droit de faire la part aux autres, le pere de ces jeunes gens, par ſon teſtament, avoit inſtitué pour ſon héritier celui des trois qui dans le monde auroit pris le parti le plus raiſonnable. Le lendemain de l'arrivée de Luzman à Lucques, étoit le jour deſtiné pour juger ce ſingulier procès. Les trois fils parurent devant les Seigneurs de la République. Adornio parla le premier » Après la connoiſſance de l'Etre ſuprê- » me, dit-il, le plus grand bien que Dieu » ait fait à l'homme, c'eſt de le ſoumettre

» au joug du mariage. La femme est notre » plaisir dans la prospérité, notre consolation dans l'adversité, notre soutien » dans tous nos maux. Celui-là ne peut » se dire véritablement homme, qui rejette les nœuds du mariage, & qui craint » de donner des enfans vertueux à la » République «. Belio, pour soutenir sa cause, passa en revue tous les crimes & tous les vices qui enveloppent quelquefois le lit nuptial, & termina son discours par dire que tout homme qui se joignoit pour toujours à une femme, renonçoit à tous les agrémens de la vie, & méritoit d'être traité d'imbécille. Quant à Basurto, il fit l'éloge de l'amour Platonique, & vraisemblablement il ne convainquit personne. Les Juges se recueillirent quelque temps, & le jugement fut peu après prononcé. Il fut dit qu'Adornio seroit héritier de son pere, parce que sa maniere de vivre étoit conforme aux commandemens de Dieu & aux lumieres de la raison. Luzman approuva beaucoup cette Sentence, & n'en fut que plus porté à condamner la conduite de sa chere Arbolea, qui refusoit de se marier avec lui.

La suite de ce Roman est on ne peut

pas plus férieufe & morale. Luzman vifite prefque toutes les autres villes de l'Italie. A Sienne, il trouva un Philofophe qui avoit fait vœu de pauvreté, & qui prétendoit que les richeffes empêchoient d'être heureux. Auprès de Rome, il fut loger chez un autre Philofophe plus raifonnable que le précédent. Celui-ci avoit des revenus dont il faifoit chaque année cinq parts; les deux premieres fervoient à fa nourriture & à celle de fes gens, la troifieme payoit le falaire des Ouvriers, la quatrieme étoit le patrimoine des pauvres, & la cinquieme reftoit en réferve pour remplacer les chofes qui fe gâtent, & pour les événemens imprévus. Un Avare dut le rétabliffement de fa raifon aux avis de Luzman, & du jour qu'il les fuivit il commença à jouir de la vie. Enfin notre Pélerin, après de nouvelles courfes, fe détermina à revoir fa patrie. Ses parens le reçurent avec beaucoup de tendreffe; il s'informa en tremblant d'Arbolea; elle avoit fait fes vœux; il voulut la voir, & cette vertueufe perfonne ne lui refufa point cette fatisfaction. Leur entrevue fut tendre, mais ferme de la part de la fage Religieufe. Elle engagea fon Amant à changer

son amour en amitié. Peut-être fit-il de vains efforts pour réussir; du moins cacha-t-il assez bien sa tendresse, pour qu'Arbolea n'eût pas de raison pour lui défendre de lui faire de temps à autres quelques visites au parloir. On assure que l'amoureux Luzman se fit bâtir un Hermitage hors des portes de la ville de Séville, où il vécut saintement dans une extrême vieillesse; tant il est vrai que le temps est un puissant remede contre l'amour.

Voilà tout ce que raisonnablement nous avons pu tirer de ce Roman, composé par Jerôme de Contreras, Historiographe du Roi d'Espagne, & mis en François par Gabriel Chapuis. Il est dédié à très-noble & très-vertueuse Damoiselle Marguerite de Mandelot, fille de très-vertueux & très-magnanime Messire François de Mandelot, Seigneur de Passi, Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, Gouverneur & Lieutenant-Général pour Sa Majesté ès pays de Lyonnois, Forez & Beaujolois.



L'HISTOIRE des tragiques amours d'Hypolite & d'Isabelle, Napolitains. (Niort, 1597.)

L'INTRIGUE de ce Roman est assez simple: l'Auteur a su y répandre une sorte d'intérêt, mérite on ne peut pas plus rare dans le siecle où il écrivoit; son style même nous semble plus clair & plus coulant que celui de ses Contemporains, & annonce déjà les changemens heureux qu'alloit éprouver la Langue Françoise pendant le cours du dix-septieme siecle.

FABRICIO, Noble Napolitain, par les heureuses qualités qu'il tenoit de la Nature, & par l'équité avec laquelle il s'étoit acquitté des fonctions les plus délicates de la Magistrature, avoit su se concilier l'amitié & l'estime de tous ses Concitoyens. D'un premier mariage, il lui restoit une fille charmante, nommée *Isabelle;* mais la médiocrité de sa fortune lui faisoit craindre de ne pas pouvoir assurer le bonheur de cette aimable enfant. Une occasion parut se présenter pour remplir le plus cher de ses vœux, & il la saisit avec empressement. Une Dame veuve, encore fraîche, appelée *Livia*, fit proposer à Fabricio de lui donner la

main, pourvu qu'il consentît à recevoir pour gendre son fils aîné Pompée. L'offre étoit très-avantageuse, elle ne fut pas rejetée. En faveur de cette alliance, Livia promit de faire de grands avantages à Pompée; & l'union des enfans fut renvoyée à deux années, attendu la grande jeunesse d'Isabelle. Cependant, jamais époux ne furent moins faits l'un pour l'autre. Isabelle n'avoit rien à demander à la Nature, son esprit étoit fin, délicat, orné, & ses yeux annonçoient que son cœur étoit porté à la tendresse. La figure de Pompée, au contraire, avoit quelque chose de révoltant, & les défauts de son caractere rappeloient sans cesse la difformité de ses traits. Peut-on se dissimuler que les beautés de l'ame, les graces de l'esprit, font oublier toutes les imperfections du corps? Pompée ignoroit cette ressource, ou il la méprisa. Livré à lui-même, & plongé dans une de ces sociétés où la décence & les mœurs ne trouvent plus d'asile, il ne put plaire à l'aimable Isabelle.

Pendant qu'il lui faisoit sa cour, avec ce ton avantageux qu'un jeune libertin croit si séducteur, Hypolite, jeune frere de Fabricio, ayant achevé ses études à Padoue,

Padoue, arriva à Naples. Tout ce qu'une éducation soignée, jointe aux plus heureuses dispositions, peut fournir d'avantages à un cavalier, Hypolite les faisoit remarquer dans sa façon de s'énoncer & d'agir. Ces rares qualités n'échapperent pas à la pénétration d'Isabelle : elle vit son oncle, plus âgé qu'elle seulement de trois ans, elle l'aima ; &, comme on doit l'imaginer, elle prit une haine invincible pour le méprisable Pompée. Sans croire absolument à la sympathie, il faut convenir que les ames honnêtes ont des rapports entre elles, qui, suivant les circonstances, écartent les difficultés de s'aimer. Hypolite ne tarda pas à rendre justice à sa niece ; il la trouva charmante, il le lui dit ; & il étoit son Amant, qu'il ne se croyoit encore que son oncle & son ami.

Hypolite avoit une tante dans un Couvent de Naples, auprès de laquelle Isabelle alloit souvent passer quelques momens. On ne porte pas toujours dans la clôture l'oubli du monde, le mépris pour ses intrigues, & pour les passions qui le gouvernent. La tante d'Hypolite étoit curieuse : elle interrogeoit sans cesse Isabelle sur l'état de son cœur, & cher-

choit à pénétrer quelles étoient ses dispositions par rapport au lien qu'elle alloit contracter. Isabelle rougit; la Religieuse l'engagea à s'expliquer, & la jeune personne lui avoua ingénument toute l'horreur qu'elle avoit pour son futur époux. Quelques mots équivoques sur l'amour, rendirent la None plus pressante. L'innocence n'est point en garde contre les persécutions d'une amie. » Je désobéis à ma mere, lui dit-elle; » je hais Pompée, Mais hélas! je respire » le crime; j'aime mon oncle Hypo» lite «..... Cet aveu fait, Isabelle versa un torrent de larmes. » Vous êtes bien » moins coupable que vous ne le croyez, » lui répondit la Religieuse en l'em» brassant. Consolez-vous, ma chere » Isabelle, & m'écoutez. L'état où je » vous vois, l'amitié que j'ai pour mon » neveu, exigent que je dépose dans » votre sein un secret, qui n'en doit ja» mais sortir, mais qui adoucira la situa» tion cruelle où vous êtes l'un & l'au» tre «. Alors elle lui raconta que sa sœur aînée, mere d'Hypolite, n'avoit pu, quoiqu'engagée dans les nœuds du mariage, se défendre d'aimer un jeune Seigneur Espagnol; & que de cette intime

liaiſon étoit né Hypolite. Comme cette intrigue avoit commencé pendant un voyage du mari à Rome, il n'avoit pas eu lieu de la ſoupçonner ; & ce n'avoit été qu'en mourant, que la mere d'Hypolite s'étoit confiée à ſa ſœur, en lui remettant les lettres du Seigneur Eſpagnol pour les lui renvoyer. » Ma ſœur, ajouta » la Religieuſe, a expié cette faute par » dix ans de pénitence. Plaignons ſa » foibleſſe ; mais ne vous faites pas un » crime d'aimer un jeune homme aima» ble, qui ne vous eſt point attaché par » les liens du ſang ; & eſpérons, du » temps & de votre amour mutuel, que » quelque événement accélérera votre » félicité «.

Il faut bien peu de choſe pour relever l'eſpérance des Amans. Iſabelle, débarraſſée d'un ſecret qui l'accabloit, quitta la conſolante Religieuſe, & retourna chez ſon pere, bien réſolue de ne plus combattre ſon penchant pour Hypolite. Dans ſa premiere entrevue avec ſon oncle, elle ne craignit pas de lui avouer qu'elle partageoit tous ſes ſentimens. Hypolite ſe crut au comble de la félicité ; il jura à ſa jeune Maîtreſſe un amour éternel, & ne lui cacha point que ſa tante

lui avoit déjà révélé le secret de sa naissance. Quelques jours après, ils se trouverent ensemble au Couvent, & firent serment, entre les mains de la bonne Religieuse, de s'aimer toujours, malgré tous les obstacles qui pourroient s'opposer à leur union.

Cependant, les deux années au bout desquelles le mariage de Pompée & d'Isabelle devoit se célébrer, alloient expirer. Livia pressoit cette conclusion ; & Fabricio ne pouvoit rien refuser à une épouse qui faisoit la fortune de sa chere Isabelle. Il n'avoit pas fermé les yeux sur les défauts de Pompée ; mais il se flattoit que les heureuses qualités de sa fille le rameneroient à des mœurs plus décentes. Peut-être s'étoit-il apperçu d'une trop grande intimité entre Isabelle & Hypolite ; car il ordonna à ce dernier de retourner à Padoue, pour y achever ses exercices. Ce coup fut terrible pour nos deux Amans : leurs adieux furent tendres ; & l'obligeante Religieuse promit de leur faire tenir les lettres qu'ils s'écriroient réciproquement. Enfin, Isabelle donna la main à Pompée ; & en sortant de la cérémonie, les nouveaux époux furent occuper un superbe Châ-

teau, que Pompée avoit à quelques lieues de Naples. Ils y vécurent plusieurs mois avec beaucoup de concorde; mais le fils de Livia se lassa bientôt de cette vie uniforme, & courut à Naples retrouver ses anciens amis, & se livrer aux plaisirs bruyans, qui seuls pouvoient le flatter. Laissant, par ses fréquentes & longues absences, toute liberté à Isabelle de se conduire selon son goût, cette jeune femme vint aussi faire des voyages à Naples, où Hypolite étoit revenu, & ils arrangerent des rendez-vous dans le Couvent de la Religieuse. Devenue plus hardie, elle hasarda de faire venir son Amant au Château qu'elle occupoit. Pompée lui faisoit assez d'accueil, quand il le rencontroit; & certainement il ne lui vint aucun soupçon que sa femme le trahissoit. Ce fut une vieille Gouvernante qui découvrit cette coupable intrigue: elle s'étoit apperçue que toutes les fois que Pompée étoit au Château & qu'il alloit à la chasse, Hypolite & Isabelle passoient ce temps enfermés dans un cabinet, tandis qu'une Femme-de-chambre, nommée *Julie*, faisoit le guet pour écarter les importuns: elle fit part de ses remarques à un vieux & loyal Che-

valier, oncle de Pompée. Celui-ci, plus jaloux de la vertu d'Isabelle & de l'honneur de Pompée, qu'ils ne l'étoient l'un & l'autre, ordonna à un Valet-de-chambre d'éclairer leur conduite ; malheureusement cet homme étoit intelligent ; peu de jours après, il fut en état de donner à son Maître des preuves convaincantes de l'infidélité d'Isabelle. L'oncle, furieux de ce rapport, se rendit auprès de sa niece, & lui fit les plus vifs reproches : Isabelle les soutint avec fierté ; elle pleura ensuite, & embarrassa beaucoup le vieux Chevalier. Tout sûr qu'il croyoit être de l'affront fait à son neveu, il prit le parti de dissimuler, & feignit de se contenter des mauvaises raisons qui lui furent données ; mais Isabelle comprit par ses discours, que la vie de son Amant étoit en danger, s'il reparoissoit au Château.

Les persécutions de ce terrible oncle firent naître à nos Amans le dessein de s'en affranchir pour toujours, & de passer dans un pays où ils pourroient se donner librement les témoignages de la tendresse qu'ils avoient l'un pour l'autre. Pour assurer cette entreprise, Hypolite eut recours à un de ses parens, dont la terre étoit peu éloignée du Château de Pom-

pée. D'abord on publia qu'Hypolite avoit été attaqué par des assassins; & l'on ne manqua pas de jeter dans le public que l'on avoit des soupçons sur le vieux Chevalier. Quelque temps après, on feignit d'avoir trouvé sur le grand chemin le malheureux Hypolite assassiné ; des témoins gagnés déclarerent que c'étoit lui, & on montra à la Justice ses habits ensanglantés. Plusieurs sequins firent dresser un Procès-verbal tel qu'on le désiroit, & personne ne douta plus que l'Amant d'Isabelle avoit été assassiné. Le Chevalier en fut persuadé ; mais il n'en soupçonna pas moins sa niece d'être infidelle à Pompée.

Pendant cette espece de comédie, Hypolite étoit caché chez un Paysan ; & Isabelle rassembloit dans des coffres tout ce qu'elle avoit de plus précieux. Elle s'étoit chargée de procurer à son mari une somme considérable, pour un voyage qu'il se proposoit de faire en France ; mais elle comptoit bien emporter cet argent avec elle. Lorsque toutes les dispositions nécessaires furent faites pour son départ, elle en avertit Hypolite par le moyen de la Religieuse, toujours sa fidelle confidente ; & tout alloit

réussir au gré de leurs désirs, lorsque l'actif oncle de Pompée mit fin à cette intrigue par la plus horrible catastrophe.

Hypolite, aidé seulement d'un Valet de confiance, devoit s'introduire, pendant une nuit désignée, dans la chambre d'Isabelle, & transporter jusqu'à une porte du parc tous les effets déjà emballés. Deux Matelots, postés à cet endroit, se tenoient prêts à les recevoir & à les passer dans une barque, qui aussi-tôt, à force de rames, auroit gagné un vaisseau destiné pour l'Isle de Chypre, lorsque l'oncle inquiet, étant malheureusement venu au Château, soupçonna, à l'air embarrassé d'Isabelle & de la Femme-de-chambre, qu'il se tramoit quelque complot. A l'entrée de la nuit, il poste tous ses gens en sentinelle : celui qui se trouve placé proche de l'appartement d'Isabelle, vient avertir le Chevalier qu'il a vu entrer deux hommes, & qu'au moment où il parle, on remue plusieurs sacs d'argent. Il n'en faut pas davantage à l'oncle pour y courir : comme il approche de la porte, Julie en sort; il l'arrête, & l'entraîne dans une chambre voisine, où, le pistolet sur la gorge, il lui fait avouer tout ce qu'elle sait de la

conduite de ſa Maîtreſſe. L'ayant remiſe à la garde d'un Valet, il retourne à la chambre d'Iſabelle, & ordonne impérieuſement que la porte lui en ſoit ouverte. Au ſon de cette redoutable voix, nos Amans ne doutent point qu'ils ne ſoient trahis : Iſabelle conjure Hypolite de ſe ſauver. Il obéit en frémiſſant, & ſaute de la fenêtre dans le jardin, dont une porte donne dans le parc. Tranquille ſur ce qui l'intéreſſe le plus, l'épouſe de Pompée ouvre au furieux Chevalier, qui ſe déſeſpere de voir ſa proie échappée. Il fait conduire Julie devant ſa Maîtreſſe, & la force de lui répéter l'aveu qu'elle lui a déjà fait. » Tout ce qu'elle a révélé » eſt vrai, dit Iſabelle, & je ne cherche » point à me juſtifier. Je voulois briſer » des nœuds qu'on m'a contraint de » former avec le plus mépriſable des » hommes, pour ſuivre un Amant digne » de toute ma tendreſſe. Le Ciel ne veut » pas que je ſois heureuſe, il faut ſubir » mon ſort «. En prononçant ces mots, elle tire d'une boîte quelques paſtilles empoiſonnées, & les avale. L'effet du poiſon fut prompt ; Iſabelle expira au bout de quelques inſtans, malgré les ſecours qu'on s'empreſſa de lui donner.

On trouva dans la caſſette de cette épouſe, ſans doute coupable, mais infortunée, le ſecret de la naiſſance d'Hypolite.

Dirons-nous avec l'Auteur, que l'oncle de Pompée fit étrangler en ſa préſence, Julie, qui n'avoit fait qu'obéir aux ordres de ſa Maîtreſſe ? Ajouterons-nous qu'Hypolite, quelque temps après, fit aſſaſſiner Pompée, dont il avoit déshonoré la couche ? Et terminerons-nous notre récit par apprendre à nos Lecteurs, qu'Hypolite s'étant marié à une vieille Dame de la Pouille, cette Mégere, mécontente du peu d'empreſſement de ſon époux, ſe lia d'intérêt avec un parent de Pompée, & qu'ils empoiſonnerent Hypolite ? Tous ces faits ſont horribles, & caractériſent les mœurs Italiennes du ſiecle de Machiavel, où les haines des grands & des petits ſe perpétuoient dans les familles, & où les crimes étoient vengés par d'autres crimes. Ce tableau préſenté à nos François, les révolteroit ; & nous croyons qu'ils nous ſauront gré de le dérober à leurs yeux.

Les chastes amours d'Helene de Marte, recherchée de plusieurs Amans, entre lesquels Valentin du Soleil tient le principal & le plus illustre rang. Discours contenant en termes propres, offres de services, remercîmens, plaintes, instructions, songe avec l'explication, combats, duels, stratagêmes, courses de bagues, danses, mascarades, description de Château accompli de toutes ses parties, plaisirs de volerie & chasse; avec la prodigieuse métamorphose desdits Marte & du Soleil, dédié à Madame la Marquise de Maignelet. (Paris, 1597.)

Nous devons avouer que l'Auteur de ce Roman a fort exactement rempli son titre; mais les descriptions qu'il nous donne de Châteaux, de combats, de chasses & de bals, très-brillantes sans doute pour les Lecteurs de son temps, ne seroient qu'ennuyer les nôtres. Nous nous contenterons de leur présenter un précis de cet Ouvrage, d'après lequel ils pourront juger si nous avons eu tort de l'abréger.

Le Marquis de Marte tiroit son origine de Charles Martel, & l'Auteur prétend qu'il prouvoit cette descendance par des

titres authentiques. Il possédoit des terres considérables, tant en France qu'en Allemagne. Après avoir suivi le Roi de France, Louis le Jeune, dans toutes ses expéditions guerrieres, il se retira dans son Château de Monbeliard, & y épousa la fille du Comte de Mansvelt. Ce mariage termina un ancien différend qui existoit depuis long-temps entre ces deux Seigneurs, au sujet des limites de leurs possessions.

Hélene de Marte fut le gage de cette union : sa naissance combla les vœux de ses illustres parens ; & lorsqu'elle eut atteint l'âge de douze ans, elle devint l'objet de leur tendresse, & de l'admiration de tous ceux qui la virent. Hélene étoit brune, & la noirceur de ses cheveux & de ses sourcils faisoit admirablement ressortir la blancheur de sa peau ; ses yeux étoient bien fendus, sa bouche petite, & l'ensemble de ses traits ne laissoit rien à désirer. Elle avoit la taille haute & majestueuse ; & si la fierté de son caractere n'eût pas percé à travers les graces qui accompagnoient toute sa personne, aucune Princesse n'auroit pu lui disputer le prix de la beauté. L'affabilité, la bonté, parent les graces, la fierté & l'orgueil les

obſcurciſſent. Le Marquis de Marte découvrit de bonne heure ce défaut dans ſa fille : il appela à ſon ſecours, pour le réformer, une Demoiſelle Françoiſe, appelée Vironceaux, qui, ayant reçu elle-même une éducation diſtinguée, étoit bien capable de préſider à celle de notre Héroïne. Mais que peuvent les exemples & les avis, lorſqu'un naturel impérieux & décidé ſe refuſe à toute remontrance? Hélene, dès l'âge de treize ans, connoiſſoit le reſpect qui étoit dû à ſon illuſtre naiſſance; elle ſavoit qu'elle étoit belle, & dans les hommages qu'on lui adreſſoit, elle ne voyoit qu'un tribut que lui rendoient une foule d'eſclaves attachés par devoir à ſon char. Le Marquis eut lieu de ſe reprocher d'avoir ſi ſouvent vanté la beauté de ſa fille en ſa préſence, & d'avoir fait germer dans ſon cœur cet orgueil qui naît avec nous, & qui s'augmente en proportion des droits que notre origine nous donne ſur les autres hommes. Vainement la ſage Gouvernante Vironceaux s'attacha à faire comprendre à ſa jeune pupille combien la fierté reſſerre les cœurs de ceux qui nous environnent, combien elle en éloigne l'amour. Elle lui diſoit, avec auſſi peu de fruit, que la

respect que n'accompagne pas l'amour, est un respect forcé qui ne peut être durable; l'orgueilleuse Hélene ne daignoit pas l'écouter, & toutes leurs conversations étoient toujours terminées par cette phrase : » Belle comme je le suis, & issue » d'un sang illustre, tout doit fléchir » devant moi «.

Entre les grands Seigneurs Allemands, qui se mirent au rang des adorateurs d'Hélene, le Comte de Ferrette fut un des plus distingués; mais il n'en devint que plus malheureux. Ce jeune Prince eut à essuyer de la part de sa Maîtresse tout ce que l'orgueil & la fierté peuvent imaginer de plus insultant. Le Marquis de Marte, témoin de l'effet que le caractere de sa fille faisoit sur les esprits, résolut de l'envoyer à la Cour de France ; dans l'espoir que des mœurs plus douces corrigeroient ce que les siennes avoient de rudesse.

Hélene arriva à Paris avec sa Gouvernante Vironceaux, & le jeune Comte de Falckemberg, un de ses adorateurs, qui, pour ne la pas quitter & paroître à sa suite avec une sorte d'éclat, engagea une partie de ses Etats. Le Roi & la Reine les reçurent de la façon du monde la plus

gracieuse : Hélene fut placée au nombre des Demoiselles de la Reine, & Falckemberg obtint un grade éminent dans les troupes du Roi. L'étonnante beauté de la Marquise de Marte, & son titre de fille unique, attirerent auprès d'elle la jeunesse la plus distinguée du Royaume; car dès ce temps les alliances & les richesses étoient la base sur laquelle les mariages s'établissoient. Entre ces prétendans parut le Seigneur d'Encre, qui, vraiment épris des charmes d'Hélene, mais bientôt rebuté des mépris qu'il eut à essuyer, en perdit la raison, qu'il ne recouvra jamais. Le Seigneur de Ponches ne fut pas traité avec plus d'égard; mais son amour eut une fin plus glorieuse; il se rendit en Languedoc, il y combattit les Albigeois, & périt les armes à la main. Ces exemples ayant frappé le Comte de Falckemberg, il se retira dans sa Principauté, travailla à réparer par son économie le désordre où se trouvoient ses affaires, &, sans renoncer à son amour, attendit du temps le repos & la tranquillité qu'il avoit perdus.

Cependant le Marquis de Marte éprouvoit tous les malheurs qui peuvent s'accumuler sur la tête d'un possesseur de grands

fiefs. Un Géant Saxon, maître du Château de Rupignan, ravageoit ses terres, pilloit ses vassaux, & s'emparoit de ses forteresses, tandis qu'un serpent d'une grandeur énorme dévoroit ses sujets du Marquisat de Monbeliard. Plein de courage, mais trop vieux pour s'opposer aux ravages du Géant, & pour vaincre le monstre, il écrivit à Hélene les malheurs dont il étoit accablé, & l'engagea à choisir un époux qui pût l'en délivrer. Hélene ne fut que médiocrement touchée de la peinture des maux qui affligeoient la vieillesse de son pere; rapportant tout à elle, sa fierté lui fit croire que, sans s'abaisser à la priere, tous ses adorateurs devoient voler au secours du Marquis de Marte. La Dame de Vironceaux ne pouvant rien sur cet esprit impérieux, employa la Reine de France, qui représenta à Hélene que les manieres douces & affables sont le véritable ornement de la vertu. La jeune Marquise n'osa contrarier la Reine; mais elle n'en regarda pas moins avec un mépris insultant tous ceux qui continuerent à lui faire la cour.

Le Comte de Ferrette fut le seul des Amans d'Hélene qui tenta de rendre des services essentiels au Marquis de Marte;

il

il leva des troupes, & marcha contre le Géant Saxon. En différentes rencontres il obtint quelques avantages sur lui; & si la fortune eût secondé son courage, il auroit apporté sa tête aux pieds de sa Maîtresse; mais, sur le point de vaincre ce brigand, il fut accablé par le nombre, & resta prisonnier de son adversaire.

Tandis que le Comte de Ferrette succomboit sous les efforts du Seigneur du Château de Rupignan, le brave Valentin du Soleil, Seigneur Picard, descendu des plus braves Chevaliers de ce pays, arrivoit à la Cour de France. Valentin étoit fort aimé de Philippe Auguste, sous les drapeaux duquel il avoit combattu dans les guerres contre les Sarasins & les Albigeois. En reconnoissance, le Roi lui avoit donné le commandement d'une compagnie de cent hommes d'armes. Ses exploits lui avoient acquis la réputation d'un valeureux Chevalier, & ses bonnes graces & sa courtoisie le rendoient cher aux Dames. Il vit Hélene, & son premier coup d'œil lui ravit sa liberté. L'orgueilleuse Comtesse reçut avec quelque apparence de bonté, les hommages de son nouvel Amant; elle daigna même lui faire entrevoir qu'elle lui sauroit gré

des services qu'il rendroit à son pere. Que falloit il de plus pour réchauffer le courage de Valentin ! on l'invitoit à remplir les devoirs de tout brave Chevalier, & il obéissoit aux ordres de la Dame de ses pensées. Il passa en Allemagne ; & ayant rassemblé quelques troupes, il attaqua avec succès le Géant Saxon ; & l'ayant assiégé dans son Château de Rupignan, il le força de se rendre à discrétion. Valentin auroit bien voulu lui conserver la vie ; mais le Géant ne put résister à la honte de sa défaite, & mourut de désespoir. On trouva dans le Château des richesses immenses, fruits des rapines de ce brigand. Parmi les prisonniers qui furent mis en liberté, on doit compter le Comte de Ferrette, qui depuis deux ans gémissoit dans les fers. L'or & l'argent pris sur le Géant, furent partagés entre les vainqueurs; & Valentin se réserva seulement quelques bijoux précieux, dont il fit présent au Marquis de Marte. Ce grand exploit n'étoit que la moitié de la tâche qu'il s'étoit imposée : il lui restoit à combattre l'énorme serpent qui ravageoit le territoire de Monbeliard. On dit que ce monstre étoit couvert d'écailles, qu'il vomissoit des flammes & jetoit

au loin une liqueur empoiſonnée. Tous ces dangers réunis ne ſont pas capables de réfroidir la valeur de Valentin. Seul il attaque le ſerpent, à l'entrée de la caverne où il ſe retire : il affronte les feux qui ſortent de ſa gueule ; il ſe voit couvert du poiſon que vomit ſur lui l'animal. N'ayant pas craint de l'approcher, il ne craint pas de lui livrer le combat corps à corps, & de s'en laiſſer étreindre à replis tortueux ; mais, tandis que le monſtre s'alonge pour gagner le col de ſon adverſaire, Valentin lui porte un coup de poignard dans la gorge, & le ſang qu'il perd par cette bleſſure, diminuant ſes forces, il tombe enfin mort aux pieds de ſon ennemi.

Si le Marquis de Marte devoit de la reconnoiſſance à Valentin, pour le ſervice qu'il venoit de lui rendre, les peuples de ce canton lui en donnerent les marques les plus ſignalées. Tous vinrent ſe proſterner devant leur Libérateur, & lui faire l'offre de leur fortune & de leur vie. Dans ces deux combats, Valentin n'avoit enviſagé que le bonheur des hommes ; il avoit réuſſi, & il étoit payé par le ſuccès : mais s'il avoit encore un prix plus brillant & plus flatteur à at-

tendre, c'étoit des mains du Marquis de Marte qu'il devoit le recevoir; il le lui demanda: c'étoit la main d'Hélene, & il l'obtint.

Assuré de la parole du Marquis, Valentin retourna à Paris, où le bruit de ses exploits l'avoit devancé. Philippe Auguste le reçut comme un Héros qui lui avoit été utile en bien des occasions, & qui pouvoit l'être encore : les Dames lui firent l'accueil le plus favorable; & la seule Hélene le revit comme un esclave qui venoit d'exécuter les ordres de son Maître. Peu auparavant elle avoit désespéré le Seigneur de Cayeulx; & cet Amant maltraité avoit eu la foiblesse de se faire Hermite.

Tout ce qu'on disoit à Valentin, pour lui faire connoître le caractere de son Amante, n'étoit pas capable de lui ouvrir les yeux; une allégorie les lui dessilla. Philippe Auguste donna une fête à toute sa Cour, à l'occasion du retour du Chevalier Valentin du Soleil. Entre les divertissemens qui la composerent, il y eut un Dialogue en vers & en musique, que nous appellerons, si l'on veut, un acte d'Opéra. Le Théatre représentoit une mer, au bord de laquelle étoit un

navire, qui, aux dispositions qu'on remarquoit, sembloit prêt à mettre à la voile. Tout à coup paroît un Chevalier; il met le pied sur le tillac, s'arrête au chant d'une sirene, qui, le corps à demi hors de l'eau, chante un air fort agréable, tandis qu'un sage Hermite représente au Chevalier le péril où il s'expose en écoutant la voix de cette enchanteresse. Le Chevalier fait peu de cas de cette remontrance : il s'approche de la sirene, ouvre les bras pour l'embrasser, & en est aussitôt dévoré. Toute la Cour applaudit à cette fiction : elle fut facilement interprétée par toutes les Dames de la Cour, & Hélene ne fut pas la derniere à connoître qu'elle avoit été jouée. Son amour-propre s'en trouva si humilié, que dès le lendemain elle prit congé du Roi & de la Reine, & retourna à Monbeliard, où son pere faisoit toujours sa résidence.

Valentin suivit sa belle & impérieuse Maîtresse avec la compagnie qu'il commandoit, & eut encore occasion de lui rendre le plus grand service. Le Duc de Julliers, indigné de la façon dont Hélene avoit traité le Comte de Ferrette son parent, voulut enlever cette inhumaine;

mais il fut repoussé avec perte ; & Valentin remit sa Dame entre les mains du Marquis de Marte, & le fit ressouvenir de la parole qu'il lui avoit donnée. Le Marquis en parla à sa fille, qui, n'osant refuser ouvertement, feignit d'être malade, pour ne pas aller à l'Autel le jour indiqué pour cette grande cérémonie. Valentin sentit enfin qu'il ne seroit jamais aimé d'Hélene : il se retira dans le Château de Rupignan, qu'il avoit conquis sur le Géant Saxon : ce fut là que les blessures qu'il avoit reçues en combattant le Duc de Julliers, s'étant rouvertes, il expira, en priant le Ciel de le venger de l'inhumaine, dont les rigueurs lui arrachoient la vie. Le jour même que son corps fut inhumé, on vit paroître sur sa tombe un tournesol ; & c'est de là que ce malheureux Amant a été appelé Valentin du Soleil.

Au moment de la mort de ce Chevalier, un prodige effrayant manifesta l'indignation du Ciel aux yeux de toutes les personnes qui habitoient le Château de Monbeliard. Hélene sentit quelque chose d'extraordinaire au dedans d'elle : son corps se raccourcit, & se couvrit entiérement de poil ; elle se transforma aux yeux de tous ceux qui étoient présens, en une petite bête

ſauvage, qui, s'élançant du lit où elle étoit, courut dans la forêt, pourſuivie par les chiens. On a depuis appelé cet animal Marte, du nom de famille d'Hélene ; & c'eſt de ſa peau que les Dames font des fourrures précieuſes.

L'Auteur prend de là occaſion, en plaignant le Marquis de Marte d'avoir donné le jour à une fille ſi orgueilleuſe, de recommander aux Dames & aux Demoiſelles de ſe reſſouvenir du ſort d'Hélene, & de traiter leurs Amans avec moins de rigueur.



Le rétablissement de Troye, avec lequel se voient les Amours d'Estionne, ses jalousies, désespoirs, espérances, changemens & passions, que le succès balance par la vertu; de l'invention de Béroalde de Verville. (Paris, 1597.)

L'Auteur de ce Roman avoit été long-temps de la Religion Protestante; il se fit Catholique & devint Chanoine de Saint Gatien de Tours. Il eut la folie de chercher la pierre philosophale. On a de lui une assez grande quantité de vers qui ne sont pas bons, & des Œuvres philosophiques où il ne paroît que très-médiocre Philosophe. Son *Moyen de parvenir* est un des Livres des plus extraordinaires, des plus décousus, des plus déraisonnables du seizieme siecle; mais on y trouve jetées au hasard, & amenées, je ne sais comment, les meilleures plaisanteries.

Après avoir lu avec toute l'attention dont nous sommes capables, le *Rétablissement de Troye*, *&c.* nous nous sommes convaincus que cet Ouvrage est entiérement allégorique. Il est certain que l'Auteur a eu en vue les guerres de Religion qui troublerent le seizieme siecle, & qui furent enfin terminées par la destruction de la puissance des Guises & de la Ligue. En parcourant ce Roman, on croit d'abord dans les personnages reconnoître Charles IX, Henri III, les Chefs de la Ligue,

:s Princes de la Maison de Bourbon, le Roi 'Espagne, & les Protestans; mais à mesure que 'on avance dans sa lecture, tout s'embrouille, & l'on est forcé de croire qu'on s'est abusé. Il paroît que c'étoit le but de Béroalde de Verville; & dans ce cas, il a certainement réussi. Son travail n'est que confusion & contrariété.

Au reste, ces Grecs, qui sont ses principaux Acteurs, semblent être les François, qui, ayant à leur tête le fils de leur Roi, entreprennent de chasser les Turcs de l'Asie, & de leur enlever le terrein où Troye fut jadis bâtie. Le Prince Sigismond, héritier présomptif de la Couronne, n'entreprend cette conquête que pour épouser la Princesse de Trébizonde, dont la main est réservée au Guerrier qui rétablira la ville de Troye. Des François révoltés s'opposent au projet de Sigismond; &, par une explication forcée, on pourroit faire quadrer tous les événemens que l'Auteur rapporte, avec ceux arrivés pendant nos malheureuses guerres civiles; mais pour cela il faudroit se forger une clef, & nous ne présumons pas que cet effort pût nous procurer aucune découverte intéressante.

Que signifie, par exemple, une isle charmante où l'on voit des chauve-souris vertes, des chiens couverts de plumes, des oies qui ont de longs poils, des chats chargés d'écaille, des taupes rouges, des lions verts, des perroquets blancs, des cygnes couleur d'orange, des roses bleues, des pensées vermeilles, le vin de couleur verdoyante, & le jus des pommes azuré? » Les esprits d'au» jourd'hui, dit Béroalde de Verville, sont tant » soudains à leur jugement, que leur proposant

» ce qui eſt incroyable à ceux qui ne le peuvent
» appréhender, & qui ne s'aſſurent que de ce
» qu'ils eſtiment vrai, il pourroit advenir qu'à
» leur dommage apparent, cette vérité que nous
» retraçons avec tant de ſimplicité après le par-
» fait original des Mémoires authentiques que
» l'Antiquité nous en a laiſſés, ne leur appa-
» roîtroit point «. Comment expliquer cette eſ-
pece de galimatias? il n'eſt cependant pas impoſ-
ſible d'y trouver un ſens fort malin.



Les NUITS *facétieuſes du Seigneur Jean-François Straparole, traduites d'Italien en François par Pierre de la Rivei, Champenois.* (Paris 1585, deux vol. *in*-12.)

TEL eſt le titre de la derniere, & ſeule complette, Traduction des treize Nuits de Straparole, qui a paru dans le ſeizieme ſiecle. Dès 1560, Jean Louveau d'Orléans en avoit publié une, ſeulement des cinq premieres Nuits. L'original a été imprimé à Veniſe en 1554; mais l'Auteur, né à Carravaggio dans la Lombardie, étoit déjà connu depuis long-temps dans la République des Lettres; car dès 1515 il avoit publié des Sonnets & des Pieces de vers Italiens de toute eſpece; & dès 1508, il étoit queſtion de lui dans quelques Recueils de Poéſies. On ignore dans quelle année Straparole eſt mort; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes Nouvelles lui ont fait beaucoup d'honneur, quoiqu'elles ne ſoient pas toutes de ſon invention, & qu'elles ne ſoient pas également facétieuſes & agréables. Les douze premieres Nuits ſont compoſées chacune de cinq Contes ou Fables, & de cinq Enigmes, & la treizieme de douze Contes. Ainſi il y en a en tout ſoixante-douze. Le cadre eſt à peu près le même que celui du Décameron de Bocace; cette façon d'amener les Contes ayant été généralement adoptée par les Auteurs de Nouvelles des quinzieme & ſeizieme

fiecles. Une Princeffe de la Maifon de Sforce, autrefois bannie de Milan avec fon pere, qui avoit droit à la Souveraineté, y revient avec lui pour y vivre en fimples particuliers. La Princeffe s'attache dix jeunes Demoifelles aimables, deux Dames plus âgées, & quelques Seigneurs Italiens de mérite & d'efprit, parmi lefquels on compte des Evêques. Toute cette compagnie convient de conter alternativement des Hiftoriettes, & de propofer des Enigmes. Comme c'étoit au cœur de l'été que fe tenoient leurs affemblées, elles fe paffoient la nuit; c'eft ce qui a donné lieu à Straparole d'intituler le Recueil de ce qui fe difoit dans ces affemblées, non pas *Journées*, comme a fait Bocace, mais *Nuits*. Il ne me refte plus qu'à en tirer ce que je crois le plus propre à amufer mes Lecteurs; malheureufement les Dames, les Demoifelles, & même les Evêques, qui en font les Interlocuteurs, ne font pas toujours affez modeftes pour qu'on puiffe tout répéter d'après eux. Mais nous chercherons à tourner ce que nous ne pourrons pas copier, & nous omettrons ce que nous ne pourrons pas tourner de maniere à ne point déplaire à ceux de nos Lecteurs que nous avons le plus d'intérêt de ménager.

Au refte, aucuns Contes Italiens n'ont été plus fouvent imités, & n'ont fourni plus de fujets de Comédie que ceux de Straparole : mais perfonne n'en a fait un ufage plus agréable que feu M. Gueulette, qui a habillé la plupart d'entre eux à l'Oriental, & les a fait entrer dans trois petits Volumes *in*-12, intitulés *les Mille & un quarts d'Heure*, Contes Tartares. C'eft un des plus

jolis de tous ces Receuils, intitulés *Mille & un*. Je les ai sous les yeux; & en parcourant Straparole, je vais remarquer tout ce qui a passé de l'un dans l'autre Ouvrage. Je conseille à mes Lecteurs de lire toujours l'imitation moderne, de préférence à l'original & aux vieilles Traductions. Ceux qui connoissent les Mille & un quarts d'Heure, n'ont pas besoin que je leur répete ce qu'ils y ont lu; mais ceux qui ne connoissent pas ce Livre, me remercieront de les y avoir renvoyés.

Le premier Conte de Straparole est celui d'un nommé Salard.

Ce Génois, auquel son pere donna de bons conseils en mourant, ne les suivit pas, & s'en trouva fort mal. On trouve ce Conte dans les Mille & un quarts d'Heure, sous le nom *d'Histoire de Sinadab*, fils du Médecin Sazan. L'Egnime qui suit ce Conte dans Straparole n'a rien de piquant.

La seconde Histoire est celle de Cassandrin, habile filou, qui, après avoir fait des tours d'une subtilité merveilleuse, qui lui firent une sorte d'honneur & quelque profit, passa le reste de sa vie en honnête homme. Les trois tours qu'il joua au Prévôt ou Juge de sa patrie, ont été plusieurs fois copiés dans différens Livres, & sont le sujet de plusieurs Comédies Italiennes. On les rencontre dans l'inventaire général de l'Histoire des Larrons, Ouvrage imprimé à Paris en 1625; je ne crois pas qu'ils se trouvent dans les Mille & un quarts d'Heure.

CASSANDRIN, Héros de cette Hiſtoriette, parie contre le Prévôt qu'il lui volera ſon lit, ſon cheval, & lui amenera le Curé de la Paroiſſe enfermé dans un ſac. Caſſandrin gagne tous ces paris. Pour enlever le lit du Prévôt, après l'avoir bien averti du jour où il feroit ce coup, il va déterrer un mort, l'habille avec un ſurtout à lui appartenant, & le tranſporte ſur le toit de la maiſon du Juge. Là tenant ſon corps mort embraſſé, il fait du bruit. Le Juge, qui étoit bien averti qu'on devoit le venir voler, met la tête à la fenêtre, injurie le voleur, tire en l'air un coup d'arbalete; & Caſſandrin, feignant d'avoir peur, jette un grand cri, & laiſſe tomber ſon mort dans la rue. Le cadavre ſe briſe la tête en mille pieces ſur le pavé, & le Prévôt croit qu'il a tué Caſſandrin. Après tout, il en eſt fâché, il ſort, releve le cadavre, cherche, mais en vain, à le rappeler à la vie; il eſt obligé de verbaliſer; pendant ce temps, le vrai Caſſandrin étoit entré dans la maiſon par la fenêtre, & avoit emporté le lit. Le ſoir, le Prévôt trouve ſa maiſon dévaliſée, & en eſt fort étonné. Le lendemain, Caſſandrin paroît en perſonne devant lui. Le Prévôt convient d'avoir été attrapé

pour cette premiere fois. A la revanche, Caſſandrin emmene encore le cheval qui avoit été confié à un valet dormeur. Il place des étais ſous la ſelle, coupe les ſangles & la bride, & emmene l'animal. La troiſieme épreuve devoit réuſſir plus difficilement. Il s'agiſſoit de mettre le Curé dans un ſac; par bonheur le Curé étoit très-imbécille. Caſſandrin ſe déguiſe en Ange, & s'étant caché derriere le grand autel de ſon Egliſe, il lui perſuade qu'en entrant dans un ſac, placé dans un coin de l'Egliſe, il y trouvera le bonheur éternel; le Curé a la bêtiſe de le croire, ſe met dans le ſac: Caſſandrin l'y enferme, & le porte chez le Prévôt. Ce dernier trait lui valut la liberté de prendre dans toute l'étendue de la Juriſdiction tout ce qu'il voudroit, pourvu que ce fût par ſubtilité, & ſans tuer ni bleſſer perſonne.

L'Enigme qui ſuit ce Conte eſt plus gaillarde qu'agréable; le mot eſt *le ballon* avec lequel on joue.

La troiſieme eſt encore un tour de filoux joué à un Curé, nommé Scarpafigue, & rendu à ſes fripons-là, par le Prêtre & ſa Servante. En voici l'Hiſtoire.

UN Curé Toſcan devenant vieux, &

ayant besoin d'une mule, alla lui-même en acheter une au marché. Ayant trouvé ce qu'il lui falloit, il revenoit tranquillement chez lui monté sur cette bête, lorsque trois filoux s'aviserent de lui demander de quelle nature étoit sa monture; il les renvoya d'abord à ce qu'ils voyoient eux-mêmes, & leur déclara enfin que c'étoit un mulet; ce qui donna lieu à ceux-ci, qui étoient disposés de distance en distance sur le chemin, de lui dire que ce n'étoit qu'un âne. Le Curé arrivé chez lui, crut n'avoir acheté qu'une mauvaise bête au lieu d'une bonne. Par bonheur le bon Curé avoit une servante fine & adroite, qu'on nommoit Nine; elle fit la leçon à son maître, qui leur persuada qu'une chevre qu'il vouloit vendre au marché avoit une intelligence supérieure; ils le crurent & l'acheterent bien cher, d'autant plus qu'ils étoient persuadés que le Curé étoit incapable de leur jouer un mauvais tour. Ils voulurent se fâcher & battre la servante du Prêtre; mais le Curé, toujours par le conseil de sa servante Nine, se vengea d'eux.

On trouve une partie de cette Histoire dans celle du jeune Calender des Mille & un quarts d'Heure.

L'Enigme

L'Enigme, aussi mauvaise que la premiere, a pour mot *le crible*.

La quatrieme & la cinquieme Nouvelles sont tragiques, mais point agréables; les mots des Enigmes sont *le milan*, & une espece de rébus qui peut se réduire en deux lignes.

TROIS gaillards de bon appétit arrivent dans un cabaret, demandent à souper; on leur donne trois gros pigeons; chacun prend & mange le sien, il en reste deux. Comment cela se fait-il? C'est que l'un des trois s'appeloit de son nom de famille *Chacun*.

La seconde Nuit contient quelques Contes remarquables, en commençant par la premiere Fable qui est fort singuliere. La voici:

IL y avoit autrefois en Angleterre un Prince nommé Galliot; il avoit épousé la fille du Roi de Hongrie qui étoit charmante, mais ils furent long-temps sans avoir d'enfant. C'étoit en vain qu'ils adressoient des vœux au ciel; ils n'auroient peut-être jamais obtenu cette grace, si par hasard trois Fées, traversant les airs, n'eussent apperçu la Reine endormie dans son jardin. Aussi-tôt elles résolurent de lui faire des dons. Les deux premieres,

qui étoient bonnes, lui en firent d'agréables; la premiere déclara que dès la nuit suivante elle seroit au comble de ses vœux, puisqu'elle obtiendroit ce qu'elle désiroit avec tant d'ardeur, & concevroit un fils; la seconde, que ce fils seroit charmant, & doué de toutes les qualités du corps, du cœur, & de l'esprit; mais la troisieme, qui étoit méchante, voulut gâter tout ce que ses sœurs avoient fait, en ordonnant que cet enfant naîtroit avec la figure d'un petit cochon, & la conserveroit jusqu'à ce qu'il eût épousé trois femmes, dont la troisieme seulement pourroit lui faire reprendre la figure humaine qu'il auroit dû toujours avoir.

Au bout de neuf mois, la Reine, dont la grossesse avoit enchanté toute l'Angleterre, mit au monde ce Prince si attendu : mais quel fut le désespoir du Roi, quand il s'apperçut qu'il ressembloit à un cochon de lait ! Il fut d'abord question d'étouffer ce petit monstre; mais enfin on se résolut à l'élever. On lui donna une nourrice, & on s'apperçut bientôt que s'il avoit la figure désagréable d'un cochon, il avoit d'ailleurs tous les agrémens d'un joli enfant. Il étoit doux & caressant. Cependant, dès qu'il put marcher,

on reconnut qu'il avoit une inclination naturelle pour la fange & la boue; il s'y veautroit volontiers quand il en trouvoit dans le parc du Château de son pere. On ne le corrigea pas tout-à-fait de cette inclination vicieuse, quoique naturelle à sa figure, car on ménage les défauts des Princes, si on n'y applaudit pas tout-à-fait; mais on lui donna d'abord des Gouvernantes & des Valets-de-chambre très-propres, qui, aussi-tôt qu'il lui étoit arrivé de se salir, le lavoient avec de l'eau de rose & de lavande. D'ailleurs on lui préparoit matin & soir des bains d'eau, qu'on rendoit un peu bourbeuse pour lui plaire: à cela près, il étoit fort aimable; il parla d'assez bonne heure & fort aisément, quoique sa voix ressemblât un peu au grognement d'un cochon: il apprit en très-peu de temps à lire & à écrire; il fit même quelques progrès dans les Sciences. Cependant sa figure étoit toujours hideuse; & à mesure qu'il grandit, il lui vint deux grandes dents en forme de défenses, qui lui rendirent la figure également affreuse & formidable. Ayant atteint l'âge de quinze à seize ans, il alla trouver la Reine sa mere: » Madame, lui dit-il, » je veux me marier. Mon fils, lui ré-

» pondit la sage Reine, nous ne vous avons
» point caché que vous aviez dans la
» figure des défauts qui doivent empê-
» cher une Princesse de vouloir vous
» épouser; ainsi vous ne pouvez pas es-
» pérer de faire une alliance digne de
» nous. Madame, répliqua le Prince Porc
» (c'est ainsi qu'on l'appeloit), je me
» passerai très-bien d'épouser des Prin-
» cesses; je peux trouver des femmes
» aussi aimables parmi nos sujets. J'ai
» déjà remarqué que la vieille Blanchis-
» seuse, qui a sa cabane au bout de notre
» avenue sur le bord de la riviere, a trois
» filles fort aimables, demandez-en une
» pour moi «. La bonne Reine eut cette complaisance, & éprouva plus de difficultés qu'elle ne devoit en attendre. La vieille allégua que ses filles, qui s'étoient toujours flattées d'avoir de jolis maris, parce qu'elles étoient jolies elles-mêmes, ne pourroient jamais se déterminer à essuyer les tendresses d'un grouin tel que celui du Prince; il fallut que la Reine employât toute son éloquence, & même les prieres les plus humbles, les instances les plus fortes, & les présens, pour déterminer la Blanchisseuse à lui accorder enfin l'aînée. Dès que le mariage fut arrêté, on fit les

préparatifs des noces. Le public Anglois ne trouva pas fort extraordinaire que le Prince n'eût pas trouvé un meilleur parti; mais pour lui, qui ſavoit qu'il étoit l'héritier d'une brillante couronne, il ne concevoit pas comment une pauvre fille pouvoit faire tant de façon pour l'épouſer. Cependant, il fut bien convaincu de l'horreur que ſa perſonne inſpiroit, en entendant à travers une porte la converſation que ſa future épouſe, l'aînée des trois filles de la vieille, eut avec ſa mere le jour même de ſes noces. Elle lui confia qu'elle étoit ſi furieuſe de ſe trouver entre les bras d'un pareil monſtre, qu'elle étoit réſolue de l'aſſaſſiner la premiere nuit de ſes noces; elle avoit pour cela un poignard tout prêt, qu'elle cacha ſous ſon matelas. Ce fut en vain que ſa maman tâcha de lui faire paſſer l'envie d'exécuter ce projet; elle y perſiſta: mais le Prince, bien averti, prit des meſures pour la prévenir. La barbare fille attendoit qu'il fût plongé dans le ſommeil, lorſque lui-même ſaiſit l'inſtant où elle feignoit de dormir, & ſe jetant ſur elle au moment où elle s'y attendoit le moins, il lui fendit l'eſtomac d'un coup de ſes défenſes. Elle mourut ſur le champ. Le lendemain, l'eſ-

froi & la rumeur furent grands dans la Cour. Le Prince n'héſita pas à déclarer qu'il n'avoit fait que prévenir les intentions dont il étoit aſſuré. Le Roi ſon pere lui pardonna, la vieille elle-même ayant été obligée de convenir de ce que ſa fille lui avoit dit. Au bout d'un mois il n'en étoit plus queſtion; mais l'envie de ſe marier n'étoit point paſſée au Prince Porc; il réitéra ſes inſtances, & portant toujours ſes vûes ſur les filles de la Blanchiſſeuſe, il demanda la ſeconde; les difficultés furent les mêmes, on employa les mêmes moyens pour les lever. La ſeconde fille convint que l'aînée avoit été trop cruelle; mais elle ne diſſimula pas qu'elle avoit la même répugnance, & qu'elle ne répondoit pas de la ſurmonter. La fatale nuit des noces étant arrivée, lorſque le Prince voulut jouir de ſes droits, la belle s'enfuit. Elle eſt pourſuivie par l'ardent époux juſque dans une galerie, à l'extrémité de laquelle étoit un balcon donnant ſur la mer; en courant avec précipitation de ce côté-là, elle ſe jette du haut en bas, ſe noye, & ſon corps ſe briſe ſur les rochers. Nouvelle affliction, & nouvelle propoſition pour obtenir la troiſieme fille. Celle-ci devoit joindre à la même répugnance

le ſouvenir du ſort malheureux de ſes ſœurs ; mais elle étoit douce & bonne, & fit réflexion que ſes deux aînées s'y étoient mal priſes. Elle alla d'elle-même s'offrir de réparer leur faute. On ne perdit pas un moment pour faire une troiſieme cérémonie, & pour cette fois-ci on trouva les deux mariés bien portans le lendemain de leurs noces. Méledine, c'étoit le nom de la nouvelle Princeſſe, avoit reçu les careſſes de ſon époux avec douceur & modeſtie, & elle avoit mérité que les Fées rendiſſent la figure humaine au Prince Porc, au moins pendant le reſte de cette premiere nuit. Il fut obligé de reprendre ſa peau de cochon pour le jour ſuivant ; mais il apprit qu'il en ſeroit tout-à-fait débarraſſé, s'il pouvoit naître de Méledine un héritier du trône d'Angleterre. Ses vœux furent accomplis, & il ne reſta bientôt au fils de Galliot que le nom de Prince & enſuite de Roi Porc, & l'uſage de porter la figure d'un cochon ſur ſon écu & ſur ſes étendards.

La morale de cette Fable eſt que la douceur, la patience & la ſageſſe corrigent les hommes de leurs défauts, & peuvent élever les bêtes brutes au rang des hommes les plus parfaits. Madame d'Aunoy a imité cette Fable dans deux de ſes

Contes de Fées, dont l'un eſt intitulé *le Prince Marcaſſin*, & l'autre *le Roi Porc :* ce dernier fait partie des Hiſtoires ſublimes de cette Dame Auteur ; mais elle a altéré ce Conte, & je l'aime mieux dans la ſimplicité dont je viens de le raconter d'après Straparole.

Dans l'Enigme qui ſuit, une Demoiſelle propoſe à un jeune Seigneur de lui donner ce qu'il n'a pas & ne peut avoir ; c'eſt un époux.

Voici le ſecond Conte :

Un jeune Gentilhomme, étudiant à Bologne, beau, bien fait, & naturellement fort galant, croyoit que, pour avoir quelques femmes, il falloit en attaquer beaucoup à la fois, & tenter toutes les aventures : dans ces diſpoſitions, il ſe trouva un jour à un bal, danſa ſucceſſivement avec trois Dames aimables, & leur fit ſucceſſivement les déclarations les plus tendres & les plus preſſantes ; elles ne répondirent rien : mais le jeune homme ne ſe rebuta pas pour cela, ſachant bien que les bonnes places ne ſe rendent pas communément à la premiere ſommation. Le lendemain, les Dames ſe rencontrerent, & ſe firent part de ce qui leur étoit arrivé la veille. Piquées de ce qu'aucune d'elles n'avoit obtenu de préférence, mais qu'elles

avoient été traitées avec une égalité qui offensoit leur amour-propre, elles résolurent de s'en venger, & de donner successivement au galant de perfides rendez-vous. Le complot fut exécuté. Emerantine, c'étoit le nom de la premiere de ces Dames, le fit inviter à venir passer avec elle une soirée délicieuse. Il y courut, soupa avec la Dame, & s'étoit déjà déshabillé lorsque le mari arriva ; aussi-tôt, feignant une grande alarme, on le fit cacher sous le lit : mais ce gîte avoit été préparé pour lui de la façon la plus cruelle, il étoit rempli de chardons, d'orties, & d'épines. Le malheureux galant y passa quelques heures dans les plus cruelles souffrances : avant le jour on le mit à la porte ; & il fut trop heureux de regagner son logis en chemise, le corps piqué, déchiré, & tout couvert de cloches. A peine étoit-il guéri de ses blessures, qu'il reçut une pareille invitation de la part de la seconde Dame, nommée Pantemie. Les choses se passerent d'abord comme dans le premier rendez-vous. Aux approches du mari, on le fit passer dans un cabinet, au milieu duquel étoit une trape, qui le fit tomber dans une sale basse ou ma-

gaſin, qui heureuſement n'étoit rempli que de bourre, de laine & de coton, entremêlés d'une grande quantité de vermine. Il eut encore beaucoup à ſouffrir dans ce ſéjour, & s'échappa comme de l'autre. Il étoit incorrigible ſur les prétendues bonnes fortunes; car il tomba encore dans le troiſieme panneau, qui lui fut tendu par Symphoroſie. Pour cette fois il ſoupa, & ſoupa bien; mais on avoit mêlé dans ſon vin de l'opium, & il s'endormit profondément à la fin du repas. La Dame le fit tranſporter par une groſſe Servante à quelques rues de chez elle, où on le laiſſa couché dans la boue. Le Guet l'y trouva le lendemain matin, & eut bien de la peine à le réveiller. On le conduiſit d'abord en priſon, & enſuite chez lui, ſans qu'il pût & oſât dire comment il s'étoit trouvé là. Notre jeune homme s'apperçut à la fin qu'il avoit été joué, & réſolut de s'en venger. Il y réuſſit, en invitant les trois Dames à ſouper. Comme Straparole fait toujours ſes Héros très-crédules, il dit qu'elles conſentirent à s'y rendre; mais ce fut pour y eſſuyer des outrages, qui ne ſont pas ſi plaiſans que les tours qu'elles avoient joués au jeune homme : ainſi, nous ne

nous arrêterons pas davantage sur ce Conte.

L'Enigme dont le mot est *la serviette*, est assez singuliere. La voici ;

Je naquis fort long-temps avant que j'eusse essence,
Et depuis on m'a vue en maints accoûtremens.
A mon occasion mes malheureux parens
Ont souffert maints travaux & mainte grieve offense.
Tous mes membres perclus, foibles & sans puissance,
Ont été affligés de si cruels tourmens,
Que je ne puis penser qu'onc pauvres patiens
Ayent jamais souffert en telle patience.
Je ne suis pas viande, & cuite j'ai été.
Sans moi un grand festin ne peut être apprêté,
Pour ce qu'il faut toujours que sois premiere à table.
Je ne mange de rien, & toutefois il faut
Que je tâte de tout, soit tiede, froid ou chaud,
Tant j'aime à me montrer envers tous serviable.

Le troisieme Conte de la même Nuit est du genre des Contes dévots, qui étoient si communs dans les siecles d'ignorance ; aussi le retrouve-t-on dans la fameuse Légende dorée, de Jean de Voraginé. Il fait le sujet d'une Comédie Latine & pieuse, dont l'Auteur est une sainte fille religieuse Saxone, qui s'appeloit *Roswite*, & qui vivoit au dixieme siecle. En voici le sujet en deux mots :

Un jeune homme de Rimini étoit amoureux d'une fille dévote, qui avoit consacré sa virginité à Dieu ; & qui

cependant vivoit en particulier dans sa maison. Impatienté du peu de succès de ses poursuites, un jour il entre chez elle avec violence, & veut pénétrer jusque dans son oratoire, où elle s'étoit mise en prieres, pour demander au Ciel un miracle qui sauvât son honneur : elle l'obtint. Tout à coup la tête tourne au galant; en passant par la cuisine, croyant voir sa belle, & voulant la saisir, il se jette à corps perdu à travers les chaudrons, les marmites, les pots à beurre, & les lampes remplies de mauvaise huile; il les embrasse, les brise, fait un tapage épouvantable; il se barbouille & se machure de la tête aux pieds. Il sort de la maison en cet état : ses domestiques, & tous ceux qui le voient, ne doutent point qu'il ne soit devenu fou. On se saisit de lui, on l'attache, & on le reconduit dans sa maison, où on le met entre les mains des Médecins, pour tâcher de le guérir. La pieuse fille reste chez elle à prier Dieu, en le remerciant d'en être quitte pour la perte de ses ustensiles de cuisine.

La quatrieme Fable de la seconde Nuit est le fameux Conte de Belphégor, répété par tant de Nouvellistes Italiens, & même par un assez bon

nombre de François. L'honneur de l'invention en est resté à Machiavel. Cependant on pourroit également soutenir qu'il appartient à Straparole, puisque ces deux Auteurs étoient contemporains. Une tradition, dont on ne peut pas garantir la vérité, établit que dans un Manuscrit Latin que l'on voyoit avant les troubles dans la Bibliotheque de Saint-Martin de Tours, on y lisoit l'Histoire du mariage d'un Diable, aventure toute pareille, aux seuls noms près, à celle de Belphégor, & de Madame Honesta.

La cinquieme & derniere Nouvelle de la seconde Nuit est peu de chose. C'est une facétie qui n'a pas beaucoup de sel.

La premiere Histoire de la troisieme Nuit est fort extraordinaire, & trop absurde pour être intéressante : cependant elle est très-connue en Italie où elle a souvent été mise en vers.

La deuxieme est dans le genre merveilleux. Un Roi de Tunis envoie ses deux fils chercher fortune ; la Reine leur mere donna à chacun des trésors & des richesses, mais particuliérement au cadet un petit cheval Fée qui lui procure des aventures incroyables, & enfin une fortune considérable & la main d'une Princesse. Un pareil Conte de Fées ne devoit pas manquer d'entrer dans les Mille & un quarts d'Heure, cependant je ne l'y trouve point.

La troisieme est aussi merveilleuse, quoique moins longue, & plus tragique. C'est un Conte de Fées aussi intéressant qu'une Historiette absurde peut l'être ; aussi tient-elle un rang considérable dans le Recueil, intitulé *les illustres Fées ;* l'Héroïne s'appelle Blanche-belle. Les Illustres

Fées ont été imprimées pour la premiere fois à Paris en 1608, la seconde en 1699, la troisieme en Hollande en 1731, & peut-être plusieurs fois depuis.

La quatrieme Nouvelle est toujours du même genre, & se trouve dans le même Recueil, sous le nom de *Fortunio*. Elle est assez agréable, & nullement tragique.

La cinquieme est plate & impertinente, & les imitateurs de Straparole n'ont pu en tirer aucun parti.

La premiere Fable de la quatrieme Nuit fait partie des Contes Tartares ou Mille & un quarts d'Heure, sous le titre *de Centaure Bleu*, & on aura bien plus de plaisir à la lire dans l'Ouvrage de M. Gueulette que dans celui de Straparole.

La seconde Fable pourroit bien se trouver répétée dans plusieurs autres Contes ou Nouvelles; mais je ne me rappelle pas de l'avoir encore extraite : en voici la substance.

Un vieux Citoyen d'Athenes s'avisa de rechercher en mariage une jeune & jolie personne, dont aisément il auroit pu être l'aïeul. Ces sortes d'union réussissent rarement. Les froids embrassemens de ce vieillard n'étoient pas capables de faire oublier à sa nouvelle épouse, les momens délicieux qu'elle avoit passés avec un Amant jeune & agréable, dont elle regrettoit l'absence, lorsque ses parens l'avoient forcée à former des

nœuds auſſi ridicules. Le jeune homme, de retour d'un long voyage, apprend avec douleur que ſa Maîtreſſe eſt mariée au plus jaloux des Athéniens. Il veut pourtant la voir, lui parler ; &, quelles que ſoient les difficultés, il ne déſeſpere pas de renouer avec elle. D'abord, il trouve le ſecret de lui faire rendre pluſieurs billets ; & ſûr qu'il eſt toujours aimé, il lui fait part d'un projet qu'elle approuve, & qu'il met auſſi-tôt à exécution. Les parens du jeune homme avoient été fort amis du vieillard : c'en eſt aſſez pour qu'il aille chez lui & le prie de vouloir bien recevoir un coffre rempli d'effets précieux, pendant un voyage qu'il doit entreprendre. Le vieillard conſent à ſe charger de ce dépôt, quoique lui-même ſoit dans le cas de s'abſenter auſſi : mais ſa femme veillera à ſa ſûreté, & le placera dans ſa chambre. Tout étant ainſi arrangé, le vieux jaloux paſſe le matin ſuivant chez le jeune homme, & promet de l'envoyer chercher peu après par ſes domeſtiques. A peine le vieillard fut-il parti, que notre Amant vide le coffre, & ſe met à la place des effets. On le vient prendre, & il eſt porté à ſa deſtination. La clef étoit déjà remiſe

entre les mains de la jeune femme, qui, un moment après le départ de ſon mari, s'en ſervit pour rendre la liberté à ſon Amant. Nous laiſſons au Lecteur à juger ſi l'un & l'autre employerent agréablement le temps juſqu'au retour du mari. Mais rien n'eſt durable dans la vie, & ſur-tout la félicité. Le mari arriva; & l'Amant déjà échappé de la maiſon, envoya redemander ſon coffre, qui fut remis à ſes gens, & reporté chez lui. Cependant, une nuit que le jaloux vieillard veilloit, ſa jeune femme, plongée dans le ſommeil, rêve, & rêve tout haut. Elle prononce le nom de ſon Amant; elle parle du coffre, éclate de rire, prononce des paroles entrecoupées, ſoupire.... & ſans rien déclarer abſolument, en dit aſſez pour inſpirer d'étranges ſoupçons à ſon mari. Il ſe leve avec fureur: le jour commençoit à paroître; il court à l'Aréopage, & devant tous les Juges aſſemblés, il accuſe ſa femme d'adultere. Il y avoit autrefois à Athenes une Loi qui obligeoit toute femme, accuſée d'adultere, à plonger ſa main dans la gueule d'un énorme ſerpent d'airain, pour ſe laver de cette accuſation. Si elle étoit innocente, elle la retiroit

ſans

ſans bleſſure ; mais lorſqu'elle ſe trouvoit coupable, le ſerpent lui coupoit le bras. D'un autre côté, tout mari qui accuſoit ſa femme injuſtement, étoit banni de la Ville à perpétuité. Sur la plainte du vieillard, les Juges envoyerent prendre la femme. Les gens chargés de cet emploi la lierent, & ſe mirent en devoir de la conduire en cet état devant les Aréopagites. Pendant que ceci ſe paſſoit, notre Amant, inſtruit du péril que couroit ſa Maîtreſſe, voulut riſquer tout pour la ſauver. Il ſort déguiſé de chez lui, court toute la Ville en habits déchirés, contrefaiſant le fou ; & la voyant arriver ſur la place, il ſe précipite à travers les gardes, l'embraſſe à pluſieurs repriſes, & ſe ſauve. La femme conduite enſuite aux pieds de ſes Juges, ils ordonnent qu'elle ſoit liée à la colonne rouge, au deſſus de laquelle eſt le redoutable ſerpent. » Jurez, lui dit alors le Chef du Tri-» bunal, que jamais vous n'avez manqué » de fidélité à votre époux. Je jure, dit » l'accuſée en tremblant, que je n'ai » jamais été embraſſée que par mon » mari, & par ce fou, qui, tout à l'heure, » vient de me faire violence « ; & elle plonge ſa main dans la gueule du ſer-

pent : elle avoit dit la vérité ; auſſi le ſerpent ne lui fit aucun mal : car tel étoit la vertu du taliſman. La femme déclarée publiquement innocente, le mari fut banni ſelon la Loi. Il ne ſurvécut que peu de temps à ſa condamnation ; & la veuve, après les délais convenables, épouſa ſon Amant, & ils vécurent heureux.

La troiſieme eſt encore un Conte de Fée connu de tout le mode, & écrit par une des Dames Auteurs de Romans de ce genre (à ce que je crois, Madame d'Aunoy). Il y eſt queſtion de la pomme qui chante, de l'eau qui danſe, & de l'oiſeau qui dit tout. J'ai oublié quel titre cette Hiſtoriette porte dans nos Recueils de Contes de Fées en François.

Voici la quatrieme Hiſtoire.

Un Prince de Portugal étudioit à Padoue ; il devint amoureux de la femme d'un Médecin : il connoiſſoit ce Médecin, auquel il étoit recommandé. Le bon Docteur lui avoit montré ſa femme, ſans lui dire qui elle étoit ; & le jeune Prince ſuivit ſa pointe, ſans ſavoir quel étoit le mari de cette belle. Il trouva une vieille femme obligeante qui conduiſit l'affaire. Nérino (c'étoit le nom

de l'Infant de Portugal) prit le Docteur pour son confident, & l'informa des difficultés qu'il éprouva pendant quelque temps, des espérances qu'on lui donna ensuite, & enfin des rendez-vous qu'il obtint. On juge bien qu'alors le vieux Médecin dérangea les mesures du Prince, & se préparoit même à se venger de sa femme, lorsque par bonheur Nérino s'apperçut qu'il se confioit au renard, dont il vouloit croquer la poule. Alors il se dépêcha de prendre, dans un dernier rendez-vous avec la femme, de si bonnes mesures, qu'elle s'échappa de la maison de son mari ; & le jeune Prince étant retourné en Portugal, elle y passa avec lui. Straparole prétend qu'*ils y véquirent long-temps en grande liesse, & que le Médecin en mourut de deuil & fâcherie.* On voit que Moliere a pris dans ce Conte l'idée de quelques scenes de son Ecole des femmes. J'ai parlé il n'y a pas long-temps d'une autre Nouvelle, dans laquelle il y a quelques situations à peu près pareilles. Un trait de celle-ci, qui est assez remarquable, c'est que Nérino, ne sachant pas qu'il parloit devant le mari de sa belle, contoit comment il avoit échappé

à un piége qu'on lui avoit tendu pour le ſurprendre avec elle, lorſque tout d'un coup on lui fait un ſigne qui le lui apprend. Alors, ſe reprenant, il termine ſon Hiſtoire en diſant : J'en étois à ce point, & fort embarraſſé, comme vous voyez, lorſque le coq chanta, & que je m'éveillai. Tout le monde ſe mit à rire, crut ou fit ſemblant de croire que le jeune Prince n'avoit fait qu'un rêve, & le mari du moins n'apprit pas le reſte.

La cinquieme & derniere Nouvelle de cette Journée eſt ſi ridicule & ſi ſotte, qu'elle ne mérite pas d'être répétée ; cependant on la trouve dans les Mille & un quarts d'heure, ſous le titre *du Bûcheron & de la Mort* : elle y eſt paſſablement tournée par M. Gueulette.

La premiere Fable ou Nouvelle de la cinquieme Nuit a quelque reſſemblance avec une précédente, qui a été tranſportée dans les Mille & un quarts d'heure, ſous le titre de *Centaure bleu.*

Un Prince de Sicile délivre un homme Sauvage, que ſon pere tenoit enfermé dans ſa ménagerie. La Reine a peur que le Roi ne ſoit fâché de ce qu'on a donné la clef des champs à ſon Satyre, & conſeille à ſon fils de s'enfuir ; elle lui donne de l'argent & des bijoux, & il va

courir le monde. Ses Valets, dans la route, veulent le voler & l'assassiner ; mais il est accosté d'un jeune homme aimable & bien fait, qu'il ne connoît pas, & qui lui sauve la vie ; c'étoit le Satyre, qui avoit eu le bonheur de rendre un important service à une vieille Fée. Sa figure avoit paru si extraordinaire à cette bonne Dame, qu'elle en avoit ri jusques aux éclats, & ces grands ris avoient fait crever un abcès qu'elle avoit dans la tête. La Fée, reconnoissante, avoit fait au Satyre les plus riches dons ; elle avoit changé sa figure désagréable en une autre charmante ; elle lui avoit appris les plus beaux secrets, & enfin lui avoit fait présent d'un cheval Fée. Le cheval & le Satyre métamorphosé procurent au Prince Guérin (c'étoit son nom) les plus grands succès & la plus brillante fortune. Un des traits les plus singuliers de ce Conte, est la maniere dont le Satyre fait deviner à Guérin laquelle de deux Princesses, filles d'un Roi, a des cheveux d'or. Ce Roi avoit deux filles, dont une effectivement avoit des cheveux d'or, ce qui étoit très-beau ; & l'autre ne les avoit que d'argent, ce qui

étoit assez vilain. Il promit à Guérin de lui donner la premiere, pourvu qu'il la distinguât de sa sœur, qui lui seroit présentée comme elle, toutes deux bien voilées, & enveloppées de la même maniere; & il ajouta, que s'il se trompoit, au lieu d'obtenir sa fille & ses trésors, il seroit envoyé au supplice. La proposition étoit très-embarrassante. L'ancien Satyre, devenu un peu sorcier, le tira d'embarras. Il l'assura qu'il avoit à ses ordres un Frêlon, qui sauroit bien distinguer la Belle aux cheveux d'or, & que ce seroit sûrement celle qui paroîtroit tourmentée de cette mouche incommode, qu'il faudroit choisir. Guérin le crut, & ne fut pas trompé.

La Nouvelle suivante est si extravagante & si ridicule, que je n'oserois en parler, si je ne trouvois qu'elle caractérise le genre de la facétie Italienne du seizieme siecle, & le goût bas & mal-propre des Auteurs comiques de ce temps & de ce pays-là. Au reste, ce Conte de bonne femme ne peut être répété qu'avec la même simplicité, bonhomie, & naïveté qu'il a été écrit tant en Italien qu'en François.

Il y avoit un jour une bonne femme qui n'avoit que deux filles, qu'elle laissa

pauvres dans une cabane ſituée dans un Fauxbourg d'une Ville de Bohême. Elles n'eurent pour tout héritage qu'une quantité de lin tout filé, & en état d'être vendu au marché. L'aînée continuoit à groſſir la proviſion ; & la plus jeune, qui étoit encore enfant, en portoit toutes les ſemaines vendre une partie pour acheter du pain. Un jour cette petite fille, que l'on appeloit *Adamantine*, vit entre les mains d'une bonne femme, une poupée, qu'elle trouva ſi belle, quoiqu'elle ne fût pas magnifique, qu'elle en eut grande envie ; elle donna tout ſon lin à la vieille, & emporta la poupée. Sa ſœur la gronda, & la battit même : mais la petite fille ne s'en embarraſſa guere : elle fit coucher avec elle ſa poupée, après l'avoir bien careſſée. Au milieu de la nuit, Adamantine fut fort étonnée, lorſque ſa poupée lui cria : *Petite maman, à caca* : mais, ſans ſe déconcerter, elle lui rendit le petit ſervice qu'elle lui demandoit ; & la ſurpriſe de la petite fille fut extrême, quand elle vit que ſon joujou rendoit des pieces d'or & d'argent. Le lendemain matin, même cérémonie ; la cadette en rendit témoin ſa ſœur aînée ; & l'on juge bien que

celle-ci se réconcilia avec elle & la poupée. Cette manœuvre continua pendant quelque temps; & bientôt les deux jeunes filles se trouverent à leur aise, ne manquerent plus de rien, & auroient pu même être opulentes, si la modestie & la crainte de faire parler le voisinage ne les avoient retenues. Mais si elles furent modestes, elles ne furent pas du moins assez discretes, pour empêcher qu'une femme de la Ville ne se doutât que leur poupée étoit la source de leurs richesses. Elle conçut aussi-tôt le projet de la leur dérober; elle en vint à bout: en faisant semblant de fuir les mauvais traitemens de son mari, elle entra chez elles, les priant de lui donner à coucher pour une nuit. Les bonnes filles y consentirent; & le lendemain, à la pointe du jour, la coquine emporta leur trésor. Ce fut en vain que la malheureuse Adamantine courut toute la Ville pour la retrouver, elle n'en put avoir de nouvelles. Voici cependant quel étoit le sort de la poupée Fée. La friponne qui s'en étoit emparée, s'étoit réfugiée dans une maison de campagne à l'écart, où elle attendoit avec impatience que la nuit vînt, pour exiger du joujou la même

complaisance qu'il avoit eue pour sa petite Maîtresse. Elle ne manqua pas de la coucher auprès d'elle ; & effectivement, au milieu de la nuit, la poupée cria qu'elle vouloit faire *caca* ; mais ce fut d'un ton plus dur & plus aigre que celui dont elle avoit coutume de parler à Adamantine. On s'empressa à lui présenter tout ce qui lui étoit nécessaire, & on s'approchoit pour voir de plus près l'or qu'alloit rouler ce petit Pactole, lorsqu'on sentit que les digues brisées donnoient l'essor à une inondation des plus fétides & des plus rebutantes. La méchante femme, qui avoit conçu de bien plus charmantes espérances, fut au désespoir ; après être revenue plusieurs fois à la charge, avec un aussi mauvais succès, elle jeta la poupée sur un fumier, où elle resta plus de vingt-quatre heures. Pendant ce temps-là, le fils du Roi de Bohême étant à la chasse, suivi d'un seul Piqueur, se sentit un besoin qui l'obligea à s'arrêter pendant quelques instans au pied d'un arbre. Quand il se fut satisfait, il ne lui resta plus qu'à user de la propreté convenable en pareil cas. Le Piqueur de son Altesse Royale s'empressa de lui fournir les matériaux nécessaires, & ne

trouva rien de plus propre pour cet usage que la poupée, dont les vêtemens étoient de toile. Il la présenta au Prince, qui se dépêcha de gâter la parure de la poupée de la petite Adamantine. Mais sur le champ même il eut lieu de s'en repentir ; car la *Bamboche* mordit de toutes ses forces le Prince jusques au sang ; &, qui pis est, s'attacha à son derriere sans vouloir le quitter. Il n'osoit dire la cause de son martyre : mais c'étoit en vain qu'il vouloit le faire cesser ; en arrachant la poupée, il ne faisoit que le redoubler ; on ne concevoit rien à cela. Enfin, le Roi & le Prince firent afficher qu'ils donneroient la moitié de leur Royaume à la personne qui feroit cesser ce supplice, si c'étoit un homme ; & que si c'étoit une femme, le Prince l'épouseroit. Le bruit de cette annonce parvint jusques à Adamantine : elle se présenta ; & avant qu'on eût dit de quoi il s'agissoit, elle étoit au fait, & elle s'aquitta avec modestie de la commission de retirer la poupée de la place incommode qu'elle occupoit, non pas sous les yeux du Prince, mais derriere lui. le joujou Fée se jeta entre les bras de sa petite maman, & l'accabla de caresses. Dès la nuit suivante, elle se

mit à lui procurer des récoltes abondantes, & lui fournit bientôt de si immenses richesses, que le Prince de Bohême trouva n'avoir point fait une mauvaise affaire, en partageant son Trône avec Adamantine. Les productions de la petite Fée suffirent pour l'entretenir long-temps à la Cour avec magnificence : mais quand sa jolie figure, son caractere aimable, & ses richesses lui eurent assuré des droits incontestables, la poupée disparut, & le Conte finit.

La troisieme Nouvelle de la cinquieme Nuit est la fameuse Histoire des trois bossus. M. Gueulette, dans les Mille & un quarts d'heure, place la scene de cette Histoire à Damas, Straparole à Bergame, & l'on sait que ce Conte se trouve déjà dans nos anciens Fabliaux.

La quatrieme est un Conte assez rebattu.

Un mari surprend sa femme en rendez-vous avec un jeune homme. L'époux étoit borgne ; la femme commence par faire cacher son Galant, puis voulant le faire évader tout à fait, elle fait à son mari une longue histoire, & lui dit qu'elle a appris une Oraison ; mais que pour la dire avec plus de recueillement, il faut avoir la tête couverte d'un boif-

ſeau. Le ſot mari croit cela, on lui enveloppe la tête; & tandis qu'on lui répete l'Oraiſon, qui n'a ni pieds ni tête, le Galant s'évade, & eſt déjà bien loin.

Voici en deux mots le ſujet de la derniere Nouvelle de la cinquieme Nuit.

MADAME Modeſte, femme de Sire Triſtan Sanques, étoit une femme de précaution; elle avoit été fort jolie, & fut toute ſa vie coquette & galante. Quand elle étoit jeune, elle accordoit volontiers ſes faveurs, mais ce n'étoit cependant jamais ſans exiger quelque preuve de reconnoiſſance. Son amour-propre eût été offenſé ſi on ne lui eût pas fait quelque petit préſent proportionné aux facultés d'un chacun; & ce qu'on lui donnoit dans ces ſortes d'occaſions, elle ne le dépenſoit, ni ne s'en ſervoit, mais le conſervoit ſoigneuſement, ſachant bien qu'il viendroit un temps qu'elle en auroit beſoin. En effet, au bout de quelques années elle trouva plus de difficulté à acquérir; enfin vint le temps de dépenſer. Alors elle ouvrit ſes coffres & ſes armoires: elle rendit dans ſa vieilleſſe, & au même prix, ce qu'on lui avoit donné dans ſa

jeunesse. Il n'y eut pas jusqu'à des souliers, qu'elle tenoit de la libéralité des peres, qu'elle ne rendît aux enfans ; mais comme on est plus long-temps vieille que jeune, elle mourut de langueur quelque temps après avoir épuisé tout son fonds.

Passons à la sixieme Nuit de Straparole. Le premier Conte seroit assez plaisant, s'il n'étoit pas difficile & même impossible de le tourner honnêtement. On le trouve dans le Décameron de Bocace, dans les cent Nouvelles nouvelles de Louis XI, dans les Contes de Desperiers; enfin La Fontaine l'a traité sous le titre de *Faiseur d'oreilles*. Le second a le même défaut, & ne pourroit jamais avoir les mêmes agrémens. Le troisieme n'est qu'un bon mot très-rebattu. Le quatrieme est le plus fort de tous ; les quatre Enigmes sont très-bien assorties aux Contes. Enfin le cinquieme & dernier Conte de la sixieme Nuit se trouve dans les Mille & un quarts d'heure, sous le titre d'*Aboutaher l'errant*. M. Gueulette l'a rendu assez joli, quoique ce soit très-peu de chose dans Straparole.

La premiere Histoire de la septieme Nuit paroît fort extraordinaire, mais étoit peut être regardée comme assez simple dans un pays & dans un temps où l'on croyoit aux Sorciers.

UN Négociant de Florence avoit épousé une jolie femme, que Straparole nous assure avoir toujours été fort honnête.

Les affaires de fon commerce l'appelerent en Flandres, & il y paffa cinq années entieres au grand regret de fa femme, d'autant plus qu'elle apprit que pendant ce temps-là il vivoit avec une Courtifane Flamande, nommée Argentine. La pauvre femme, défefpérée d'être fi long-temps fans jouir des embraffemens de fon époux, s'adreffa à une Sorciere qui lui fit voir le Diable : celui-ci eut la complaifance de fe transformer en cheval volant, & tranfporta, dans une feule journée, la jeune femme de Florence à Anvers, dans la maifon même de la Courtifane. Là, fans perdre de temps, le Diable efcamota Argentine, & mit à fa place & fous fes traits la jeune femme, avec qui fon mari foupa & coucha, croyant être avec fa Maîtreffe. Pendant la nuit, le Diable, pour ne pas perdre fon temps, déroba un mantelet magnifiquement brodé de perles, & un beau collier de diamans que le Négociant avoit donné à fa Maîtreffe, & le lendemain matin le Diable & la femme partirent, & fe trouverent le foir à Florence, de forte qu'ils n'avoient mis en tout que trente-fix heures pour leur voyage. Au bout de quelques mois, les parens de la femme s'apperçurent qu'elle

étoit grosse, & au terme ordinaire elle mit au monde un enfant. Grande rumeur dans la famille. On parla de la punir : on écrivit au mari, & enfin celui-ci revint dans sa patrie fort en colere contre sa femme; mais en présence de toute sa parenté, elle l'appaisa en contant le fait tel qu'il étoit, ou du moins tel que le conte Straparole. Heureusement elle parloit devant des gens qui regardoient la sorcellerie comme une science également démontrée dans ses principes & dans ses effets. On n'eut rien à lui répliquer, surtout lorsqu'elle montra le mantelet & le collier de la Courtisane, que le Diable lui avoit fidélement remis. L'enfant fut reconnu pour légitime, & de là en avant les époux firent très-bon ménage.

La seconde Nouvelle de la septieme Nuit est plus intéressante que la précédente; elle a quelque rapport avec la fameuse Fable de Léandre & Héro, & elle a fourni à M. Bernard, surnommé *le Gentil*, le sujet d'un Poëme intitulé *Euphrosine & Mélidor*. Quoique le sujet ait bien plus d'agrémens étant mis en vers jolis & délicats, il faut convenir cependant que Bernard a eu tort d'en altérer quelques circonstances qui sont plus vraisemblables dans Straparole.

La troisieme Nouvelle contient les tours de souplesse & les bons mots d'un Bouffon nommé

Cimarofte. Tous ces traits font connus ou font plats.

La quatrieme Nouvelle eft infipide.

Le fujet de la derniere de cette Nuit peut fe réduire en peu de mots.

Un vieillard pauvre avoit trois grands garçons qu'il ne pouvoit nourrir ; ils convinrent d'aller chacun de leur côté chercher fortune, & de fe retrouver au bout de dix ans dans leur patrie. Le premier fe fit foldat, devint un brave Capitaine & un habile Ingénieur ; le fecond travailla du métier de Charpentier fur un port de mer, & devint un excellent conftructeur de vaiffeau ; le troifieme courut les bois pendant les dix années, ne fit pas fortune en apparence, car il parut tout déguenillé ; mais il avoit appris à entendre le langage des oifeaux, & ce talent fut plus utile que celui des deux autres freres : car au moment qu'ils fe réunirent, en dînant enfemble, il entendit un petit oifeau qui difoit qu'il y avoit un tréfor caché près de leur maifon paternelle ; ils y fouillerent, le trouverent, & il fuffit pour enrichir eux & leur pere. A mon avis, le Conte devroit finir là ; mais Straparole le pouffe plus loin ; il les envoie dans l'Archipel, où ils découvrent une ifle dont ils font la

conquête ;

conquête ; ce qui prolonge le Conte sans en augmenter l'intérêt.

La huitieme Nuit est vraiment facétieuse ; mais il ne s'y rencontre aucune Nouvelle qui mérite un long extrait. Disons seulement un mot de la premiere.

UN grand Seigneur trouve un diamant, & veut l'abandonner à celui de ses trois valets qui contera l'aventure la plus ridicule qui lui sera arrivée. Le bijou fut adjugé à l'un d'eux, qui raconta qu'ayant fait un pari avec sa femme, à qui ne fermeroit pas la porte de la maison, & qui condamnoit à remplir cet office celui des deux qui parleroit le premier, il vit se passer devant lui, entre un étranger & sa femme, des choses qui auroient fait ouvrir la bouche à quelqu'un de moins opiniâtre que lui. L'étranger retiré, & ayant souhaité le bon soir au mari, la femme se mit à lui reprocher son indignité : » Ah ! bon, s'écria le mari : tu as parlé » la premiere, j'ai gagné le pari ; vas » fermer la porte «.

La seconde Nouvelle est le sujet de l'Ecole des Maris par Moliere, & plus anciennement celui des Adelphes de Térence ; elle est ici racontée par Straparole avec une simplicité, ou

plutôt une platitude qui la défigure absolument. Nous ne daignons extraire ni rien répéter de la troisieme & de la quatrieme. Voici l'énigme qui suit cette derniere.

Je n'ai ni chair, ni os, muscle, artere, ni veine ;
Toutefois j'ai un corps qui récele au dedans
De son ventre endurci un rang de fortes dents
Qui dévore le fer dont souvent je suis pleine.
Sous ma soigneuse garde & bon secours, à peine
Les hommes vivroient-ils assurés des brigands,
Des voleurs, assassins, & autres telles gens
Qui nourrissent de sang leur fureur inhumaine.
Aussi suis-je toujours comme leur garde-corps ;
Je récele leurs biens, je garde leurs trésors,
Et accourcis leurs nuits par un somme tranquille.
Et toutefois pourtant, ô grande cruauté !
Je suis toujours aux fers, & ne m'est pas possible
Tirer mon corps des ceps où il est arrêté.

Le mot est la clef.

La cinquieme & derniere Nouvelle de cette Nuit, si elle ne se trouve point dans les Contes Tartares, est du moins dans quelques autres de ce genre.

UN jeune homme fut mis en apprentissage chez un Tailleur, qui en même temps étoit Sorcier ; il ne profita point de l'art que son maître professoit ouvertement, mais bien de celui qu'il exerçoit en secret. Son pere lui ayant reproché qu'il

avoit peu profité chez le Tailleur, il le convainquit, en défiant son maître en sorcellerie, qu'il n'avoit pas perdu son temps. Ils se transformerent tous deux en monstres; le disciple mangea le maître, & sa réputation devint telle, qu'il fit une grande fortune & épousa la fille du Roi.

La premiere Nouvelle de la neuvieme Nuit est fort plaisante & très-singuliere ; en voici la substance.

Quoi qu'on fasse, on ne peut éviter sa destinée, dit un Proverbe Espagnol. Un Roi Maure des Espagnes, appelé Galafre, en fit la triste expérience. Ce Prince, déjà sur le retour, devint amoureux d'une charmante Princesse qui portoit le nom de Féliciane; il la fit demander en mariage, il l'obtint, & se crut heureux. Quelque temps après, il arriva à la Cour de Galafre un fameux Chiromancien. Dans ce siecle, les Princes comme le peuple ajoutoient beaucoup de foi aux prédictions de ces gens là. Le Roi eut la foiblesse de consulter celui-ci sur sa destinée. Le Chiromancien prit la main de Galafre, en examina les lignes, &, fronçant le sourcil, le supplia de ne le pas contraindre à lui donner l'explication de ce qu'il venoit

d'appercevoir. C'étoit piquer l'indiscrette crédulité du Monarque ; il ordonna au Devin de parler. » Eh bien, Seigneur, » puisque vous le voulez, lui dit-il, je » vois clairement que, quelque chose que » vous fassiez pour vous y opposer, la » Reine que vous aimez tant vous sera » infidelle. Parbleu, répondit Galafre, » je ferai mentir la prédiction «. Aussi-tôt il fait rassembler mille Ouvriers, & en moins de deux mois on voit s'élever une forte tour à l'abri de toutes tentatives, où la Reine est enfermée, & une garde nombreuse & sûre est chargée de veiller à ce que personne n'en approche. Cette précaution ne diminua rien de la tendresse du Roi pour son épouse ; mais elle parut fort singuliere à toute sa Cour. La nouvelle s'en répandit jusqu'à celle de Don Diegue Roi de Castille : son fils, l'Infant Galeot, qui avoit déjà entendu parler de l'extrême beauté de Féliciane, se mit dans la tête de percer le mystere d'un tel emprisonnement. Il part déguisé en Marchand de bijoux, & lorsqu'il est arrivé à Murcie, où Galafre tient sa Cour, il va se promener aux environs de la tour, en criant, *riches merceries, belles pierreries, denrées à tout prix.* Par hasard le

Roi étoit alors avec Féliciane. Elle entend le porte-balle, & désire examiner ses marchandises. Excepté la liberté, Galafre ne refusoit rien à son épouse. On appelle le faux Marchand, qui est enchanté de la beauté de la Reine, & qui se promet bien de lier une intrigue avec elle : Féliciane examine ses pierreries, sans négliger de faire d'intéressantes remarques sur la bonne façon de celui qui les présente. Le Marchand se défait d'une partie de ses bijoux au prix fixé par le Roi, & se retire, bien assuré que s'il peut se ménager un seconde entrevue, il avancera bien ses affaires. Il tente les gardes, qui rarement sont à l'épreuve de l'or. Il est introduit dans la tour, s'arrange avec la Reine, & se retire, en criant à haute voix : *Je le sais bien, mais je ne le veux pas dire.* Le Roi dans ce moment revenoit de la chasse. Il trouva fort plaisant que le porte-balle, au lieu d'annoncer sa marchandise, comme auparavant, répétoit ces mots : *Je le sais bien, mais je ne le veux pas dire.* Il entra dans la tour, & fut trouver la Reine en riant, & en répétant ces paroles : Féliciane, qui avoit entendu Galeot, crut être découverte ; elle se jeta aux pieds de son mari, lui avoua la faute qu'elle

avoit commise, & le supplia de lui sauver la vie. Quel fut l'étonnement de Galafre à cet étrange aveu ! Dans le premier accès de sa fureur, il donna des ordres pour arrêter le faux Marchand ; il étoit déjà parti : il voulut ensuite se venger sur son infidelle épouse ; mais par réflexion il se modéra, en se rappelant la prédiction du Chiromancien, & s'écria douloureusement : *Quoi qu'on fasse, on ne peut éviter sa destinée.* Cependant le Roi Maure eut la sottise de s'affecter beaucoup de cet événement déjà très-commun dans le siecle où il vivoit; il tomba malade, & mourut peu de temps après; la Reine, par cette mort, recouvra sa liberté ; elle se ressouvint alors du faux Marchand de bijoux, lui offrit sa main, & partagea son trône avec lui.

La seconde Nouvelle est assez intéressante ; très-triste, & peu chargée d'événemens.

UN jeune Prince de Hongrie devint éperdument amoureux de la fille d'un Tailleur, qui répondit à sa passion, mais qui lui refusa les dernieres faveurs, portant son ambition jusqu'à prétendre à sa main. Comme il employoit inutilement

les prieres pour l'engager à le rendre heureux, son pere l'obligea à passer en Autriche auprès du Duc de ce pays, dont il devoit épouser la fille. Le mariage fut conclu, & pendant ce temps la fille du Tailleur se maria avec le fils d'un Cordonnier. Au bout d'un an, le Prince revint dans sa patrie, & son premier soin fut d'aller rendre visite à son ancienne Maîtresse, pour laquelle il conservoit toujours le même amour. Il la trouva couchée avec son mari, qui dormoit tranquillement auprès d'elle. Il se fait connoître. La femme du Cordonnier reproche à son infidele de lui avoir donné l'exemple; le Prince s'avoue coupable, & dans le moment est frappé d'un tel chagrin, qu'il tombe mort auprès du lit. Le mari se réveille, l'effroi s'empare d'eux, & ils vont porter cette affreuse nouvelle au Palais. On fait au Prince mort de magnifiques funérailles; & la femme du Cordonnier qui y assiste, en embrassant le cercueil, perd la vie de douleur.

La troisieme Nouvelle est dans Chapuis, & nous l'avons précédemment extraite.

UN Prince s'étant égaré à la chasse, se

refugia dans une cabane, dont le maître forma le dessein de l'assassiner. Une jeune fille révéla le complot au Prince, qui fit punir le coupable, & récompensa celle qui venoit de lui sauver la vie.

Cette Nouvelle fait aussi le sujet d'un Conte de Fée.

La quatrieme est la plus ridicule du monde; elle ne peut ni s'extraire ni se répéter; mais s'il étoit possible de la présenter, elle formeroit un des plus singuliers Contes du genre gaillard. Au reste, elle ne se trouve que dans les éditions que les Italiens appellent *incastrate*, c'est-à-dire, qui n'ont point été châtiés par les Inquisiteurs. L'Enigme qui la suit est ingénieuse; le mot est *la pensée*.

La cinquieme & derniere Nouvelle contient le détail d'une petite dispute entre les Florentins & les Bergamasques.

LES Florentins prétendoient être infiniment plus savans que les Bergamasques; & dans toutes les occasions ils les traitoient d'ignorans & de balourds. Les deux Villes firent, l'une contre l'autre, un gros pari; & voici comment les Bergamasques vinrent à bout de le gagner par le conseil d'un de leurs Citoyens, qui sûrement n'étoit pas bête. Le pari

devoit se décider à Bergame, & c'est là où les Docteurs devoient disputer les uns contre les autres. Le Bergamasque se chargea de présider à l'arrangement de la scene qu'il avoit imaginée. Il rassembla toutes les personnes de la Ville qui savoient parler le Latin ; & ayant fait habiller les uns en Paysans, & les autres en Valets d'écurie, & même en Servantes de cabaret, il les distribua dans la campagne, à quelques milles de Bergame, & dans la principale Auberge du Fauxbourg de cette Ville. On vit bientôt arriver les Docteurs Florentins, montés sur des mulles bien équipées, eux bien vêtus, & s'entretenant joyeusement de la victoire qu'ils alloient remporter sur les ignorans Bergamasques. Un d'eux s'avisa d'appeler un homme qui paroissoit s'occuper à bêcher la terre assez près du grand chemin, & lui demanda en Italien combien il y avoit encore de milles jusqu'à la Ville. Celui-ci, qui étoit un Docteur travesti, lui répondit en bon Latin, qu'il pouvoit y avoir cinq milles. Le Florentin fut très-surpris d'entendre parler cette Langue à un Paysan. La compagnie ayant encore cheminé deux milles, le même Docteur

s'adressa à un autre Paysan, & lui demanda s'ils pourroient arriver à Bergamo avant le coucher du soleil : » Je ne le » crois pas, lui répartit le faux Paysan, » toujours en Latin, vos mulles paroissent fatiguées, & les portes de la Ville » se ferment dès que le soleil se couche; » mais je vous conseille de prendre votre » logement dans le Fauxbourg, à l'Auberge du Lion d'or, où vos Seigneuries » seront traitées comme elles le méritent «. Cette réponse en excellent Latin, étonna de nouveau les Florentins. » Que signifie ceci, se dirent-ils ? » Est-ce que dans ce pays les gens de la » campagne parleroient tous Latin « ? Ils presserent leurs mulles, faisant toujours des questions à ceux qu'ils rencontroient, & recevoient toujours des réponses en Latin. Enfin ils arriverent au Fauxbourg, & à la porte de l'Auberge. Les Valets d'écurie s'empresserent à les aider à descendre de leurs montures, & leur demanderent aussi en Latin, comment ils vouloient que leurs bêtes fussent traitées. Celui qui représentoit le Maître vint les complimenter dans cette Langue, sur leur heureuse arrivée; les Servantes les conduisirent dans une bonne

chambre, & leur parlerent de même Latin. L'étonnement des Docteurs de Florence redoubloit à chaque minute; ils se regardoient sans proférer une seule parole. Enfin, ils firent appeler le Maître de l'Auberge : » Apprenez-nous, lui » dirent-ils, comment il se peut que » les Paysans que nous avons rencontrés » dans notre route, & que tous vos gens » parlent Latin comme des Cicérons. » Messieurs, répondit gravement l'Au- » bergiste, nous parlons tous Latin dans » ce pays, & nous nous sommes fami- » liarisés avec cette Langue, pour la » commodité des Etrangers qui nous font » l'honneur de nous visiter. Nous savons » que le Bergamasque est un mauvais » Italien, que tout le monde n'entend » pas; mais nous sommes persuadés que » les gens bien élevés parlent commu- » nément le Latin. Ce n'est pas que nous » ne puissions leur parler bon Italien; » mais nous ignorons s'ils sont Floren- » tins, Vénitiens, ou tout-à-fait étrangers » à l'Italie. Nous avons dans notre Ville » un grand nombre de gens qui savent » le Grec, & toutes les Langues mortes » & vivantes; mais avec le Latin seule- » ment, tout le monde nous entend, &

» nous entendons tout le monde «. Ce discours pétrifia les orgueilleux Florentins. » Que sommes-nous venus faire ici, » dirent-ils ? Et comment disputer contre » des gens, dont le moindre en sait » autant que nous ? Il faut abandonner » notre entreprise, & nous sauver la » honte d'être vaincus «. En effet, dès le lendemain ils reprirent le chemin de Florence ; & les Bergamasques durent à leur astuce l'honneur de passer dans l'esprit des Florentins pour de fort habiles gens.

La dixieme Nuit commence par l'Histoire d'une Dame de Vérone, que son mari négligeoit pour une Courtisane.

CETTE Dame étoit bien embarrassée de trouver le moyen de le ramener à elle. Une Bohémienne s'offrit pour lui rendre ce service ; & sous prétexte de faire un enchantement, elle lui enleva ses plus beaux habits & ses plus précieux bijoux. La Dame, au désespoir d'avoir été escroquée, s'adressa, pour recouvrer ses nipes, à un jeune Gentilhomme Véronois, qui avoit été fort amoureux d'elle, & qui l'étoit encore au fond du cœur. Ce cavalier courut après la Bohémienne, &

lui fit rendre ce qu'elle emportoit. Straparole ne nous apprend pas si cette pauvre Dame, négligée par son mari, ne récompensa pas ce dernier service de son ancien Amant.

La seconde est vraiment une Fable assez singuliere ; elle est très-connue en Italie, & a fait le sujet d'un Poëme appelé *le Brancaleone* : en voici le fond.

L'ESPRIT tient souvent lieu de la force ; & l'effronterie réussit quelquefois à faire passer les gens, qui soutiennent leurs disgraces avec audace, pour meilleurs qu'ils ne sont. Straparole prétend qu'il y avoit autrefois un âne, qui, contre l'ordinaire de ceux de son espece, avoit des qualités d'esprit supérieures. En ne considérant que la tournure de son génie, on l'auroit pris pour un Gascon ; d'ailleurs son corps étoit celui d'un âne ordinaire, & à cet égard, il étoit Auvergnac ou Limousin. Il fut d'abord placé chez un maître, qui le faisoit beaucoup travailler, & ne lui faisoit manger que de mauvais grains & de mauvaises herbes : il se tira bientôt de cette misérable condition. S'étant échappé un jour

qu'on ne prenoit pas garde à lui, il grimpa ſur une montagne fertile, où il trouva de l'herbe en abondance, du grain, des chardons, enfin tout ce qu'un âne peut regarder comme bonne chere. L'âne fut très-content d'habiter cette contrée; mais l'arrivée d'un lion détruiſit bientôt l'eſpérance qu'il avoit d'en être le maître, ſans être troublé dans ſa poſſeſſion. Par bonheur le lion, fort comme tous ceux de ſon eſpece, étoit d'un eſprit très-borné. Il n'étoit nullement difficile de le tromper, & même de l'intimider. Apparemment que l'âne avoit quelques bons mémoires ſur ſon compte; car, ſans être effrayé, il ſe prépara à lui répondre avec fierté & fermeté. » Qui êtes-vous, lui dit d'abord » le lion? Qui êtes-vous vous-même, » répond l'âne? Je m'appelle Lion. = Et » moi Brancalion. Oh! oh! dit alors en » lui-même le lion, voici un nom & » un animal que je ne connois pas; » mais, ſelon toute apparence, il a de » l'avantage ſur moi, car ſon nom eſt » plus magnifique que le mien. Feriez-» vous bien avec moi aſſaut de force & » de courage, continua le lion? Sans » doute, dit, ſans ſe troubler, le pré-

» tendu Brancalion ; si je n'ai ni cornes,
» ni griffes, du moins j'ai sous ma queue
» une arbalête redoutable : elle lance des
» traits terribles, vous en jugerez par
» le bruit qu'elle fait «. En même temps il fit quelques pets effrayans, accompagnés de quelques ruades, qui étonnerent l'imbécille lion ; &, dès ce moment, il traita l'âne avec considération. Cependant il proposa à l'âne de faire avec lui quelques promenades, dans lesquelles chacun montreroit ce qu'il savoit faire. Il fallut que l'âne y consentît. Les deux animaux trouverent un fossé, le lion sauta de l'autre côté ; l'âne se laissa tomber au milieu sur une poutre, la tête d'un côté, la croupe de l'autre, & fort mal à son aise. Le lion le tira d'embarras, & lui donna la facilité de remonter de l'autre côté. L'âne, loin de paroître humilié de cet accident, se mit à gronder le lion, en lui reprochant de ce qu'il l'avoit empêché de faire une très-belle expérience, qu'il vouloit savoir combien sa croupe pesoit plus que sa tête, & que sans lui, il en auroit été instruit. Continuant leur route, ils trouverent une riviere à traverser : » Branca-
» lion, la passeras-tu aussi bien que moi, dit

» le lion ? Sans doute, répliqua l'âne, & » ils y entrerent tous deux «. Le lion nagea, & passa. L'âne resta enfoncé jusques aux oreilles dans la bourbe; quelques écrévisses & quelques coquillages s'attacherent à ses poils. Le lion le tira encore d'embarras : » Morbleu, lui » dit encore l'autre après en être sorti, » vous m'avez fait grand tort, j'étois » en train de pêcher les plus beaux poisson du monde «. Enfin, le lion & ancalion résolurent de chasser ensemble, & parierent à qui prendroit le plus de gibier. Le lion courut la plaine, & en attrapa de toutes les especes. L'âne trouva assez près du lieu d'où ils étoient partis, un tas d'avoine, & en mangea tant, qu'il en avoit le ventre tout-à-fait rempli, & qu'il lui en tomboit même quelques grains par le derriere, mêlés avec des excrémens. Tandis qu'il étoit couché sur l'herbe, bien dormant & bien repu, une corneille voulut aller chercher le grain jusque dans le résidu du repas de Brancalion. Par une espece d'attraction, sans doute naturelle aux ânes, le nôtre attira la tête de la corneille jusque dans son fondement, l'étouffa, & le corps de la pauvre bête resta en

en dehors. Quelques momens après, le lion arrive chargé de gibier : » Vous » voyez, dit-il, que j'ai fait bonne chasse. » Je l'ai faite meilleure que vous, répliqua effrontément l'âne : mais je ne suis » ni assez sot, ni assez économe, pour » l'avoir apportée ici sans y toucher : j'ai » tout mangé, & pour preuve, voyez » encore la derniere piece de ma carnaciere, qui est la plus grande partie en » dehors : je vous l'offre pour votre souper «. Le lion fut toujours crédule, & avouant avec la meilleure foi du monde que l'âne avoit un grand mérite, consentit du moins à partager avec lui la Souveraineté du pays. Sur ces entrefaites, arrive le loup. L'âne étoit absent pour ce moment. » Vraiment, lui dit le lion, » nous avons trouvé notre maître ; un » animal terrible, nommé Brancalion, » vient nous faire la loi. = Et comment » est-il fait «? Alors le lion fit le détail de sa figure. » Eh ! quoi, reprit l'animal » carnacier, d'après ce que j'entends, ce » n'est qu'un âne : je serois bien sot de craindre cet animal-là ; j'en ai tant mangé » dans ma vie, qu'on en feroit un troupeau entier, sans compter les ânesses » & les ânons. Croyez-moi, allons l'at-

» taquer. Prenons garde, mon ami, ré» pliqua le lion, c'eſt un Brancalion, » tu te feras dévorer ; du moins quant à » moi je pourrai me défendre ; ſouffre » du moins que je t'attache à moi par la » queue «. Le pauvre loup ſe laiſſa faire. Ils marcherent du côté où étoit l'âne. Celui-ci ne les apperçut pas plutôt, qu'il prit la fuite ; mais au lieu de convenir qu'il avoit peur, il ſe mit à leur crier : » Prenez garde à vous, je vais tirer mon » arbalête «. Il diſoit ces mots en brayant d'un ton ſi terrible, qu'il fit ſérieuſement peur au Roi des animaux. Celui-ci ſe mit à fuir dans les montagnes à travers les rochers, entraînant après ſoi le loup, qui ne pouvoit plus s'en détacher. En traverſant un buiſſon, le lion ſe creva l'œil gauche ; & le loup ne ſe détacha du lion qu'en tombant & ſe caſſant les reins. Le lion s'étant enfin arrêté bien loin du danger : hélas ! s'écria-t-il, pour moi j'en ſuis du moins quitte à bon marché, il ne m'en coute qu'un œil ; mais le pauvre loup eſt reſté ſur le champ de bataille. Que c'eſt un terrible animal qu'un Brancalion ! Il me l'avoit bien dit, qu'il tiroit de loin des traits d'arbalête.... Il faut que je faſſe au plus vîte la paix avec

un pareil ennemi, il eſt trop dangereux.

On n'eſt vraiment brave, comme on n'eſt vraiment ſage, qu'à proportion de l'eſprit qu'on a.

Le troiſieme Conte de la dixieme Nuit, dont le Héros s'appeloit, ſelon Straparole, Céſari de Berni, eſt un vrai Conte de Fées, dont les principales circonſtances ſe trouvent dans une fiction de ce genre que j'ai déjà eu occaſion d'extraire. Cependant elle n'eſt pas tout-à-fait la même choſe; ainſi je vais dire en peu de mots quelle en eſt la marche.

UNE bonne femme, habitante de la Lombardie, avoit un fils & deux filles. Le garçon courant un jour au pied du mont Apennin, trouva dans une caverne les petits de différentes bêtes ſauvages qui étoient abſentes, c'eſt-à-dire, un lionceau, un petit ourſin &, un louveteau; il les amena chez lui, les élevà, & les apprivoiſa ſi bien, qu'ils ne faiſoient aucun mal aux hommes, & ſur-tout à la famille de Céſarin, mais alloient à la chaſſe, & lui apportoient une quantité de gibier de toute eſpece; moyennant lequel, Céſarin faiſoit faire grand'chere à ſa mere & à ſes ſœurs. La bonne femme l'en remercioit; mais les ſœurs, qui

étoient naturellement acariâtres & jaloufes, le tourmentoient, & lui rendirent enfin la maifon paternelle odieufe : il prit le parti de s'en aller avec fes trois animaux. Après avoir cheminé pendant quelque temps, il fe trouva dans un vallon auprès d'un Hermitage ; il demanda à y être reçu. L'Hermite s'étoit d'abord caché, par la crainte des bêtes qui accompagnoient Céfarin : mais le jeune homme lui ayant fait entendre qu'elles étoient apprivoifées, il le reçut, en lui faifant excufe de ce qu'il ne pouvoit lui offrir que du pain. » Je n'ai be» foin que de cela, dit Céfarin, car » d'ailleurs je ne manque pas de gibier «. Effectivement il en avoit. L'Hermite & lui en firent griller une partie, bouillir l'autre, & fouperent très-bien enfemble. Pendant le repas, le Solitaire apprit au Voyageur que le pays étoit défolé par un dragon, auquel on étoit obligé de facrifier toutes les femaines une jeune fille, que l'on tiroit au fort. Le défefpoir étoit à fon comble, parce que le billet noir étoit échu à la fille du Roi, & qu'elle devoit être dévorée. Céfarin rêva toute la nuit à cette aventure, & prit enfin le parti de délivrer le pays de ce monftre.

Il fit part de sa résolution à l'Hermite, qui l'y encouragea; & lui ayant indiqué le chemin que devoit prendre le dragon, & les moyens de l'attaquer, le brave Lombard se mit, avec ses trois animaux, en embuscade; ils sauterent tous quatre à la fois sur le serpent, & vinrent à bout de le tuer. Césarin lui coupa la tête; mais bientôt la trouvant trop lourde, il la laissa sur le chemin, se contentant de l'ouvrir & d'en arracher la langue, & ensuite retourna chez l'Hermite, qui le félicita de bon cœur sur sa victoire. La Princesse n'avoit vu le combat que de fort loin: mais ayant apperçu le monstre terrassé & se noyer dans son sang, elle retourna bien vîte à la Ville annoncer qu'elle venoit d'être délivrée du plus grand danger; mais elle ne put nommer ni désigner son Libérateur. Peu de temps après, un rustre eut l'audace de se présenter comme l'auteur de ce beau coup. Il avoit rencontré le cadavre, dont la tête étoit séparée, s'étoit emparé de celle-ci, & la présenta pour preuve de ce qu'il osoit avancer. On le crut; & il alloit épouser la Princesse, dont la main étoit promise à celui qui lui auroit sauvé la vie, lorsque par bonheur l'Hermite

arriva avec Césarin & ses bêtes. Il fit connoître la vérité, montra la langue du monstre, après quoi il ne fut plus permis d'en douter. Ce fut lui qui épousa la Princesse, qui s'estima heureuse d'échapper au manant à qui elle avoit pensé être unie. Césarin étant déclaré héritier du Royaume, on fit venir à la Cour sa famille, qui étoit réduite à ses sœurs: mais elles ne s'étoient point corrigées de l'esprit de jalousie & d'humeur qui faisoit le fond de leur caractere. Envieuses de la gloire & du bonheur de leur frere, elles conçurent l'horrible projet de le faire périr, & l'exécuterent en plaçant dans son lit une épine si venimeuse, que dès qu'il en fut piqué au flanc, il s'y forma un abcès, dont il mourut. Il fut sincérement regretté de la Princesse son épouse, & de ses sujets: mais on ignoroit qui l'on pouvoit accuser de cet accident; les animaux seuls, qui ne quittoient guere la chambre de leur maître, soupçonnerent & la cause & les auteurs, & d'abord ils résolurent entre eux de le rappeler à la vie. Le lion savoit que la graisse d'ours est un remede souverain contre les blessures envenimées; il fit consentir l'ours à se laisser faire

une bleſſure, qu'il guérit enſuite en appliquant deſſus une herbe qu'il connoiſſoit. Le lion & le loup ayant écarté tous ceux qui entouroient le lit de leur maître, que l'on croyoit mort, & qui ſe diſpoſoient à l'enſevelir, le lion ouvrit l'abcès que l'épine envenimée avoit fait venir au côté de Céſarin; & le loup l'ayant enſuite panſé avec la graiſſe de l'ours, qui en fit ſortir tout le venin, l'époux de la Princeſſe ouvrit les yeux & revint à la vie. Toute la Cour en fut dans la plus grande joie; & Céſarin ne put trop marquer ſa reconnoiſſance pour les animaux qui lui avoient rendu de ſi importans ſervices. Cependant on voulut connoître quels étoient les auteurs du crime qui avoit penſé couter la vie à Céſarin : on découvrit que c'étoient ſes propres ſœurs; & quoiqu'il eût encore la bonté d'intercéder pour elles, le Roi leur fit ſubir le ſupplice qu'elles méritoient.

La quatrieme Nouvelle ne mérite preſque aucune attention.

Un vieux Uſurier étant à l'article de la mort, envoya chercher ſon Confeſſeur

& ſon Notaire ; mais c'étoit pour leur déclarer qu'ils iroient tous à tous les Diables, lui pour avoir fait l'uſure, & eux pour avoir fait les actes & lui avoir donné l'abſolution, parce qu'il les payoit bien pour cela.

La cinquieme Fable eſt celle d'un brigand.

Un ſcélérat preſque convaincu de beaucoup de crimes, eut aſſez de ſentiment pour ne pas réſiſter à la vue du mal que l'on faiſoit à ſon fils, quoiqu'il eût paru inſenſible à celui qu'il éprouvoit lui même. Il étoit accuſé & coupable de pluſieurs aſſaſſinats dont ſon fils n'étoit point complice ; on lui donna la queſtion pour lui faire confeſſer ſes mauvaiſes actions, & il ne convint de rien : on avoit arrêté ſon fils en même temps que lui, on tourmenta auſſi le jeune homme ; & le pere voyant que la force des tourmens alloit faire déclarer à ſon fils des crimes dont il n'étoit pas coupable, aima mieux tout avouer que de le voir ſouffrir davantage.

Cette Hiſtoire peut inſpirer quelque intérêt ; mais en vérité on doit être bien étonné de la trouver dans les facétieuſes Nuits de Straparole.

La premiere Fable de la onzieme Nuit eſt un Conte de Fée qui a aſſez de reſſemblance avec celui des Contes de Perrault, intitulé *le Chat botté*. Ici la chatte de Conſtantin le Fortuné trouve moyen de le rendre maître d'abord d'un beau Château, puis de lui faire épouſer Eliſette, fille & héritiere d'un Roi.

Le ſujet de la ſeconde Fable eſt exactement le même que celui du petit Roman d'Olivier de Caſtille & d'Artus d'Algarbe, que j'ai extrait dans un des premiers Volumes de ces Mélanges.

La troiſieme Fable eſt plate & inſipide.

Les deux dernieres ſont tirées d'un Recueil de Contes & traits facétieux, écrits en mauvais Latin, & imprimé dès le quinzieme ſiecle ſous le titre de *Morlini Novellæ* : il ſe vend un prix exorbitant, parce qu'il eſt infiniment rare & rempli de groſſes ſottiſes, quoique dédié à un Pape, & imprimé avec privilége & approbation de l'Empereur & du Saint Pere. Un Seigneur Bibliomane m'offrit, il y a quelques années, mille écus de l'exemplaire que je poſſede du *Morlini Novellæ*, & je ſais qu'il a été vendu cent Louis. Preſque tous les derniers Contes de Straparole ſont tirés de ce Recueil-là ; c'eſt une raiſon pour que nous n'oſions pas les extraire tous, & particuliérement ces deux-ci.

La premiere Nouvelle de la douzieme Nuit ſe retrouve dans les Contes Tartares ſous le titre de l'*Hiſtoire du vieux Calender* ; c'eſt celle d'un jaloux trompé par ſa femme, & enfin guéri de ſa jalouſie.

Les quatre ſuivantes ſont également ſottes & malhonnêtes.

Enfin nous voici parvenus à la treizieme & derniere Nuit de Strapatole, qui contient treize Contes, tandis que toutes les autres n'en rassemblent que cinq. Ces treize dernieres, quoique toujours intitulées *Fablès*, ne sont que des traits facétieux très-courts, & toujours tirés des Nouvelles de Morlin. Voici les seuls qu'on peut répéter.

Le premier est une véritable fable; elle est assez connue.

LE Loup & l'Ane furent se confesser au Renard. Le premier étoit coupable de bien de grands crimes, & avoit mangé beaucoup de bêtes innocentes, même des hommes; mais il étoit fort redoutable. Le Renard ne lui imposa qu'une légere pénitence. L'Ane n'avoit commis que des peccadilles; mais il étoit sot & sans défense; le Renard & le Loup, de concert, l'étranglerent & le mangerent.

Voici le sujet du second Conte.

DEUX fripons voyageoient en Allemagne, & attraperent le maître d'une hôtellerie de Souabe, qui étoit d'un esprit très-borné. L'un d'eux entra dans son poële ou salle basse, au moment où l'autre alloit souper avec sa famille & quelques autres passans; il demanda place à la table

d'hôte, offrant de payer son écot pour ce qu'il mangeroit ; mais en disant qu'il portoit son vin avec lui, & qu'il étoit même en état d'en régaler toute la compagnie. Effectivement il plaça un petit barril sur la fenêtre de la salle, & dès le commencement du repas, il tourna le robinet, tira un grand verre d'assez bon vin, &, après l'avoir bu, en offrit autant à chacun de la compagnie, ce qui fut accepté avec plaisir. Après qu'ils eurent tous bu : » Messieurs, dit le fripon, ne » vous en faites faute, car je vous avertis » que mon barril ne désemplit pas ; c'est » celui qui a appartenu au glorieux Saint-» Oswald ; il le portoit dans ses voyages, » & lui a imprimé la vertu de ne jamais » tarir «. On se moqua d'abord de lui ; mais on but son vin, & quand le barril fut fini, le drôle alla marmotter dessus quelques Oraisons, & il se trouva plein, parce que son compagnon étoit placé derriere la fenêtre de la salle, & ayant cassé doucement un carreau, il remettoit avec un chalumeau du vin dans le barril à mesure qu'il étoit vide. Cette manœuvre se fit jusqu'à trois fois pendant la nuit ; l'hôte & ses convives eurent tout le temps de s'enivrer avant le point du

jour. Le drôle leur propoſa de leur vendre ſon barril ; il en tira vingt écus d'or, après quoi le jour paroiſſant, il décampa leur laiſſant le barril, qu'ils viderent encore une fois le lendemain ; mais ils ne purent plus le remplir ; & les drôles étoient déjà bien loin quand l'hôte s'apperçut qu'il étoit attrapé.

L'Enigme qui ſuit cette Fable m'a paru aſſez ingénieuſe pour que je la copie.

De ma mere jadis mon pere prit naiſſance ;
Lequel elle meurtrit au bout de quelque temps.
Lors mes freres & moi, qui ſommes ſes enfans,
Par ſon cruel trépas prîmes vie & naiſſance.
Ainſi enſemble nés & conjoints d'alliance,
Avons toujours vécu comme Rois par les champs,
Juſques à ce que faits & plus forts & plus grands,
Nous fûmes maſſacrés par les manans de France.
Il étoit bien en nous de venger cet effort,
Et d'appaiſer un jour notre mort par leur mort,
Domptant de leur fureur la malice ennemie :
Mais nous n'avons voulu, comme ne voulons pas,
Ains rendant bien pour mal, en leur donnant la vie ;
Nous les garantiſſons d'un plus cruel trépas.

Le mot eſt le *froment*.

Je ne citerai plus aucune Enigme de Straparole : la plus grande partie de celles qu'il a jointes à ſes Fables, ont un caractere particulier & aſſez mal-honnête ; & comme elles ſont toutes récitées par

des Demoiselles, la Dame qui préside aux Jeux a toujours l'air de se fâcher contre elles; mais elles s'excusent en disant le mot de l'Enigme, qui en fait disparoître l'indécence. Cependant cette scene est répétée trop souvent, pour qu'on ne soit pas convaincu que les Demoiselles, ou plutôt l'Auteur, y entend malice.

La troisieme, la quatrieme & la cinquieme Nouvelles ne sont pas de l'espece de celles que nous pouvons extraire. La sixieme ne mérite pas plus d'attention. La septieme est la source de toutes les scenes d'*Arlequin Valet balourd*, si souvent répétées par les Comédiens Italiens, & par ceux d'une classe inférieure, tels que les Bateleurs des Foires.

UN Valet imbécille fait marché avec son Maître pour le servir, & s'en tient strictement au sens des paroles de ce marché. Si son Maître lui promet de l'habiller, il prétend non seulement qu'il lui donne l'habit, mais encore qu'il lui serve de Valet-de chambre: s'il lui ordonne de le suivre, il le suit par-tout, même dans les occasions où il est convenable que le Maître soit seul: s'il lui prescrit de se tenir derriere lui à une certaine distance, il prend une perche, & la place d'un bout au dos du Maître, & de l'autre à son ventre pour ne pas s'écarter de la distance qui lui a été prescrit; enfin il fait mille autre balourdises.

Ainsi l'on peut dire que toutes ces scenes sont de l'invention de Straparole; lorsqu'elles ne sont pas connues, elles sont nécessairement rire par leur extrême ridicule.

Dans le reste des Nouvelles de ce Volume, il n'y a que la petite Histoire suivante qui mérite quelque attention.

Un Médecin, nommé Godefroi, guérit Guillaume Roi d'Angleterre d'une grande maladie, & lui donna d'excellens conseils pour sa santé. Le Monarque se trouvoit depuis long-temps très-incommodé de rhumes, de rhumatismes, & de maux d'estomac. Tous les Docteurs, qu'il avoit appelés à son secours, raisonnoient à perte de vue sur la cause de ses maux, & sur les moyens d'y remédier; mais ou tous leurs raisonnemens ne conclurent rien, ou les remedes qu'ils ordonnoient ne le guérissoient point. Enfin, il passa par Londres un habile Médecin, nommé Maître Godefroi, dont l'habillement n'annonçoit pas le mérite, car il étoit fort déguenillé: mais on doit peu s'en étonner; cet homme, contre l'ordinaire des Médecins, étoit très-désintéressé. Ayant entendu parler de la maladie du Roi, il dit qu'il lui seroit facile de le guérir: ce propos fut rapporté au Monarque, qui le consulta. Il proposa

des remedes fort ſimples, que Guillaume jugea à propos de faire, malgré l'avis de ſes Docteurs, & il s'en trouva ſi bien, qu'en peu de temps il recouvra la ſanté. Il voulut retenir Godefroi à ſa Cour; mais celui-ci ſe détermina à continuer ſes voyages: » Sire, lui dit-il, vous n'aurez » plus beſoin de moi, ſi vous voulez » ſuivre trois regles de conduite bien » ſimples que je vais vous preſcrire: *Tenez* » *vous les pieds chauds, la tête nette &* » *fraîche, & du reſte vivez comme les* » *bêtes*: c'eſt-à-dire, attendez que la na- » ture s'explique ſur ſes beſoins avant que » de la ſatisfaire; puiſque vous êtes riche, » maître de vos actions, & que vous » pouvez boire, manger, dormir, &c. » quand il vous plaît «. Les Médecins de Guillaume ſe moquerent de ces préceptes; mais le Prince Anglois les ſuivit, & s'en trouva bien.

FIN de la quatorzieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.



TABLE
DES SOMMAIRES

Contenus dans ces treizieme & quatorzieme Sections des Romans du seizieme siecle.

SECTION XIII.

SECTION XIV.

Fin de la Table.

